ACTE V, 10e TABLEAU, SCÈNE XII.

PARIS ET LA BANLIEUE

PIÈCE EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX,

PAR

MM. DENNERY ET CLAIRVILLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 8 AOUT 1843.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. LE COMTE DE CLAMARINS	MM St-Ernest.
JACQUES RENAUD	Verner.
LAZARE RENAUD	Latouche.
PIERRE RENAUD	Adalbert.
FRÉDÉRIC	Lacressonnière.
PASCAL REMY	Chilly.
CARDAILLAN	Matis.
GROSEILLON	Laurent.
UN REGISSEUR DE THÉATRE	Coquet.
BOURGET, douanier	Bertholet.
LE TAPISSIER	Bertholet.
UN SALTIMBANQUE	Bertholet.
UN FORT	Rocheux
UN CHASSEUR D'ORLÉANS	Rocheux
UN TENEUR DE JEU	Rocheux
UN FRAUDEUR	Martin
UN MARÉCHAL DES LOGIS D'ARTILLERIE	Martin
UN MONSIEUR	Serre.
LE PERRUQUIER	Serre.
UN FRAUDEUR	Francisque.
UN COSTUMIER	Francisque.
TAMBOUR DU VILLAGE DE GRENELLE	Francisque.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
MANOURY, domestique de M. de Clamarins	Hector.
UN PAYSAN	Hector.
GARÇON DE CAFÉ	Baudoin.
MACHINISTE	Baudoin.
PREMIER LAQUAIS DE M. DE CLAMARINS	Baudoin.
OUVRIER	Baudoin.
COCHER	Baudoin.
DEUXIÈME LAQUAIS	Adolphe.
UN PAYSAN	Adolphe.
CHAUDOREILLES	Moufflet.
FINOT	Moufflet.
MARIE RAYMOND, sous le nom de Catherine Renaud	Mmes Guyon.
CLEMENCE, nièce de M. de Clamarins	Lucie.
NINI	H. Jouve.
FLORA	Caroline.
ZETULBÉE	Séraphine.
ROSINE	Sylvain.
UNE VIEILLE DAME	Clémentine.
UNE MODISTE	Antonia.
UNE MARCHANDE	Bertholet
UNE PAYSANNE	Martial.
MISTIGRIS, garçon meunier.	Racine.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI FIRENZE

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

L'octroi de la barrière du Maine. — Le théâtre est séparé par la grille qui du fond descend à l'avant-scène. A la droite de l'acteur, la barrière; à la gauche, Paris; l'octroi au fond, un café à l'avant-scène, dans Paris; du côté de la barrière, un marchand de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURGET, EMPLOYÉS DE L'OCTROI, UN MONSIEUR, UNE VIEILLE DAME, UNE JEUNE FILLE, *ensuite* CARDAILLAN, *et* FRAUDEURS.

LE MONSIEUR. Mais, sapristi! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus.

UNE VIEILLE FEMME, *à Bourget, qui veut ouvrir sa malle.* Monsieur, monsieur... que faites-vous?

BOURGET. La clef de votre malle?

LA VIEILLE FEMME. Comment, ma clef?... mais je ne veux pas confier ma clef...

BOURGET. En ce cas, ouvrez vous-même, vous assisterez à la visite. (*La vieille va ouvrir sa malle. En ce moment, une jeune fille, portant un carton, va pour passer la barrière.*) Mademoiselle, mademoiselle... que portez-vous là?

LA JEUNE FILLE. Ceci, monsieur, ce sont des modes... des articles de femmes...

BOURGET. Voyons.

LA JEUNE FILLE. Mais quand je vous dis que ce sont des modes, des objets de nouveautés.

BOURGET, *ouvrant le carton.* Voyons.

LA JEUNE FILLE. Mais, monsieur, c'est un abus de confiance, on ne surpend pas ainsi des secrets...

BOURGET, *retirant ce qu'il y a dans le carton.* Que vois-je?... des bottes, des pipes, des fonds de culottes...

Il remet tout dans le carton et le referme.

LA JEUNE FILLE. C'est un fond de magasin. (*Tout le monde rit.*) — (*En sortant.*) C'est une horreur! c'est une infamie!

LE MONSIEUR. Mais, sapristi! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus!

LA VIEILLE FEMME, *à Bourget, qui visite sa malle.* Pour Dieu, monsieur, prenez garde, n'abîmez rien.

BOURGET, *tirant un vieux chapeau.* Abîmer ça... il n'y a pas de danger.

LA VIEILLE FEMME. Mon chapeau! Monsieur, c'est une horreur!

BOURGET, *fermant la malle.* C'est une horreur de chapeau.

LE MONSIEUR. Mais, saperlotte! visitez-moi donc... je vais manquer l'omnibus.

BOURGET. A nous deux, monsieur.

Cardaillan paraît avec deux Fraudeurs.

CARDAILLAN. Diable! il y a encombrement; tant mieux... plus les gabeloux seront fatigués, moins ils s'apercevront de mon petit commerce.

BOURGET, *au Monsieur.* Que renferme cette boîte?

LE MONSIEUR. Un pâté; j'ai payé l'entrée.

BOURGET. Un pâté de quoi?

LE MONSIEUR. De lièvre.

BOURGET. La chasse est interdite et les lièvres aussi.

LE MONSIEUR. Mais quand le lièvre est cuit...

BOURGET. Vous ne serez pas cru.

LE MONSIEUR. Alors rendez-moi mon droit d'entrée.

BOURGET. Vous avez celui de sortir.

LE MONSIEUR. Mais c'est une horreur!... (*Ici on entend un roulement de voiture.*) Là! vous m'avez fait manquer l'omnibus!

Il va pour sortir furieux, lorsqu'un Fort de halle chargé d'un sac de farine entre, le heurte et le couvre de blanc.

LE FORT. Oh!

LE MONSIEUR. Ah!

LE FORT. Imbécile!

LE MONSIEUR. Fichu bête!

Il s'éloigne.

BOURGET, *au Fort.* Monsieur n'a rien à déclarer?

LE FORT. Je déclare qu'il fait très-chaud.

Il passe la barrière et disparaît.

CARDAILLAN, *à un des Fraudeurs.* J' te dis, moi, qu'y n' faut pas attendre la nuit... car alors la surveillance est bien plus active aux barrières.

PREMIER FRAUDEUR. C'est bon, on va s'habiller.

CARDAILLAN. Et toi, Lapistolle, est-ce que tu ne t'apprêtes pas aussi?

DEUXIÈME FRAUDEUR. Moi, j'enrage!

CARDAILLAN. A cause?

DEUXIÈME FRAUDEUR. A cause que ça ne va pas... Un mal d'enfer, un métier de galères, des dangers à tous moments... et pour tout ça, pas l' sou!

CARDAILLAN. Pourquoi? parce que nous travaillons en petit; mais, soyez donc tranquilles, maintenant que je suis propriétaire

de c' café dans Paris, notre affaire est sûre... Une fois que nous aurons pratiqué le passage qui nous conduira à notre petite maison hors barrière, plus de dangers, pas la moindre peine, et des bénéfices plus gros que toi.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Avec ça que je suis gros...

CARDAILLAN. Il ne s'agit plus que d'attendre.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Attendre! ça t'est facile à dire, à toi... un richard!

CARDAILLAN. Oh! richard, parce que j'ai une petite rente viagère...

PREMIER FRAUDEUR. C'est-à-dire trois petites rentes viagères.

CARDAILLAN. Tiens! comment sais-tu ça, toi?

PREMIER FRAUDEUR. Ah! dame! c'est que ton opulence m'avait donné des soupçons... j'avais cru que tu t'enrichissais aux dépens des amis, et...

CARDAILLAN. Moi! fi donc!... Eh bien! tenez, v'là la chose... c'est bien l'histoire la plus cocasse... Figurez-vous que j'avais un brave homme de père, la crême des honnêtes gens, qui de son vivant avait obligé monsieur de Clamarins, un millonnaire des Champs-Elysées, si bien que le millionnaire voulant, à la mort du pauvre homme, le récompenser du service qu'il en avait reçu, lui promit de faire à ses trois fils une rente viagère de mille francs par an.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Mille francs! peste!

CARDAILLAN. C'était gentil... mais c'était pas lourd, et ce n'est pas avec ma part que j'aurais acheté mon établissement. Mais v'là-t-il pas que mes deux frères, Etienne le taillandier, et Maurice le meunier, s'avisent de mourir en même temps et en pays étrangers.

DEUXIÈME FRAUDEUR. Alors les deux rentes viagères retournent au millionnaire.

CARDAILLAN. Du tout! et v'là comme je m'y suis pris pour empêcher la chose... J'ai acheté à Grenelle un fond de taillandier sous le nom d'Etienne, et à Charenton un petit moulin sous le nom de Maurice... De temps en temps, je vas passer quelques mois dans chacun de ces endroits, affublé de leur nom, de leur costume et même de leur langage... car Maurice était Provençal, et Etienne Allemand d'origine; si bien que lorsque le père Pascal, le valet de chambre de monsieur de Clamarins, qui paye les trois rentes au nom de monsieur le comte, vient ici... en ma qualité de Parisien, je bois un coup avec lui, je lui serre cordialement la main, et je touche... Quand il arrive chez le taillandier de Grenelle, *ché lui zouhaite le ponchour, ché lui temente tes noufelles de son gère zanté, nous manchons une ponne betite blat te jougroûte, nous pifons ensemble une betite ferre te pierre* .. et je touche... Et puis enfin, quand il se présente chez le meunier de Charenton, ce jour-là, tron de l'air! je le reçois comme mon père, moi, ce brave monsieur de Passecalle... je tore le cou de ma plus belle poule, je l'accompagne d'une fameuse bouillabesse que le vieux ne crache pas dessus... Non, il est content de moi, ce pauvre cher homme, comme il *le* l'est de mes deux frères... et je touche!... Qu'est-ce que vous dites de cette petite contrebande-là, vous autres?. .

DEUXIÈME FRAUDEUR. Je dis que c'est superbe!

PREMIER FRAUDEUR, *lui donnant un coup de poing*. Satané Cardaillan, va!

Sur la fin de cette scène, on a vu deux hommes fort élégamment vêtus paraître intra-muros, et s'arrêter devant le café.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE.

LAZARE, *frappant sur une table du café*. Holà! garçon!

LE GARÇON, *dans la coulisse*. Voilà!

CARDAILLAN. Des pratiques!... A votre poste... moi, je vais au mien.

PREMIER FRAUDEUR. A cette nuit, Cardaillan.

CARDAILLAN. A cette nuit, soit! mais profite du jour pour passer les marchandises...

DEUXIÈME FRAUDEUR. C'est convenu!

Les deux Fraudeurs sortent du côté des boulevards extérieurs. Cardaillan rentre dans Paris.

PIERRE. Eh bien! ne viendra-t-on pas?...

UN GARÇON. Voilà, voilà, messieurs!...

LAZARE. Une bouteille de bière.

PIERRE. De la bière, fi donc! ça n'est pas rafraîchissant...

CARDAILLAN. De l'orgeat, de la limonade...

PIERRE. Apportez-nous une bouteille de vin.

LE GARÇON. A l'instant, messieurs... (*Bas à Cardaillan.*) Monsieur, ils ont demandé du vin.

CARDAILLAN. Je l'ai bien entendu.... Eh bien, donne-leur de ce petit vin que nous passons en contrebande.

LE GARÇON. Compris.

Il rentre dans le café.

PIERRE. Eh bien! ce vin?

CARDAILLAN. Voilà, monsieur.... on est à la cave!...

Il rentre dans le cafe.

LAZARE. Je ne vois pas Jacques; c'est pourtant bien ici qu'il nous a donné rendez-vous.

PIERRE. Il ne peut tarder... As-tu des cigares?...

LAZARE. En voici. (*Il lui donne un cigare.*) Mais cette bouteille n'arrivera donc pas?...

CARDAILLAN. Voilà, messieurs... voilà..... (*Il revient avec une bouteille et deux verres.*) Vous êtes servi; goûtez-moi ça, c'est du bon, ce n'est pas comme à la barrière.

LAZARE. Combien?

CARDAILLAN. Deux francs cinquante.

PIERRE. Deux francs cinquante?

CARDAILLAN. Cachet vert, messieurs..... c'est pas comme à la barrière, il faut payer l'entrée.

LAZARRE, *payant.* Voilà!

CARDAILLAN. Merci. (*A part.*) Et il y en a qui me demandent pourquoi je ne m'installe pas en dehors de Paris... pas si bête!

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* CARDAILLAN, *puis* JACQUES.

PIERRE, *regardant du côté de la barrière* Lazare, regarde donc, là-bas!

LAZARE. Eh! oui, vraiment, c'est lui!

PIERRE. Il nous avait devancés.

Tous deux se lèvent, passent la barrière et vont au-devant de Jacques, qui arrive par le boulevard.

PIERRE *et* LAZARE. Eh bien?

JACQUES. Je n'ai pu la voir.

PIERRE. Comment!

JACQUES. Nini n'est pas à la ferme.

LAZARE. Ma foi, tant mieux! j'ai dans l'idée que ta passion pour mademoiselle Clémence nous jouera quelque mauvais tour.

JACQUES. Pourquoi?

LAZARE. Devenir amoureux de la nièce de monsieur de Clamarins, toi! tu aurais dû te souvenir que nous ne sommes que les neveux de sa dame de confiance...

JACQUES. D'abord, l'amour ne raisonne jamais... ensuite Clémence est si jolie, et son oncle est si riche...

PIERRE. Diable! si l'amour ne raisonne jamais, cela ne l'empêche pas de calculer à merveille.

JACQUES. C'est possible!... toujours est-il que la première fois que je l'ai vue lorsqu'elle est arrivée dernièrement de Toulouse... j'ai senti que j'en deviendrais amoureux fou.

LAZARE. Et tu espères...

JACQUES. J'espère l'épouser!...

PIERRE. Aurais-tu déjà commencé l'attaque?..

JACQUES. Oui, par un billet que j'ai fait adroitement remettre; mais je n'ai pas de réponse... et j'espérais que Nini m'en donnerait une...

LAZARE. Mettre cette jeune fille dans ta confidence, y penses-tu?

JACQUES. Une sœur de lait, une amie..... D'ailleurs, Nini habite la banlieue, et maintenant que Clémence vient demeurer à l'hôtel, elle n'aura que très-peu de relations avec Nini.

PIERRE. Et si madame Renaud se doutait...

JACQUES. Notre tante... la superbe madame Renaud, ce diplomate féminin, ce Machiavel en jupons! que lui importe... et n'est-elle pas tout entière à sa domination chez le vieux Clamarins? Croyez-moi, elle ne songe guère à nos amours.

PIERRE. Elle songe à tout; témoin Pascal Remy, ce vieux domestique, dont trente années de services avaient éprouvé la fidélité; elle a trouvé le moyen de s'en débarrasser.

LAZARE. Ma foi, ce n'est pas sans plaisir que j'ai vu déguerpir ce vieux drôle.

PIERRE. Il avait pourtant une figure assez plaisante.

LAZARE. Il me semble toujours le voir avec sa grande redingote marron, son petit pantalon noir, son grand chapeau et ses grands bras maigres allongés comme les ailes d'un télégraphe.

PIERRE. L'air égaré, le visage inquiet.

LAZARE. Essuyant son front comme si la sueur l'inondait, regardant de tous côtés avec crainte, et quand il se repose, ayant plutôt l'air de se dérober sous lui, que de chercher à s'asseoir.

PIERRE. Et ce mot qu'il répète sans cesse avec un air narquois: Serviteur de tout mon cœur.

Pendant ce tableau fait par les deux frères, un homme portant une valise, en tout point semblable au portrait que l'on vient de faire, est arrivé par le chemin de Paris. Il s'est essuyé le front, a regardé derrière lui avec inquiétude, a ôté son chapeau et s'est laissé tomber assis près de la table où il dépose sa valise en disant:

PASCAL. Ah! serviteur de tout mon cœur... Je n'en puis plus!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PASCAL, *ensuite* FRÉDÉRIC *et* CARDAILLAN.

LAZARE. C'est lui!

PIERRE. Pascal ici!

LAZARE. Il ne faut pas qu'il nous voie... et nous avons encore à causer...

JACQUES. Ne nous éloignons pas...

Ils disparaissent.

PASCAL. Pascal, m'a dit monsieur de Clamarins, tu ne peux plus rester près de moi, madame Renaud ne le veut pas... Il faut nous séparer; mais de loin tu peux encore

m'être bien utile... Gervais, qui depuis vingt ans veillait à Toulouse sur mon fils, Gervais vient de mourir, et c'est à toi désormais que je transmets cette mission... C'est à toi aussi que je confie ma fortune dont je ne puis disposer ouvertement en sa faveur, entouré, dominé comme je le suis... par madame Renaud... Et il m'a confié des sommes énormes, et chaque fois que je vais le voir, il me remet un nouveau complément, un nouvel à-compte, et bientôt je pourrai tout placer sur la tête de ce fils bien aimé... Tout est entre mes mains... tout... C'est honorable, c'est beau, c'est glorieux !... Mais c'est bien embarrassant... (*Il met le portefeuille dans la valise, qu'il oublie de fermer.*) Aussi, je viens me fixer à la banlieue, loin du bruit, loin des industriels; je ferai venir notre cher enfant, et son pauvre vieux père pourra venir le voir en secret.... Pourvu que Dieu lui prête vie !...

CARDAILLAN, *sortant du café.* Que vois-je !... Eh ! c'est vous, monsieur Pascal!

PASCAL. Ah ! serviteur de tout mon cœur... je viens...

CARDAILLAN. Est-ce déjà pour ma rente viagère?

PASCAL. Non, non...

CARDAILLAN. C'est juste, ce n'est que demain l'échéance... il faut encore que je fasse légaliser mon certificat de vie... et il se trouve qu'il me manque une signature.

PASCAL. Eh bien ! est-ce que je ne suis pas là pour attester que vous êtes vivant...

CARDAILLAN. Comment ! vous seriez assez bon pour attester que je suis vivant ?...

PASCAL. Je vous donnerai ma signature.

CARDAILLAN. Vous?

PASCAL. Certainement...

CARDAILLAN. Ma foi, je veux bien.

PASCAL; *il prend sa valise qu'il a laissé ouverte, et le portefeuille tombe à terre sans qu'il s'en aperçoive.* Entrons...

CARDAILLAN. Après vous, monsieur Pascal...

PASCAL. Merci.

SCÈNE V.

PASSANTS, *qui entrent dans Paris, puis* FRÉDÉRIC, *puis après* JACQUES, PIERRE, LAZARE.

FRÉDÉRIC, *entrant.* La barrière !... et là Paris !... Paris la ville qu'elle habite et le rêve de toute ma vie... Comme le cœur me bat... J'ai peine à maîtriser mon émotion... (*Il entre dans Paris.*) Je suis épuisé de fatigue... Arrêtons-nous un instant... Que vois-je ! un portefeuille ... Quelqu'un sans doute se sera assis à cette table... Entrons là... Si quelqu'un réclame ce portefeuille, je le lui rendrai...

Il entre dans le café, les trois frères reparaissent.

PIERRE. Je te répète que Pascal est à présent dans ce café, où tu viens de voir entrer ce jeune homme.

JACQUES. Que vient-il y faire?

LAZARE. Il faut le savoir !...

JACQUES. Non... je ne veux pas qu'on sache que nous sommes venus à cette barrière; nous dirons seulement à madame Renaud qu'on a vu Pascal s'arrêter dans un café près de la barrière du Maine.

PIERRE. Au fait, les affaires de notre tante ne nous regardent pas.

LAZARE. Retournons à l'hôtel.

NINI, *fredonnant en dehors, du côté de Paris.*

C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux.

LES TROIS FRÈRES. Nini !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NINI.

NINI, *les apercevant.* Tiens ! c'est vous...

C'est la merveille la plus rare,
La plus...

JACQUES. As-tu vue Clémence?

NINI. Je la quitte !...

JACQUES. Eh bien?...

NINI. Ah ! mauvaise nouvelle, mauvaise nouvelle !..

TOUS. Comment?...

NINI. Je n'ai pas parlé de votre amour, parce que ma sagesse, ma vertu...

JACQUES. Voyons, pas de bêtises, parlons sérieusement...

NINI. Ma vertu, des bêtises ..

PIERRE. Au fait... au fait !...

NINI. Au fait... Il paraîtrait que ma sœur de lait ne vous affectionne que très-médiocrement.

JACQUES. Plaît-il ?...

NINI. Il paraîtrait même qu'elle ne vous affectionne pas du tout, mais qu'en revanche elle en aime un autre...

JACQUES. J'aurais un rival ?

NINI. Oh ! un rival en province, ça ne compte pas... Un petit jeune homme dont elle m'a parlé, qui venait la voir à son pensionnat à Toulouse... Oh ! ces pensionnats, comme c'est traître ! on met les jeunes filles là-dedans pour apprendre la grammaire, et elles vous apprennent un tas d'autres choses...

JACQUES. Mais pour Dieu ! parle donc !...

NINI. Grâce au ciel, je n'ai jamais été dans

ces horreurs de maisons-là; je n'ai jamais appris la grammaire, moi, j'en serais bien fâchée.

JACQUES. Enfin, que t'a-t-elle dit?

NINI. De vous?... Rien du tout; mais de son petit jeune homme, c'est différent!... Elle m'a dit qu'il était bien gentil... et si malheureux, que ça donnait envie de le consoler!... Je comprends ça, moi... J'aime beaucoup à consoler les jeunes gens malheureux... quand ils sont gentils...

JACQUES. Et ce jeune homme, quel est-il?

NINI. C'est un jeune homme... Je n'en sais pas davantage.

LAZARE, *à Jacques.* Te voilà bien renseigné.

JACQUES. Un rival!..... oh! je le connaîtrai!.....

NINI. Mais je pourrai vous en dire plus long; je pourrai vous éclairer tout à fait..... et si vous voulez venir à ma répétition, demain, sur les midi.....

PIERRE. Ta répétition?....

NINI. Oui, messieurs!..... Vous ne savez pas, je débute au nouveau théâtre de la banlieue... au théâtre de Pantin.

LAZARE. Tu vas jouer la comédie?...

PIERRE. Sans avoir appris la grammaire?...

NINI. C'te bêtise. Est-ce qu'on a besoin de savoir la grammaire pour jouer des comédies?.....

PIERRE. Pourquoi pas?..... Quand ça ne serait que pour corriger les fautes de ceux qui les écrivent.

NINI. D'ailleurs, ca ne m'empêche pas de posséder plusieurs langues.

LAZARE *et* PIERRE. Plusieurs langues!.....

NINI. Un peu!... puisque je danse le bolero espagnol, la cachucha péruvienne, la polka polonaise et le galop français... ça fait quatre langues que j'ai dans les jambes..... En un mot, j'entre au théâtre de la banlieue pour y faire des pirouettes.

LAZARE. Et nous irons applaudir tes débuts.

NINI. J'y compte, messieurs.

LAZARE. Mademoiselle Nini, j'ai bien l'honneur.....

JACQUES. Mais, au nom du ciel, informe-toi de nouveau, je serai à ta répétition!..... Et nous, courons vite à l'hôtel... maintenant il faut jouer serré.

LAZARE. Jacques, je te répète que ton amour nous portera malheur.

Ils passent la barrière et disparaissent dans Paris.

SCÈNE VII.

NINI, *puis* GROSEILLON.

NINI, *seule.* Plus souvent que je parlerai à ma petite sœur de lait pour ce mauvais sujet de monsieur Jacques... Ce qu'il faut à Clémence, c'est un petit amoureux bien sage, bien prévenant, bien passionné; un amoureux qui ne dise que de jolies choses, qui ne pense que de jolies choses, qui ne fasse que de jolies choses.....

Musique approprié à l'âne.

GROSEILLON, *en dehors.* Hue, Jean le Blanc.

NINI. Eh! mais voilà un timbre de ma connaissance.

GROSEILLON, *entrant avec un âne chargé de paniers dans lesquels sont des bottes à lait.* Avance donc, maudite bête, nous sommes en retard..... et les Parisiens nous attendent pour déjeuner. ... Mademoiselle Nini!.....

NINI. Monsieur Groseillon!.....

GROSEILLON. Halte-là, Jean le Blanc..... Ma foi, tant pis!... les Parisiens déjeuneront plus tard... Mademoiselle Nini!...

NINI. Ah bien! vous n'êtes guère matinal à c' matin.....

GROSEILLON. C'est la faute de Jean le Blanc... Cet être-là est d'un douillet, mais d'un douillet... impossible de lui faire quitter son petit train-train de rentier... et puis, pas la moindre idée du progrès... L'autre jour, pour le stimuler, je lui faisais admirer la rapidité des chemins de fer, en lui disant: Jean le Blanc, mon bonhomme, ça devrait te faire rougir.

NINI. Eh bien! a-t-il rougi?

GROSEILLON. Il s'est couché, couché tout de son long... comme un grand veau!... et il a fait: Hi! han, hi! han!

NINI. Dam! il est peut-être malade, ce pauvre animal!...

GROSEILLON. Malade? Mais je le suis plus que lui, moi qui vous parle...

NINI. Malade! avec une balle comme ça...

GROSEILLON, *soupirant.* Nini, j'ai une balle bien trompeuse, allez! Ah!...

NINI. Ah! mon Dieu! quel gros soupir!

GROSEILLON. Je ne fais que ça toute la nuit, et ça réveille les lapins...

NINI. Est-ce que vous seriez amoureux?

GROSEILLON. Hélas! oui. Depuis que vous avez loué la petite entresol en face de chez nous...

NINI, *riant.* Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Nini, ma petite Nini, puisque le mot est lâché, ne me repoussez pas, ne me tarabustez pas... je déteste qu'on me tarabuste.

NINI, *riant.* Ha! ha! ha! (*Reprenant sa gravité.*) Homme des champs, je vous déclare toqué. Allons donc, mon cher; mais regardez-vous, regardez-moi...

GROSEILLON. Eh bien! je vous regarde et

je vous trouve jolie... je me regarde et je me trouve idem...

NINI. Idem!... Moi, je vous trouve très-laid!...

GROSEILLON. Quelle ingratitude!... quand, pour m'élever jusqu'à vous, je vendrais jusqu'à mon âne...

NINI. Mais songez donc que vous parlez à une future prêtresse de Terpsichore... à une artiste qui ne peut s'unir qu'à un autre artiste, afin de procréer de jeunes artistes...

GROSEILLON. Sapredienne! oh! quelle bonne idée!... Si je me faisais apprentif comédien.

NINI. Quoi?

GROSEILLON. Si je tâtais des planches?...

NINI. Vous?...

GROSEILLON. J'en tâterai, parole d'honneur, j'en tâterai!..... Oui, Nini, oui, pour ne pas vous quitter, je veux me faire baladin; je mettrai du rouge, je mettrai du blanc, je mettrai du bleu...

NINI. Mais vous serez tricolore...

GROSEILLON. N'importe! pourvu que je joue les amoureux avec vous..... et je sens que je les jouerais fièrement bien, Nini, les amoureux avec vous! En attendant, je vous offre mon cœur, mes vaches, mon lait..... Ah! je voudrais pouvoir vous nourrir de mon lait...

NINI. Tiens!... c'est une idée... j'en boirais bien une tasse.

Groseillon va chercher la boîte et la place sur la table du marchand de vin. Pendant ce temps on voit les deux fraudeurs de la première scène s'avancer en chantant vers la barrière, le premier en bourgeois, porteur d'un très-gros ventre, le second en nourrice portant un enfant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MONSIEUR, UNE NOURRICE, BOURGET.

LE MONSIEUR, *à la Nourrice.* Nourrice, prenez donc garde au petit..... vous le tenez mal..... vous lui ferez descendre le sang à la tête.....

BOURGET, *sortant du bureau et arrêtant le Monsieur.* Monsieur n'a rien à déclarer?...

LE MONSIEUR. Moi? rien, absolument rien..... (*Montrant le petit que tient la Nourrice.*) Et quant à mon fils, il a été déclaré à la mairie du cinquième...

GROSEILLON, *faisant remarquer le Monsieur à Nini.* Regardez donc, Nini..... en voilà un qui ne pourrait pas jouer les amoureux.....

NINI. Laissez donc! maintenant tous nos amoureux ont des gros ventres... c'est très-bien porté.

BOURGET, *à part, regardant le Monsieur.* Ah! ah! c'est l'homme à l'embonpoint... connu!... connu!... (*L'appelant.*) Monsieur!

LE MONSIEUR. Encore...

BOURGET. Vous avez là une incommodité qui doit vous gêner.

LE MONSIEUR, *sèchement.* Gardez vos conseils... j'ai mon médecin pour me guérir.....

BOURGET. Mais il n'y a pas besoin de médecin pour cette maladie-là, c'est du domaine de la chirurgie, et une simple ponction.....

Il prend une sonde et lui perce le ventre.

LE MONSIEUR, *gesticulant.* Ah! monsieur, vous m'avez tué.

GROSEILLON. Ah! mon Dieu! il l'a percé d'outre en outre...

BOURGET. Tu l'as dit, laitier, c'est d'outre en outre..... Qu'on mette un fausset à monsieur.

LE MONSIEUR, *se croisant les bras.* Mais c'est affreux.

LA NOURRICE. Bigre! nous sommes pincés!... que faire?... Ah! le petit laitier est connu, on ne le visite pas... (*Elle s'approche de la table où est le grand pot et verse l'eau-de-vie contenue dans le corps de l'enfant.*) Je reprendrai mon trois six à Paris.

Elle met l'enfant vidé dans sa poche et s'en va.

BOURGET. Monsieur, prenez donc la peine d'entrer au bureau, nous allons panser votre blessure.

Les passants, qui se sont assemblés pendant cette scène, sortent en riant quand les douaniers ont arrêté les fraudeurs.

SCÈNE IX.

GROSEILLON, NINI, BOURGET.

GROSEILLON. Bravo! il est pincé, le fraudeur... Nous, Jean le Blanc... en route... Au revoir, mademoiselle Nini!

NINI. Au revoir!

GROSEILLON. Hue!... Jean le blanc...

BOURGET, *lui barrant le passage.* Eh bien! eh bien! est-ce qu'on passe comme ça?...

GROSEILLON. Mais, gabelon, c'est moi, Groseillon, laitier de père en fils... est-ce que le lait paye... mais si le lait payait, ce serait à vous à me donner quelque chose, mon bonhomme...

BOURGET. Pas d'invectives!... vous n'avez rien à déclarer?

GROSEILLON, *le gouaillant.* Voyez, cherchez!... on ne sait pas... on ne sait pas... (*A Nini.*) Mais c'est qu'il cherche... il est amusant, ma parole d'honneur.

Digitized by Google

BOURGET, *découvrant un des pots.* Hein! qu'est-ce que je sens là?...

Il boit.

GROSEILLON. Eh! là-bas, mais ça ne se fait pas, vous allez faire tourner mon lait.

BOURGET. Ça, du lait!... du tout, c'est de l'esprit.

NINI. De l'esprit à Groseillon, c'est impossible.

GROSEILLON. Allons donc... je n'ai jamais eu d'esprit.

BOURGET, *lui mettant la tête dans le pot.* Tenez, voyez...

GROSEILLON. Que vois-je!... un instant, je n'en tiens pas... c'est une farce...

BOURGET. Farce ou non, entrez au bureau, et votre âne va être conduit en fourrière.

GROSEILLON. Ciel! Nini, on va me mettre en fourrière!...

BOURGET. Allons, marchez!

GROSEILLON. Adieu, Nini adorée!

NINI. Adieu, monsieur Groseillon; je vais vous annoncer au théâtre.

On emmène Groseillon au poste; Nini entre dans Paris.

SCÈNE X.

PASCAL, CARDAILLAN, *sortant du café.*

PASCAL. Là, voilà votre certificat de vie en règle.

CARDAILLAN. Mille remercîments, monsieur Pascal.

PASCAL. Allons donc, mais il n'y a pas de quoi... le beau mérite d'attester que vous êtes vivant... est ce que je ne vous vois pas... est-ce que nous ne venons pas de trinquer ensemble?...

CARDAILLAN. C'est vrai, et avec un petit vin soigné... Ah ça, vous dites donc que vous n'êtes plus au service de monsieur de Clamarins? que vous venez habiter notre petite commune?

PASCAL. Oui, car la banlieue, c'est l'asile des bons ouvriers, des employés à la retraite, des petits rentiers, l'asile de la vertu enfin... tandis que Paris... J'en ai mille fois trop de Paris, avec ses voleurs, ses tireurs, et ses omnibus... Pour vivre à Paris, mais il faudrait avoir des portes en bronze, des poches à cadenas, des oreilles en fer, et des cuirasses d'acier en guise de gilet de flanelle...

CARDAILLAN. Eh bien, vous serez des nôtres... ma foi tant mieux... Au revoir, mon voisin!...

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur!...

CARDAILLON, *le voyant s'éloigner.* Prenez garde, monsieur Pascal, votre valise est ouverte...

PASCAL. Ma valise!... ouverte!... juste ciel.... est-ce que j'aurais perdu!... oh! non, non, ça serait trop affreux!...

CARDAILLAN. Qu'avez-vous donc?...

PASCAL. Moi... rien, rien... (*A part.*) Oh! je tremble!... (*Il ouvre sa valise et bouscule tout ce qui s'y trouve.*) Je ne le vois pas!...

CARDAILLAN. Quoi donc?

PASCAL, *agité d'un tremblement convulsif.* Perdu! perdu! mon Dieu!... oh! non, vous ne permettrez pas cela... mon pauvre maître... Voyez donc, mon ami, cherchez... là, sur la route... je ne me suis arrêté qu'ici... il était là... c'est un vol, monsieur, c'est un vol! Une valise ne s'ouvre pas toute seule.... on m'a volé.... volé mon portefeuille... il me le faut!... (*Criant avec désespoir.*) Mon portefeuille! Mon Dieu! mon portefeuille!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sortant du café.* Qui demande un portefeuille?

PASCAL. Moi, moi!... un portefeuille qu'on m'a pris, qu'on m'a volé...

FRÉDÉRIC. Ou que vous avez perdu peut-être. Tenez, monsieur, ne serait-ce pas celui-ci?...

PASCAL, *s'élançant et suffoqué.* Lui! lui!... et intact. Oh! merci, monsieur, merci!

CARDAILLAN, *à part.* Ah! s'il m'était tombé entre les mains... (*S'avançant.*) Eh bien... vous l'avez retrouvé?...

PASCAL. Oui, oui, le voilà.

CARDAILLAN. Ah! j'en suis enchanté...

PASCAL. Oh! merci, mille fois merci.

FRÉDÉRIC. Mon Dieu! monsieur, cela ne vaut pas tant de remercîments... j'ai trouvé ce portefeuille en entrant dans Paris, je ne l'ai pas même ouvert, et j'attendais que quelqu'un le réclamât pour le lui rendre.

PASCAL. Ah! c'est que vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir de quelle importance.... c'est ma vie, monsieur, non, c'est plus que ma vie!..... c'est mon honneur..... mon honneur que vous me rendez là!

CARDAILLAN. Son honneur là-dedans?

PASCAL. Tenez, monsieur, je suis pénétré de reconnaissance... et si je pouvais à mon tour vous être utile... je ne vous connais pas... mais vous êtes jeune, et les jeunes gens... je ne sais pas comment vous dire ça... mais si vous avez besoin... il ne faudrait pas rougir, voyez-vous, si je pouvais vous rendre quelque service d'ami...

FRÉDÉRIC. Merci, monsieur; je suis un pauvre provincial, j'entre à Paris où je ne connais personne... personne qu'une jeune fille qui m'a précédé de quelques jours dans

cette grande capitale où j'espère la rencontrer, mais sans fortune et sans protecteurs, je suis riche d'illusions, riche d'espérance!... car Paris, voyez-vous, c'était mon but, c'était mon rêve!...

PASCAL. Et vous y venez sans fortune, sans protecteur...

FRÉDÉRIC. Je touche une pension qui me met à l'abri du besoin, et pour des protecteurs, je ne crois pas qu'il soit bien difficile de s'en faire à Paris.

PASCAL. Détrompez-vous, jeune homme!.. Paris, c'est le séjour de l'égoïsme, l'asile de la perfidie, de la trahison!... Paris est pavé tout entier de piéges et d'embûches; chacun tâche de s'en préserver sans songer à en préserver autrui! Tout pour soi, rien pour les autres, voilà le devise de Paris! (*Appelant*) Cardaillan!

CARDAILLAN, *paraissant*. Qu'est-ce?

PASCAL. Une plume, de l'encre et du papier. (*Cardaillan rentre. Pascal continuant.*) Mais il ne sera pas dit que je vous laisserai ainsi abandonné à vous-même, après le service que vous venez de me rendre...

CARDAILLAN, *reparaissant avec ce qu'il faut pour écrire*. Voilà, monsieur Pascal.

FRÉDÉRIC. Qu'allez-vous faire, monsieur?

PASCAL. Vous donner le protecteur le plus dévoué que vous puissiez avoir... un homme qui n'aura rien à vous refuser; car sans vous en douter, vous venez de lui rendre un service... Rien qu'à cette pensée je tremble encore...

CARDAILLAN, *à part*. Que diable renferme donc ce portefeuille!

PASCAL. Tenez, monsieur, prenez cette lettre, elle est adressée à monsieur Clamarius, au rond point des Champs-Elysées.

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins?

CARDAILLAN. Un millionnaire, rien que ça!... Ah! monsieur Pascal a le bras long.

PASCAL. Ah! monsieur Cardaillan....

CARDAILLAN. Vous avez le bras long.

PASCAL. Seulement, pour pénétrer jusqu'à lui, demandez madame Renaud... Si vous voulez lui plaire, sachez plaire à madame Renaud... si vous voulez qu'il s'intéresse à vous, intéressez madame Renaud... Et maintenant, monsieur, vous allez à Paris et moi je m'en éloigne! j'en sors avec autant de plaisir, que vous avez de plaisir à y entrer... Puissiez-vous y trouver autant de bonheur que j'y ai trouvé d'ennuis et de tourments.

FRÉDÉRIC. Au moins, monsieur, me sera-t-il permis de vous informer du résultat de ma visite?...

PASCAL. Avec plaisir; voici mon adresse : chaussée du Maine, rue de Vanvres, 36. Vous me donnerez la vôtre à Paris, et de temps en temps...

FRÉDÉRIC. C'est convenu... serviteur, Monsieur...

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur!... Au revoir, Cardaillan...

CARDAILLAN. Au revoir, monsieur Pascal.

FRÉDÉRIC. Et maintenant, à Paris!...

PASCAL. Et moi, à la banlieue!...

Ils sortent chacun de son côté.

CARDAILLAN, *resté seul*. Que renferme donc ce portefeuille?...

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau.

Un salon de l'hôtel Chabriant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANOURY, TROIS LAQUAIS.

Au lever du rideau, trois laquais sont étendus chacun dans un fauteuil, Manoury est en train d'époussater. On entend sonner à deux reprises.

MANOURY. Dites donc... on a sonné...

1er LAQUAIS, *sans bouger*. Oui, c'est monsieur le comte qui appelle...

MANOURY. Mais alors il faut...

2e LAQUAIS. Il faut rester et attendre les ordres... de madame Renaud.

MANOURY. Des ordres?... Monsieur le comte n'est donc pas le maître chez lui?...

1er LAQUAIS. Mon cher, vous n'êtes ici que d'hier, vous ne pouvez pas être au fait du service de la maison... Apprenez donc...

On entend un nouveau coup de sonnette.

MANOURY. Encore... mais...

2e LAQUAIS. Ce n'est rien... C'est monsieur le comte qui s'impatiente...

Troisième coup de sonnette plus violent que les deux autres. Tous les laquais se lèvent brusquement.

TOUS, *avec terreur*. C'est madame Renaud!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE *et* JACQUES.

LAZARE. Eh bien, drôles, n'avez-vous pas entendu que l'on a sonné...

1er LAQUAIS. Si fait, monsieur, et nous y courons.

Ils sortent.

JACQUES. C'est bien heureux !...

PIERRE. Ah ça, qu'avez-vous donc? vous paraissez tous les deux d'une humeur massacraute. — Est-ce que le vieux Clamarins vous aurait insultés comme il m'a insulté moi-même?... Ah! il nous fait sentir cruellement que nous sommes ici chez lui... et que nous vivons à ses frais...

JACQUES. Que t'a-t-il donc fait à toi?...

PIERRE. Il sait que j'aime la bonne chère, et qu'il me plaît de m'occuper quelquefois des détails de la cave et de l'office... Eh bien, tout à l'heure, j'ai appris qu'il avait chassé le maître d'hôtel et le sommelier, parce qu'ils m'étaient trop dévoués... et ce n'est pas tout, il défend à leurs remplaçants de recevoir aucun ordre de moi...

LAZARE. Ah! ce n'est que cela!

PIERRE. Que cela?... c'est donc peu de chose que de prendre un homme par la famine?

LAZARE. Il a bien eu l'insolence de laisser sans réponse une lettre que je lui ai écrite...

PIERRE. Une lettre sans réponse... Oui, c'est assez grave...

LAZARE. Et une lettre où je m'abaissais jusqu'à demander de l'argent...

JACQUES. Un sommelier!... un maître d'hôtel! quelques louis refusés! voilà bien du bruit pour des misères... Que diriez-vous donc s'il vous avait blessés dans vos affections les plus chères, dans votre amour... J'aime Clémence, et ici comme à la ferme, il m'est interdit de la voir...

PIERRE. C'est bien la peine d'avoir pour tante madame Renaud, si l'on ose nous traiter ainsi...

LAZARE. Elle se soucie bien de nous madame Renaud... Et tenez, si elle était là, je lui dirais en face...

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme RENAUD, *en paysanne.*

Mme RENAUD. Que'que tu lui dirais, monsieur mon neveu?...

TOUS LES TROIS. La tante!

Mme RENAUD. Allons, voyons, puisque vous avez à vous plaindre, parlez donc... Qu'est-ce qui vous interloque?... C'est ni ma robe de laine ni mon bonnet rond...

PIERRE. Ma tante, c'est...

Mme RENAUD. C'est... c'est que vous comprenez que vous n'êtes que trois ingrats, trois orgueilleux, trois imbéciles, et tout ça, à vous trois...

LAZARE. Mais ..

Mme RENAUD, *avec force.* Mais quoi?... Vous êtes des ingrats, parce que vous ne vous rappelez déjà plus que je vous ai tirés de not' village, où vous seriez encore à pousser une charrue traînée par un cheval de labour... Une bête en avant et une bête en arrière...

JACQUES. Ma tante....

Mme RENAUD. Vous êtes des orgueilleux, parce que vous vous laissez éblouir par les beaux habits que je vous donne, au point de vous croire les égaux d'un comte, d'un grand seigneur, et plus que ça d'un millionnaire...

PIERRE. Je ne dis pas... mais...

Mme RENAUD. Enfin, vous êtes des imbéciles, parce que malgré toute c'te belle éducation que je vous ai fait donner, vous ne comprenez pas qu'il y a plus de bon sens et d'idée dans c'te tête d'ignorante, que dans votre cervelle de freluquets... Bêtes!

LAZARE. Eh bien, soit, nous avons eu tort...

Mme RENAUD. Vous en convenez... c'est bien heureux, ma foi... Mais souvenez-vous donc de ce que vous êtes... Les neveux de mam' Renaud, rien de plus... Les neveux d'une pauvre paysanne, femme de charge chez monsieur de Clamarins.

PIERRE. Oui, mais d'une femme de charge qui a toute la confiance du maître... qui commande à tout le monde... qui mène tout le monde... et...

Mme RENAUD. Et le maître avec, pas vrai... Et vous vous êtes dit : La tante Renaud dispose de tout ici, il est tout simple qu'elle fasse passer la fortune des Clamarins dans nos mains... dans les mains d'un joueur, d'un viveur et d'un débauché! Eh bien, oui, je la veux c'te fortune!... Je la veux pour vous... parce que vous êtes les enfants de ma sœur Marguerite, de ma pauvre sœur que j'ai vue mourir dans la misère et le désespoir... comme sont morts mon père et ma mère! Je la veux pour vous, parce que c'était une dette sacrée pour moi que de vous élever et de vous enrichir! Mais je n'entends pas faire de vous des riches débauchés! Il faut que vous deveniez des hommes capables de relever l'honneur d'une famille... Tandis que jusqu'à présent, vous avez assez de défauts et de vices pour déshonorer dix familles à la fois...

PIERRE. Nous nous corrigerons, ma chère tante!... Moi, qui aime la table, par une bonne gastrite...

JACQUES. Or moi, qui aime l'amour, par un bon mariage!... Le mariage... voilà un antidote à l'amour!...

Mme RENAUD. C'est pour ça que tu veux faire l'honneur à monsieur de Clamarins de demander sa nièce en mariage...

JACQUES. Ma tante, je lui écrit la lettre la plus respectueuse, la plus...

Mme RENAUD. Tiens, v'là ton chiffon...

Elle lui remet la lettre.

JACQUES. Elle n'est pas décachetée...

Mme RENAUD. Pourquoi faire?... Je savais d'avance ce qu'il y avait dedans, je n'avais pas besoin de la lire...

JACQUES. Mais cette défense de me laisser parler à Clémence...

Mme RENAUD. C'est moi qui l'ai faite...

JACQUES. Comment! vous...

Mme RENAUD. Un peu, mon neveu... (*Allant à Lazare.*) Et toi aussi, Lazare, tu as écrit à monsieur le comte...

LAZARE. C'est vrai.

Mme RENAUD. Pour lui emprunter de quoi payer ce que tu as perdu au jeu...

LAZARE. Et il m'a refusé...

Mme RENAUD, *elle lui donne une lettre.* Tiens! Pauvre cher homme, il ne sait seulement pas que tu as écrit... Tu vois que tu ne dois pas plus lui en vouloir que Pierre.

PIERRE. Oh! moi...

Mme RENAUD. Toi, tu te contenteras à l'avenir de l'ordinaire de l'hôtel... C'est cruel, pas vrai, d'être réduit à la table d'un riche banquier, quand on est fils d'un pauvre paysan!... Tu regrettes peut-être les choux et les pommes de terre de la ferme!

PIERRE. Ma tante, je ne les ai jamais regrettés!...

Mme RENAUD. Non, mais tu les as oubliés bien vite!... Ah ça, maintenant plus de lettres, plus de demandes à monsieur le comte, entendez-vous? Il ne me convient pas de voir les gens de ma famille abuser de sa confiance et de sa bonté!... Rapportez-vous-en à moi du soin de votre avenir... et surtout observez-vous un peu; si vous osez aimer quelqu'un de sa noble famille, cachez-le donc; si vous comptez sur lui pour satisfaire vos goûts de luxe, de plaisir et de dépense, cachez-le donc; si vous convoitez son immense fortune, cachez-le, cachez-le donc, maladroits...

JACQUES. C'est convenu, comptez sur nous...

LES DEUX AUTRES. Oui, comptez sur nous.

Mme RENAUD. Je compte sur votre obéissance, une obéissance d'enfants ou d'aveugles, songez-y, car je sais voir plus loin que vous, et je vous mènerais tous les trois à la lisière... Pauvres garçons, allez... Est-ce qu'il faut comme ça demander de jour en jour... Arracher l'argent peu à peu... Attendez donc que le moment vienne et souvenez-vous de vos pères les laboureurs... On ne grappille pas, on récolte; on ne glane pas... ou moissonne...

LAZARE. Elle est superbe, ma tante.

Mme RENAUD. Chut! voilà monsieur le comte.

JACQUES. Avec Clémence...

Mme RENAUD. Avec *mamselle* Clémence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE, *soutenu par Clémence.*

Mme RENAUD, *allant prendre les bras du Comte.* Appuyez-vous sur moi, monsieur... laissez, laissez, mamselle, ce bras là est plus solide que le vôtre...

A l'arrivée du Comte, les trois frères s'inclinent et saluent. Le Comte passe devant eux avec bienveillance.

LE COMTE. Bonjour, mes enfants, bonjour... (*A Catherine.*) Eh bien, Catherine, êtes-vous contente de ces trois grands garçons-là?

Mme RENAUD. Hum!... Y a ben que'ques petites choses à redire.

LE COMTE, *à part.* Quelques petites choses!... Elle est indulgente... Trois hommes capables de tout...

Mme RENAUD. Mais c'est jeune, ça se corrigera... Asseyez-vous donc, monsieur le comte; vous êtes encore bien faible...

Elle le fait asseoir.

LE COMTE. C'est vrai... Mais aujourd'hui je me sens mieux, beaucoup mieux. . La vue de cette enfant m'a fait du bien.

CLÉMENCE. Mon bon oncle!... Il était facile de vous procurer ce bien-là plus tôt... et j'étais si malheureuse de ne pas vous voir!

LE COMTE. Pourquoi donc l'a-t-on tenue si longtemps éloignée de moi?...

Mme RENAUD, *avec intention.* C'est vous, monsieur le comte, qui l'avez ordonné...

LE COMTE, *étonné.* Moi...

Mme RENAUD. Vous disiez qu'une jeune fille du rang de mamselle devait recevoir une brillante éducation, et pour ça, qu'il fallait la laisser longtemps en pension...

LE COMTE. C'est juste... c'est juste... j'ai... j'ai dit cela...

CLÉMENCE. Mais il y a six mois que j'en suis sortie, et depuis ce temps...

LE COMTE. Depuis ce temps, on aurait pu l'installer ici, près de moi.

PIERRE, *bas.* Oui, mais ça n'était pas dans les idées de la tante...

LE COMTE. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait, madame Renaud?

Mme RENAUD. Parce que...

LE COMTE. Parce que?...

Mme RENAUD. Parce que monsieur le comte l'avait défendu...

CLÉMENCE. Vous, mon oncle!

LE COMTE. Moi! encore!

LAZARE, *bas.* Il n'a pas trop l'air de s'en souvenir.

Mme RENAUD. Vous avez pensé qu'une demoiselle de dix-sept ans ne devait pas habiter l'hôtel où demeuraient des jeunes gens.

LE COMTE. Ah ! oui... oui...

CLÉMENCE. Des jeunes gens... quels nobles hôtes renferme donc la demeure des Clamarins, mon oncle ? je croyais que vous n'aviez autour de vous que vos domestiques et leur famille.

Mme RENAUD, *bas*. Insolente !

LES TROIS NEVEUX. Mademoiselle !

Mme RENAUD, *à ses Neveux*. Silence !... Monsieur le comte a pensé, mamselle, que s'il n'y avait pas danger pour sa nièce qui est trop au-dessus de nous pour ça, il pourrait ne pas en être de même de mes neveux.

LE COMTE, *à part*. Ses neveux... ses neveux !... Ah ! sans elle, je...

CLÉMENCE, *avec dédain*. Ah ! c'est de vos neveux qu'il s'agit, madame ?

LAZARE, *bas*. Sans ton amour, Jacques, elle me le payerait cher.

Mme RENAUD. Mon Dieu, oui, des neveux d'une pauvre servante qu'on peut chasser avec elle...

LE COMTE. Chasser... Madame Renaud... qui a parlé de cela ?

Mme RENAUD. Vous êtes assez jolie, mademoiselle, pour faire oublier la distance, et des têtes de vingt-cinq ans, ça va vite.... V'là pourquoi monsieur le comte avait jugé à propos de vous laisser pendant quéque temps à la campagne ; mais si monsieur le comte change d'avis, s'il ordonne que vous restiez ici...

LE COMTE. Il me semble que nous pourrions arranger cela...

Mme RENAUD. S'il l'ordonne, comme je ne veux pas, moi, que mes neveux forment des projets insensés, je ne les laisserai pas dans l'hôtel... ils s'en iront, retourneront au pays avec leur tante...

LE COMTE. Comment ?

JACQUES, *bas*. Diable !... elle joue gros jeu.

Mme RENAUD. Nous partirons... et les soins de mamselle remplaceront très-bien les miens...

LE COMTE. Non, non... c'est impossible... Clémence... mon enfant... il faut... être raisonnable...

PIERRE, *bas*. Elle joue gros jeu... mais elle gagne la partie...

CLÉMENCE. Eh quoi ! mon oncle...

LE COMTE. Je ne peux pas me priver des soins de cette bonne madame Renaud... Nous nous verrons souvent... (*il regarde madame Renaud*) du moins... quelquefois... tu iras...

Mme RENAUD, *au Comte*. Dans votre propriété de Grenelle, qui est près du château... Monsieur le comte voulait y envoyer mademoiselle avec Gertrude, sa nourrice...

LE COMTE. C'est vrai... avec Gertrude... j'en avais le projet.

Mme RENAUD, *à part*. Allons donc !

CLÉMENCE. Il faut bien que je me soumette... (*A part.*) Moi qui comptais sur lui... moi qui voulais lui parler de mon inconnu...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MANOURY.

Mme RENAUD. Que voulez-vous ?... qu'y a-t-il ?

MANOURY. C'est un ancien serviteur de la maison, qui demande à parler à monsieur...

JACQUES. C'est Pascal, sans doute...

MANOURY. Précisément... c'est...

LE COMTE, *se retournant*. Pascal !

Mme RENAUD. Dites que monsieur est indisposé... qu'il n'est pas visible... Allez...

LE COMTE, *vivement*. Un moment...

Mme RENAUD, *à Manoury, qui s'arrête à la voix du Comte*. Eh bien, quéque vous attendez...

MANOURY. J'attends les ordres de monsieur...

Mme RENAUD. Ne les avez-vous pas entendus ?...

MANOURY. Mais je...

LAZARE. Eh bien, drôle...

LE COMTE. Lazare, vous êtes trop vif... (*A Manoury.*) Et vous, mon garçon, souvenez-vous à l'avenir que les ordres que donne madame Renaud sont les miens.... toujours... entendez-vous... (*Doucement.*) Seulement cette fois, comme il s'agit de ce pauvre Pascal qui demeure à la banlieue... je voudrais qu'il ne fût pas venu inutilement.

Mme RENAUD. Soit, monsieur le comte.... (*le Domestique sort*) je craignais seulement que ça ne vous fatigue...

LE COMTE, *l'interrompant*. Merci, merci, madame Renaud.... (*plus bas*) merci, ma bonne Catherine... (*Se retournant vers les trois frères.*) Mes enfants, je vous rends grâces de votre visite.... au revoir... (*A Clémence.*) A bientôt, Clémence... (*A Catherine.*) Veuillez la reconduire dans ses appartements et lui tenir un peu compagnie.

Mme RENAUD, *au Comte*. Vous allez donc rester seul...

LE COMTE. Pas tout à fait, puisque Pascal va venir... Mais si j'ai besoin de quelque chose je vous ferai appeler...

Mme RENAUD, *à Clémence avec douceur*. Venez, mademoiselle... (*A ses neveux.*) Il veut être seul avec Pascal... Je me méfie de ce vieux poltron... Vous entendez...

LAZARE. Oui, ma tante...

Mme RENAUD. Allons, venez, mademoiselle.

Ils sortent tous à l'exception du Comte qui les suit de l'œil. Catherine et Clémence s'éloignent par la droite; les trois frères par la gauche. En ce moment Pascal entre par le fond, et observe le mouvement de sortie qui s'opère, tandis que le Comte est assis à l'avant-scène.

SCÈNE VI.

LE COMTE, PASCAL.

A peine tout le monde est-il hors de scène que le Comte se relève vivement et va au-devant de Pascal.

LE COMTE. Enfin, c'est toi, Pascal... toi, mon fidèle ami...

PASCAL, *avec timidité.* Monsieur le comte.. vous me rendez confus... Je ne mérite certainement pas...

LE COMTE. Ah! si tu savais ce que j'ai souffert depuis que j'ai eu la faiblesse de me séparer de toi...

PASCAL. Vous êtes trop bon, monsieur le comte; mais voyez-vous... je préférais ma retraite... ma tranquillité, au périlleux avantage d'être le valet de confiance d'un homme aussi... aussi riche que vous l'êtes... car enfin...

LE COMTE. Ah! oui, ma fortune... une fortune considérable... Tu crois donc que c'est là ce qui les tente... Tu crois donc que madame Renaud...

PASCAL. Chut!... parlons bas, si ça vous est égal... Il est toujours fort sage de parler bas... si personne ne vous écoute, on n'y perd pas grand chose; tandis que si des oreilles indiscrètes vous espionnent, ça les déroute et on y gagne beaucoup! (*Très-bas.*) Et pour en revenir à madame Renaud, je crois que sans son affection pour ses neveux, et sans sa tendresse pour vos trois millions, ça serait une assez bonne femme!

LE COMTE. Ah! si j'avais le courage de me soustraire à cette tyrannie!

PASCAL. Et qui vous en empêche, monsieur le comte?

LE COMTE. Mon âge... ma faiblesse... et par-dessus tout, l'habitude... Quand elle n'est pas là, cette femme, pour donner des ordres à ma place, pour me faire servir, pour m'aider de ses conseils, eh bien, je ne puis ni commander, ni agir, ni penser... et puis, au fond, elle est bonne... son affection pour moi est sincère, et quand je souffre, personne ne sait mieux qu'elle ce qui peut apaiser mes douleurs et me rendre un peu de repos... c'est beaucoup, Pascal, c'est beaucoup.

PASCAL. C'est beaucoup... monsieur le comte... (*A part.*) Beaucoup trop. (*Haut.*) Mais n'en parlons plus, le mal est irréparable; sans cela, je ne vous aurais point quitté... et, sans la nécessité d'accomplir la mission dont je me suis chargé, je ne serais pas revenu ici... on est si heureux à la banlieue!

LE COMTE. Et me voilà séparé de toi, de toi, qui m'as rendu un si grand service... c'est une dette d'il y a vingt-quatre ans.

PASCAL. Belle misère! ça ne vaut pas la peine d'en parler... nous étions jeunes tous les deux... beaux... tous les deux... chacun dans son genre... Un jour vous devenez amoureux d'une jeune fille... Marie Raymond...

LE COMTE. Chut!... tais-toi!... Les traits de cette infortunée ont pu s'effacer de mon souvenir... mais son nom y est resté comme un remords... Tais-toi! tais-toi...

PASCAL. Soyez tranquille, on peut toujours m'écouter, moi, on ne m'entend jamais. Or, cet amour... vous formez le projet de le dire... de le prouver... et vous le dites si gentiment que l'on vous croit; et vous le prouvez si bien que quelque temps après, monsieur votre père était grand-père sans s'en douter...

LE COMTE. Et pendant qu'on me mariait presque malgré moi...

PASCAL. Oui, je m'en souviens, c'était le 29 juillet 1825, et ce jour-là même, la malheureuse jeune fille, désespérée de votre abandon, attentait à sa vie... J'arrivai là, moi, au moment où elle venait de disparaître sous les flots... je plongeai vainement à trois reprises... impossible de retrouver l'infortunée... Et quand, brisé de fatigue, de douleur et de froid, je me vis contraint de regagner le bord... j'entendis les cris d'une pauvre petite créature, et à défaut de la femme que je n'avais pu retrouver, j'emportai du moins avec moi son petit enfant, qui était à quelques pas de là, dans son berceau... qui me tendait ses deux petits bras comme s'il eût compris que je venais de tenter de lui sauver sa mère, et qui pleurait comme s'il eût compris que sa mère était morte!...

LE COMTE, *faisant asseoir Pascal à côté de lui.* Et tu l'as recueilli, soigné...

PASCAL. Avec votre argent.

LE COMTE. Tu l'as fait élever jusqu'à présent.

PASCAL. Non pas moi, monsieur le comte, mais par les soins de Gervais, car je ne pouvais quitter l'hôtel où mon absence eût été remarquée.

LE COMTE. Pauvre enfant, que je n'ai jamais embrassé, que je n'ai jamais vu, car je n'ai pu tant qu'a vécu ma femme, l'introduire dans ma maison ou laisser soupçonner son existence... et quand je me suis trouvé veuf...

PASCAL. Vous étiez moins libre qu'avant; madame Renaud était là depuis cinq années, escortée de messieurs ses neveux, en convoitant cette fortune dont j'emporte une partie à chaque visite que je vous fais... Mais, Dieu merci, notre jeune homme sera bientôt en état de leur tenir tête à tous, et dans quelques jours nous allons le voir... le connaître, enfin...

LE COMTE. Je le verrais... lui... mon fils...

PASCAL. Chut! chut donc!... là, c'était bien la peine de vous faire mon raisonnement sur l'avantage qu'il y a à parler bas...

LE COMTE. Continue, continue...

PASCAL. Non, permettez... j'aime beaucoup les neveux de madame Renaud... (*Très-haut.*) J'aime infiniment les neveux de madame Renaud... (*Bas.*) Mais je m'en méfie encore plus...

En disant ces mots, il a été à une porte à gauche, il l'ouvre avec précaution. Tout à coup il recula en apercevant Jacques debout; après avoir refermé la porte, il va de l'autre côté et ouvre une seconde porte, il aperçoit Lazarre occupé à fumer gravement. Il le salue et referme la porte. Alors il reste immobile au milieu du théâtre.

LE COMTE, *qui ne s'est aperçu de rien.* Eh bien, Pascal...

PASCAL, *avec hésitation.* Eh bien... monsieur le comte... appreuez donc... (*Mme Renaud entre. A part.*) Madame Renaud! il ne manquait plus qu'elle!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme RENAUD.

LE COMTE, *à part.* Elle!

Mme RENAUD, *au Comte.* Il y a là un étranger, un jeune homme qui demande à vous parler...

LE COMTE. Voyez ce que c'est, madame Renaud.

Mme RENAUD. Je voulais vous éviter cette peine, monsieur; mais ce jeune homme a l'air si bon, si honnête, qu'il m'a intéressé malgré moi, et je n'ai pas eu le courage de le renvoyer... Faut le recevoir, monsieur, faut le recevoir...

LE COMTE. Allons, soit, faites-le entrer...

PASCAL. Je voudrais bien m'en aller; monsieur le comte, serviteur de tout mon cœur...

LE COMTE. Adieu, Pascal... Ah! nous nous quittons sans doute pour longtemps... emporte ceci... (*Il lui donne une tabatière. A Mme Renaud, qui regardait.*) C'est un petit souvenir que je voulais lui donner.

Mme RENAUD. Monsieur est bien libre de faire des cadeaux.

PASCAL. Mille remercîments... (*Le Comte lui a fait un signe, il ouvre la tabatière.*) Oh! très-bien!...

Mme RENAUD, *vivement.* Plaît-il?

PASCAL. Rien, rien... (*A part, en fredonnant.*) J'ai du bon tabac dans...

LE COMTE. Adieu, Pascal.

PASCAL. Madame Renaud, serviteur de tout mon cœur...

Il s'approche du Comte et lui baise la main. Mme Renaud remonte la scène; la porte derrière laquelle est Jacques s'est entr'ouverte.

Mme RENAUD, *bas à Jacques.* Eh bien!...

JACQUES, *bas.* Le Comte a un fils.

Il disparaît.

Mme RENAUD, *à part, en regardant le Comte.* Un fils!... lui... un fils!...

LE COMTE, *à Pascal, en lui lâchant les mains.* Je t'écrirai... (*Voyant que Catherine le regarde. Haut.*) A propos, laisse ton adresse à madame Renaud.

PASCAL, *embarrassé.* Mon... mon adresse...

LE COMTE. Sans doute...

Mme RENAUD. Eh bien?... où demeurez-vous, monsieur Pascal?

PASCAL, *regardant du côté des trois neveux.* Où je demeure?... à la banlieue, madame Renaud...

Il va sortir par le fond. Frédéric paraît.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* CLÉMENCE.

PASCAL, *apercevant Frédéric.* Mon jeune homme!...

FRÉDÉRIC. Vous, monsieur?...

LE COMTE. Eh bien, ce jeune homme?...

Mme RENAUD, *distraite.* Ce jeune homme... le voilà... Approchez, monsieur, approchez...

FRÉDÉRIC. Pardon, monsieur, si je me présente sans être connu de vous; (*en montrant Pascal*) mais monsieur, qui m'a remis cette lettre de recommandation, m'a assuré...

LE COMTE. Toi, Pascal?...

PASCAL. Oui, monsieur le comte, j'ai pensé... j'ai espéré...

Mme RENAUD, *à part.* Un fils... il a un fils...

LE COMTE. Que je recevrais bien tou protégé; tu as eu raison... Oui, c'est une bonne recommandation que vous avez là, jeune homme... et tout le monde ici est prévenu en votre faveur; n'est-ce pas, madame Renaud?...

Mme RENAUD, *distraite.* Oui, oui... certainement, monsieur le comte...

PASCAL, *bas à Frédéric.* Ça va bien... ça va bien!...

LE COMTE. Voyons, dites-nous ce que vous espérez faire à Paris... car si vous aimez le bruit, les fêtes, les plaisirs, vous devez avoir aussi un but plus sérieux, plus noble, plus élevé.

FRÉDÉRIC. En effet... c'est que...

LE COMTE. C'est que?... parlez sans crainte...

FRÉDÉRIC. Oh! monsieur... je n'ose... j'en ai parlé à monsieur Pascal...

LE COMTE. A toi?...

PASCAL, *cherchant.* A moi!... Ah! oui... (*Au Comte.*) Folie de jeunesse...

LE COMTE. Un amour?...

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur; un amour, hélas! sans espérance. Après avoir perdu le seul ami qui soutint ma jeunesse... si je suis venu à Paris, c'est qu'un sentiment plus fort que ma volonté m'y entraînait!...

LE COMTE. Et celle que vous aimez...

CLÉMENCE, *entrant*. Mon oncle!... (*Apercevant Frédéric.*) Ciel!

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!...

LE COMTE, *les considérant*. Heiu?... comment?...

PASCAL. Diable, diable... ça se complique...

Mme RENAUD. Qu'est-ce que vous avez donc, mamselle?

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez donc, jeune homme?

CLÉMENCE. C'est lui!

FRÉDÉRIC. C'est elle!

Mme RENAUD. Ah! ils se connaissent!...

LE COMTE. C'est lui! c'est elle! (*A Pascal.*) As-tu remarqué!... Ciel!... Grand Dieu!... C'est lui! c'est elle! Et puis les yeux baissés de part et d'autre... Il est très-bien, ce jeune homme... (*A Mme Renaud.*) Il vous intéresse, vous me l'avez dit, n'est-ce pas?...

Mme RENAUD, *froidement*. Ça dépend...

PASCAL. Hum! je crois que ça va se gâter.

FRÉDÉRIC. Je vous disais, monsieur...

LE COMTE. Oh! oh! c'est inutile... nous en savons maintenant plus que vous n'en pourriez dire...

FRÉDÉRIC. Comment?...

LE COMTE. Vous nous avez appris que vous n'êtes pas de Paris... et nous avons deviné, nous, que vous venez de Toulouse.

FRÉDÉRIC. En effet, je...

LE COMTE. C'est bien cela, n'est-ce pas, mademoiselle ma nièce?

CLÉMENCE. A peu près, mon oncle.

LE COMTE. Ah! à peu près!... (*A Frédéric.*) Nous avons encore deviné qu'à Toulouse, vous avez rencontré quelquefois d'abord, et plus souvent ensuite, une jeune fille charmante... c'est encore cela, n'est-ce pas?...

CLÉMENCE. Mais... à peu près, mon oncle,

LE COMTE. Toujours à peu près..... cette jeune fille dont vous êtes devenu amoureux fou, ne vous voyait pas tout à fait avec indifférence... c'est toujours cela, n'est-ce pas?...

CLÉMENCE, *bas*. Mon oncle, mon bon petit oncle, vous êtes rempli d'esprit.

LE COMTE. Merci..... Et cette jeune personne que vous aimez?...

FRÉDÉRIC. C'est le hasard seul qui me l'a fait retrouver ici, et maintenant que je sais que mademoiselle est votre nièce, à vous, monsieur, si riche, si considéré, je me sens tout honteux du peu que je suis, tout épouvanté de mon audace; car mon amour, c'est de l'égarement, de la folie, et cependant, si je dois y renoncer, je sens que je n'ai plus qu'à mourir!...

LE COMTE. Mourir.... allons, voyons, calmez-vous... Est-ce qu'il faut parler ainsi..... mourir...

CLÉMENCE, *bas*. Mon oncle, on m'a dit qu'il avait très-mauvaise tête...

LE COMTE. Vraiment... (*Voyant madame Renaud qui s'approche de lui.*) Qu'en dites-vous, madame Renaud?...

Mme RENAUD, *se levant*. Moi...

PASCAL. Je suis fâché d'avoir amené ce jeune homme ici...

Mme RENAUD. Il me semble, monsieur le comte, qu'avant tout il faudrait savoir à qui on a affaire...

LE COMTE. C'est juste.

Mme RENAUD. Connaître la famille de monsieur...

FRÉDÉRIC. Ma famille!... oui, j'aurais dû vous dire...

LE COMTE, *l'interrompant*. Ne vous excusez pas, c'est inutile..... d'abord, le nom de votre père!

FRÉDÉRIC. Mon père!...

LE COMTE. Eh bien?...

FRÉDÉRIC. Hélas, monsieur, je n'en ai pas... Je suis seul au monde...

Mme RENAUD. Pas de nom... pas de famille... et voilà ce que votre nièce a encouragé...

LE COMTE. Seul..... et vous habitiez Toulouse depuis longtemps?...

FRÉDÉRIC. Depuis mon enfance...

LE COMTE, *vivement*. Depuis votre enfance...

PASCAL, *vivement*. Ah! bah!...

Mme RENAUD. Qu'est-ce donc... qu'avez-vous tous les deux...

Le Comte et Pascal se regardent.

LE COMTE. Rien, rien...

PASCAL. Ce n'est absolument rien...

Mme RENAUD. Comme ça l'a ému!...

LE COMTE. Ce pauvre jeune homme..... il est seul au monde... sans parents, sans ami, et cela m'intéresse, cela me fait impression!...

PASCAL. Et à moi... à moi aussi...

Il regarde le Comte.

Mme RENAUD, *à part*. Est-ce que par hasard ça serait...

LE COMTE. Et comment vous appelez-vous?...

FRÉDÉRIC. Frédéric.

PASCAL. Frédéric.

LE COMTE, *se levant*. Frédéric!... (*Ils se regardent encore avec Pascal. A part.*) C'est cela, c'est bien cela...

Mme RENAUD, *les observant toujours, à part*. C'est lui... (*Elle sonne.*) Prenez garde, monsieur le comte, votre bon cœur vous entraîne trop loin... vous voilà tout tremblant et j'ai peur...

LE COMTE. Non, laissez... laissez, vous dis-je... Et à Toulouse... Frédéric... monsieur Frédéric... qui donc a pris soin...

Mme RENAUD. Assez, assez, monsieur le comte... cette scène vous fait mal... vous ne

porteriez pas plus d'intérêt à votre propre enfant...

LE COMTE. Mon enfant... mais...

PASCAL, *s'élançant et lui prenant la main.* Silence, monsieur le comte... (*Il lui montre les trois neveux qui sont entrés au coup de sonnette.*) Silence... ils le tueraient...

LE COMTE, *à madame Renaud.* Mon..... mon enfant.... quelle folie... non... Je veux seulement savoir.... (*à Frédéric*) qui a pris soin de votre enfance...

FRÉDÉRIC. Un pauvre homme appelé Gervais.

LE COMTE. Gervais..... c'est lui..... mais elle!... mais ces trois hommes... je ne puis l'embrasser... tu veilleras sur lui, n'est-ce pas?

PASCAL, *bas.* Oui, oui, oui!...

LE COMTE. Tu ne le quitteras pas...

PASCAL. Non, non, non!...

LE COMTE. Tu le protégeras.

PASCAL. Oui, oui, oui!...

Mme RENAUD. Mais, monsieur le comte...

LE COMTE, *à part.* Et ne pouvoir lui parler, le presser sur mon cœur... Oh! l'émotion me suffoque... la force..... la force m'abandonne...

Mme RENAUD. Ah! mon Dieu... mais vous souffrez, monsieur le comte...

LE COMTE, *bas à Pascal.* Oh! oui, je souffre... Viens, Pascal, viens, car je sens que je me trahirais.

PASCAL. Monsieur le comte!...

CLÉMENCE. Mon oncle! (*Le Comte sort soutenu par Pascal et madame Renaud. En sortant.*) Ah! Frédéric, tout est fini pour nous...

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, JACQUES, LAZARE, PIERRE.

FRÉDÉRIC. Que dit-elle?... et cependant, comme il m'a regardé... et cette émotion que moi-même je n'ai pu me défendre..... quel étrange événement!...

JACQUES. Ah! c'est là mon rival.

LAZARE. Et un rival dangereux...

PIERRE. Je le crains pour toi... je le craindrais pour moi-même...

FRÉDÉRIC. Pardon, messieurs; vous êtes sans doute de la maison, des parents de monsieur le comte.

JACQUES. Eh bien, monsieur...

FRÉDÉRIC. Pourriez-vous me dire le motif de cette brusque sortie?.. aurais-je été la cause involontaire...

JACQUES. Peut-être... si vous avez eu l'audace de parler au comte de Clamarins de votre amour pour sa nièce...

FRÉDÉRIC, *s'animant.* En effet, je lui ai dit... mais je m'étonne que vous soyez si bien instruit, car vous n'étiez pas là...

PIERRE. Non, mais un amoureux se devine aisément...

LAZARE, *avec dédain.* Un amoureux de province surtout.

FRÉDÉRIC, *avec colère.* Messieurs..... un pareil langage...

JACQUES. Eh! vous vous informez..... on vous répond... tâchez de mieux comprendre les leçons que l'on vous donne...

FRÉDÉRIC. Les leçons..... il est heureux pour vous, messieurs, que vous ayez prononcé de semblables paroles dans une maison que je respecte... car, sans cela, je vous demanderais compte...

LES TROIS FRÈRES, *s'avançant.* Compte de quoi? monsieur...

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme RENAUD, *venant se placer entre eux.*

Mme RENAUD. Eh bien! quoi donc!..... Comment! une querelle avec ce jeune homme... Ah! je reconnais bien là la mauvaise tête de mes neveux... il faut leur pardonner, monsieur, et recevoir leurs excuses...

LES TROIS NEVEUX. Nos excuses...

JACQUES. Nous, faire des excuses... ah!...

Mme RENAUD, *bas.* Il le faut, je le veux!... (*Haut.*) Vous v' là dans Paris où vous n' connaissez personne, ils seront vos amis...

LES TROIS FRÈRES. Mais!...

Mme RENAUD, *bas.* Allons donc, je le veux.

Jacques et Lazare s'inclinent.

PIERRE, *passe à Frédéric et lui tend la main.* Monsieur, de tout cœur...

FRÉDÉRIC. Madame, tout est oublié.

Mme RENAUD. Et soyez bien unis, car vous devez vous revoir souvent..... Monsieur le comte vous enverra chercher à l'hôtel où vous demeurez... mais en attendant, il vous prie d'écrire tout ce que vous savez de votre naissance et de ceux qui vous ont recueilli...

Elle lui indique la table où se trouve du papier de l'encre.

FRÉDÉRIC. Comment! il veut..

Mme RENAUD. C'est tout simple, il s'intéresse beaucoup à vous.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Se peut-il!... j'obéis, madame, j'obéis.

Il se met à écrire, les trois frères se rapprochent de leur tante.

LAZARE, *bas.* Que signifie, ma tante?...

Mme RENAUD. Vous avez découvert que le comte a un fils.

LES TROIS NEVEUX. Eh bien?

Mme RENAUD. Eh bien! ce fils! c'est lui!

LES TROIS NEVEUX. Lui!!!

Mme RENAUD. Après son émotion de tout à l'heure, une crise violente s'est déclarée, et maintenant le comte est au plus mal... le médecin dit que cette crise doit l'enlever en

vingt-quatre heures... il faut que d'ici-là ils ne puissent pas se revoir... Emmenez le jeune homme, occupez-le tous les trois chacun à votre manière, et qu'une fois, du moins, vos défauts et vos vices servent à quelque chose...

FRÉDÉRIC, *qui a fini d'écrire.* Voilà, madame, ce que vous m'avez demandé.

JACQUES. Nous vous ferons oublier notre brusquerie de tout à l'heure...

FRÉDÉRIC. Croyez, messieurs, que je ne m'en souviens déjà plus.

LAZARE. N'importe, nous allons vous payer cent fois en plaisir le moment de colère dont nous avons été cause. Voulez-vous passer joyeusement toute cette journée ?...

FRÉDÉRIC. Ah ! messieurs...

PIERRE. C'est décidé !..... et maintenant, monsieur, nous ne nous quittons plus.

FRÉDÉRIC. Allons, messieurs, je suis tout à vous.

Il va prendre son chapeau.

Mme RENAUD, *bas.* Souvenez-vous qu'il faut, si son père l'envoie chercher, qu'il ne rentre pas chez lui, qu'ils ne puissent se revoir pendant ces vingt-quatre heures.

LAZARE. C'est convenu !... partons, messieurs.

TOUS. Partons.

Frédéric et les trois neveux sortent.

PASCAL, *rentrant en scène et regardant autour de lui.* Frédéric !... où est-il ?... où est-il !...

Mme RENAUD. Qui donc, monsieur Pascal?

PASCAL. Personne, personne, madame Renaud... (*A part.*) Oh ! je le retrouverai.

Troisième Tableau.

Un théâtre en désordre ; on est en train de le préparer pour une répétition générale.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, CHAUDOREILLES, LE PERRUQUIER, LE COSTUMIER, LE TAPISSIER.

Le chef d'orchestre après une ouverture lire au rideau.

LE RÉGISSEUR, *derrière le rideau.* Arrêtez, Richardeau ! arrêtez !... (*Le rideau s'arrête à hauteur d'homme; il passe par-dessous, s'avance sous le rideau près de la rampe et dit au chef d'orchestre:*) Nous ne sommes pas encore prêts.... J'en suis bien fâché, monsieur le chef d'orchestre, mais vous serez forcé de recommencer l'introduction... Voyons, tout votre monde est là ?. . Bien... Le souffleur est dans son trou ?... Ah ! ah ! voilà du monde pour une répétition générale à la banlieue.... Appuyez le rideau.... (*Le rideau se lève, il remonte la scène et dit :*) Adolphe, dépêchons-nous... (*Aux choristes et employés qui traversent la scène.*) Allons, à vos loges... (*Regardant de tous côtés.*) Tout est-il enfin en état ?.....

UN MACHINISTE. Non, monsieur, pas encore.

LE RÉGISSEUR; *il descend la scène; il tient une lettre à la main.* Oh ! quel métier, mon Dieu ! quel métier !... Au moment de commencer la répétition générale, plus d'Amour... l'Amour m'écrit qu'il a une indigestion de homard.

LE PERRUQUIER, *entrant, une perruque chauve à la main.* Monsieur le régisseur ! monsieur le régisseur !...

LE RÉGISSEUR. Eh bien ?...

LE PERRUQUIER. N'est-ce pas que Vénus peut mettre cette perruque-là ?

LE RÉGISSEUR. Une perruque chauve à Vénus... Vénus qui n'aurait pas de cheveux, par exemple !... Voulez-vous me remporter ça tout de suite !...

Le Perruquier sort.

LE TAPISSIER, *entrant.* Monsieur le régisseur a vu que ses ordres ont été ponctuellement exécutés ; le rideau de glace est là, caché par le rideau de hameau.

LE RÉGISSEUR. Oui, encore une belle idée du directeur ; il s'est avisé d'acheter le grand rideau de glace d'un ancien théâtre du boulevard, pour en faire notre rideau d'avant-scène; nous avons été forcés de le placer, en attendant, au fond du théâtre; au fond du théâtre une glace, et pendant une répétition générale...

LE TAPISSIER. On peut casser la glace.

LE RÉGISSEUR. Et ça porte malheur...

LE COSTUMIER, *entrant.* Monsieur le régisseur, la Sagesse vient de faire craquer son maillot.

LE RÉGISSEUR. Ah ! quand je disais que ça porte malheur... Qu'on le raccommode.

LE COSTUMIER. Mais ça se verra !

LE RÉGISSEUR. Qu'on le raccommode !

LE COSTUMIER. Mais c'est...

LE RÉGISSEUR, *le poussant dehors.* Qu'on le raccommode !... C'est à n'y pas tenir... régisseur général d'un théâtre de la banlieue, je connais des chemins de fer moins à la vapeur... Mais un Amour, où trouver un Amour... Ah ! une idée !... ce nouveau figurant qui est venu se proposer... Il n'est pas beau pour un Amour, mais il est petit, et d'ailleurs, l'Amour ne fait que traverser dans les airs... oui, c'est cela !... (*Criant.*) Chaudoreilles !... oh ! le maudit sourd !... Chaudoreilles !...

CHAUDOREILLES, *arrivant.* Est-ce qu'on m'appelle ?

LE RÉGISSEUR. Voilà deux heures!

CHAUDOREILLES. Il est midi, monsieur.

LE RÉGISSEUR. Je ne te demande pas l'heure; je te dis que je t'appelle depuis deux heures. Oh! quelle patience!... (*Lui criant dans les oreilles.*) Va me chercher le nouveau figurant.

CHAUDOREILLES. Le nouveau figurant, j'entends bien; il n'y a pas besoin de crier comme un sourd.

LE RÉGISSEUR, *criant.* Silence!

CHAUDOREILLES, *se retournant.* Hein?

LE RÉGISSEUR, *découragé.* Je te dis silence!

CHAUDOREILLES, *s'en allant.* Oui, monsieur.

LE RÉGISSEUR. Voyons, je n'oublie rien... (*Lisant sur un calepin.*) Recommander aux amis du lustre la protégée du directeur... c'est fait... Ne pas applaudir sa rivale... c'est convenu... Envoyer des réclames dans tous les journaux... elles sont parties... Jeter des fleurs à la jeune première... elles sont achetées... Et deux couronnes à la première danseuse... on est en train de les faire.

SCÈNE II.

LE RÉGISSEUR, GROSEILLON, CHAUDOREILLES.

CHAUDOREILLES. Voilà le figurant et les six lances.

LE RÉGISSEUR. Comment, les six lances! (*Criant dans les oreilles de Chaudoreilles.*) Quelles six lances?

CHAUDOREILLES. Les six lances que vous m'avez demandées... Vous ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez dit: six lances!

Pendant ces quelques mots, on a vu Groseillon entrer avec un petit habit noir trop court; un pantalon trop court arrêté par de grands souspieds, et un petit chapeau très-long et très-pointu. Il porte six lances dans les bras.

LE RÉGISSEUR. L'animal!... et cet autre imbécile; je vous demande un peu, de quoi a-t-il l'air?

GROSEILLON. Ah ça, mais cet accessoire me gêne... j'ai l'air d'une boutique d'armurier.

LE RÉGISSEUR, *prenant les lances qu'il remet à Chaudoreilles.* Voulez-vous bien reprendre cela, butor!

GROSEILLON. Butor qui?... ah! butor lui, bon!...

LE RÉGISSEUR. Et maintenant, à nous deux... Vous vous destinez au théâtre, jeune homme?

GROSEILLON. Au théâtre, au théâtre... c'est-à-dire que je me destine à Ninl.

LE RÉGISSEUR, *à part.* Petit, pas trop mal fait, les jambes... mais avec un peu de coton et à l'huile...

GROSEILLON. Il veut me mettre à l'huile...

LE RÉGISSEUR. Dites-moi, jeune homme, avez-vous déjà fait l'Amour?

GROSEILLON, *avec fatuité.* L'amour..... mais dame...

LE RÉGISSEUR. Mais dame, quoi?

GROSEILLON. Pardon, monsieur, pardon; mais vous entrez dans ma vie privée... ce n'est pas une question de régisseur... ce serait tout au plus une question de belle-mère.

LE RÉGISSEUR. Comment, de belle-mère?

GROSEILLON. Certainement.... Vous me demandez si j'ai fait... Après ça, entre nous, sans fatuité... je vous avouerai que...

LE RÉGISSEUR. Eh! vous ne me comprenez pas... je vous demande si, plus jeune, vous avez représenté sur quelque théâtre le personnage du petit Dieu malin?

GROSEILLON. Ah! Cupidon! ce petit moutard peu vêtu!...

LE RÉGISSEUR. C'est cela... c'est que, voyez-vous, notre Amour est tombé malade... et si vous aviez montré... quelques diapositions...

GROSEILLON. Mon Dieu, monsieur, je suis prêt à montrer toutes les dispositions possibles...

LE RÉGISSEUR. Bravo! j'apprécie cette bonne volonté...

GROSEILLON. Après ça, je crois avoir le physique du jeune homme en question... (*Le tirant à part comme pour lui faire une confidence.*) Entre nous, j'ai la peau très-blanche...

LE RÉGISSEUR. Vraiment!...

GROSEILLON, *le tirant d'un autre côté du théâtre.* Et puis un petit mollet... je pourrais même dire deux petits mollets!...

LE RÉGISSEUR. A merveille!

GROSEILLON. Ah! j'oubliais: j'ai un signe sur le cou... c'est-à-dire une lentille... mais de loin, ça fait signe.

LE RÉGISSEUR. Très-bien!... mais encore une question... saurez-vous bien vous tenir dans un chariot?

GROSEILLON. Monsieur, je n'ai qu'une chose à vous répondre: je me suis tenu dans un wagon de troisième classe du chemin de fer de Rouen.

LE RÉGISSEUR. Allons, allons, quand vous serez habillé, coiffé, débarbouillé...

GROSEILLON. Vous verrez que je ferai un amour propre.

LE RÉGISSEUR. Ah! mon Dieu! déjà l'heure... Allez vite vous habiller... Louis!...

Il sonne la cloche.

GROSEILLON, *lui arrêtant le bras.* Hein! qu'est-ce que c'est que ça?... est-ce que le feu est quelque part?...

LE RÉGISSEUR. Eh! non, c'est la cloche

d'appel pour les acteurs, pour les figurants...

GROSEILLON. Ah! bien!... c'est que n'étant nullement assuré..

LE RÉGISSEUR. Mais allez donc vous habiller...

GROSEILLON. Et dire que c'est grâce à vous que je ferai l'Amour... Monsieur, je vous regarde comme mon père... je ne l'ai pas connu, personne ne l'a connu, mais je vous regarde comme mon père.

Il sort en serrant affectueusement la main du Régisseur, et court de l'autre côté. On sonne de nouveau.

SCÈNE III.

NINI, JACQUES, *entrant ensemble.*

JACQUES. Eh quoi! vous refusez de me servir...

NINI. Ecoutez donc, monsieur Jacques, je ne sais pas quelles sont vos intentions... vouloir me faire séduire un jeune homme...

JACQUES. Est-ce donc si difficile?

NINI. Non, je ne dis pas... mais ce jeune homme, quel est-il?

JACQUES. Un provincial!

NINI. Un provincial?

JACQUES. Oui, et si tu réussis, j'ai vu, chez Brousse, le plus admirable cachemire...

NINI. Un cachemire!...

JACQUES. Bleu-saphir .. d'ailleurs, c'est dans l'intérêt du jeune homme... nous voulons l'apprivoiser ..

NINI. J'entends... une éducation... mais je ne suis pas si instruite que vous croyez, monsieur.

JACQUES. Songe bien qu'il faut lui inspirer une passion profonde... une passion qui le retienne au moins pendant... vingt-quatre heures!

Ici on entend un éclat de rire dans la coulisse.

NINI. Bigre!

JACQUES. Mais silence, Pierre et Lazare t'amènent la victime...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE, LAZARE, FRÉDÉRIC.

PIERRE, *riant.* Ha! ha! ha!... Quelle figure consternée!...

LAZARE. Mais riez donc, mon cher!

NINI, *examinant Frédéric.* Eh! mais, elle n'est pas mal,.. la victime!...

FRÉDÉRIC. Où m'avez-vous conduit, messieurs?

JACQUES. Au nouveau théâtre de la banlieue, au théâtre de Pantin, où nous assisterons à la répétition générale du spectacle d'ouverture...

FRÉDÉRIC. Ah! je suis ici dans un théâtre!...

NINI. Est-ce qu'il se croyait dans une cathédrale?

PIERRE. Prenez garde, ces dames vous feront la guerre si vous n'êtes pas plus aimable...

LAZARE. Plus enjoué...

NINI. Allons, allons, j'aurai du mal à mériter mon cachemire.

FRÉDÉRIC. Que vous disais-je... la scène qui s'est passée à l'hôtel Clamarins, le touchant intérêt de ce vieillard pour moi, un inconnu!... et l'état alarmant dans lequel j'ai laissé ce premier, cet unique protecteur! tout me dit que ma place serait auprès de lui; et, toute aimable que soit votre invitation, je sens que je ne saurais rire, plaisanter, quand il souffre, quand il est malheureux.

Il fait un mouvement pour sortir.

JACQUES, *le retenant.* Allons donc, vous vous exagérez le danger.

PIERRE. Un évanouissement qui n'a pas eu de suite.

LAZARE. Nous connaissons cela; d'ailleurs nous avons de ses nouvelles... il va mieux, beaucoup mieux.

FRÉDÉRIC. En vérité! Eh bien, alors soyons tout au plaisir!

NINI, *qui touche Frédéric en faisant un battement.* Ah! monsieur, mille pardons...

FRÉDÉRIC, *la saluant très-respectueusement.* Mademoiselle...

NINI, *continuant à faire des battements.* Plus que ça de salut!... Est-ce qu'il me prend pour un ministre, ce monsieur?

JACQUES, *montrant Nini à Frédéric.* Hein! quelle taille...

PIERRE, *confidentiellement.* Mademoiselle Nini, un premier sujet!

FRÉDÉRIC, *saluant.* Mademoiselle,..

NINI. Encore! (*Elle salue.*) Monsieur...

JACQUES, *montrant à Frédéric Nini qui lui fait des mines.* Mais voyez donc comme elle vous regarde...

PIERRE. Comme elle soupire!

LAZARE. Comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC. Charmante?.. (*A part.*) Mais un autre souvenir, une autre image est là, qui m'occupe tout entier.

LAZARE. Mais pour Dieu, soyons gais, mon cher.

NINI, *sur un signe de Jacques.* Monsieur, auriez-vous l'obligeance de me garder mon manteau?...

FRÉDÉRIC. Moi, mademoiselle... avec plaisir...

JACQUES, *à part.* Bravo! (*Haut.*) Mon cher, nous vous laissons pour aller retenir une loge pour la première représentation... et quand la répétition sera finie, nous enlevons mademoiselle Nini avec Flora et Zé-

tulbée, et, en attendant l'heure du spectacle, nous allons tous dîner à la banlieue, à la campagne!... (*A ses frères.*) Venez-vous, messieurs?...

PIERRE. Nous te suivons... (*Bas à Frédéric.*) Heureux coquin!

LAZARE, *montrant Nini.* Ma foi, mon cher, je vous en fais mon compliment sincère.

Les trois frères sortent.

SCÈNE V.

NINI, FREDERIC.

FRÉDÉRIC. Son compliment... mais je ne vois pas trop pourquoi...

NINI, *à part.* Ah ça, mais est-ce qu'il ne va rien dire? (*Haut.*) Monsieur, est-ce que vous dormez?

FRÉDÉRIC. Non, mademoiselle, non; mais ce manteau...

NINI. Comment! vous n'en êtes pas fier? Mais garde-manteau d'un premier sujet, c'est une charge, un titre, ça se paye... (*à part*) quelquefois même plus que ça ne vaut.

FRÉDÉRIC. C'est possible, mademoiselle... et même dans toute autre circonstance, je m'estimerais peut-être très-heureux; mais maintenant, si vous pouviez comprendre.... si vous saviez...

NINI. Je sais, monsieur, que vous n'êtes guère galant, et que vous donnez une mauvaise idée de la province.

FRÉDÉRIC. C'est qu'en province, mademoiselle, on croit encore à la fidélité, à la sainteté des serments... et quand on aime...

NINI. Ah! si vous aimez, c'est différent, je respecte cette infirmité. Et quelle est votre province?

FRÉDÉRIC. Je suis de Toulouse, mademoiselle

NINI De Toulouse! tiens, comme madeselle Clémence.

FRÉDÉRIC. Clémence, avez-vous dit?

NINI. Oui, Clémence de Clamarins...

FRÉDÉRIC. Vous connaissez Clémence?

NINI. Je crois bien, c'est ma sœur de lait. Ah! mon Dieu! seriez-vous?... Attendez... vous vous appelez Frédéric?...

FRÉDÉRIC. Mais oui, mademoiselle.

NINI. Frédéric! le Frédéric à Clémence! et c'est lui que ce monsieur Renaud veut que je séduise... il ose me proposer ça... il a l'audace de me corrompre... il vient m'offrir un cachemire!... Grand scélérat!

FRÉDÉRIC. Que dites-vous, mademoiselle?

NINI. Jeune homme! ne m'aimez pas, ne m'aimez jamais... Ça vous étonne, ce que je vous dis là, ça devrait m'étonner moi-même: car certainement, vous êtes gentil, et un cachemire, c'est bien séduisant... mais l'amoureux d'une amie, cristi!... on a bean être danseuse, c'est une chose sacrée! Aussi, soyez tranquille, jeune homme. je ne vous séduirai pas... je vous respecte comme ma grand'mère!

Ici on voit Jacques paraître et se cacher au fond.

JACQUES, *à part.* Les voilà aux prises, écoutons!

FRÉDÉRIC. Mais enfin, mademoiselle, expliquez-moi...

NINI, *regardant autour d'elle avant d'entamer sa confidence.* Apprenez donc... (*A part.*) Ciel! chose est là! (*D'un air très-dégagé.*) Oui, monsieur, oui, depuis longtemps je vous connais; je vous ai vu dans les théâtres, dans les promenades...

FRÉDÉRIC. Mais non, mademoiselle; j'arrive à Paris pour la première fois.

NINI. Vraiment! c'est donc quelqu'un qui vous ressemblait... (*Bas à Frédéric.*) A présent, faites-moi la cour, il y va de votre bonheur, de celui de Clémence!

FRÉDÉRIC. De Clémence!...

NINI, *élevant la voix.* Comment trouvez-vous mon costume?... il est gentil, n'est-ce pas?

FRÉDRRIC. Ravissant!... Mais expliquez-moi...

NINI, *bas.* Clémence vous adore, elle me l'a dit.

FRÉDÉRIC. Se peut-il?

NINI, *élevant la voix.* Voyez donc ma coiffure, monsieur, je crois qu'elle se détache. (*Bas.*) Embrassez-moi.

FRÉDÉRIC. Plaît-il?

NINI. Embrassez-moi donc!

FRÉDÉRIC, *l'embrassant.* Allons!

NINI. Ah! monsieur, c'est mal! me prendre un baiser, c'est affreux!...

FRÉDÉRIC. Mais, mademoiselle, c'est vous-même...

NINI. Taisez-vous donc!... et rembrassez-moi.

FRÉDÉRIC. Encore?

NINI, *bas.* C'est pour Clémence.

FRÉDÉRIC. Oh! alors.

Il l'embrasse.

JACQUES, *à part.* Bravo! ça marche, ça marche à ravir.

NINI, *à part.* Mais c'est qu'il embrasse très-bien... (*Haut.*) Après ça, si vous étiez bien gentil... si vous me promettiez d'être bien sage...je vous dirais des choses...

FRÉDÉRIC. Vous me diriez?...

NINI. Pas ici... dans ma loge.

FRÉDÉRIC. Dans votre loge!...

JACQUES, *à part.* A merveille!

NINI. *bas.* C'est pour vous parler de Clémence. On nous observe... rembrassez-moi encore.

FRÉDÉRIC. Oh! dix fois, cent fois même!

Il l'embrasse à plusieurs reprises.

NINI. Assez, assez, monsieur... Mazette! comme il y va... Décidément, je n'ai pas trop de mal à gagner mon cachemire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GROSEILLON, *en Amour*.

GROSEILLON. Ah! tiens!...

NINI. Ciel! (*Bas à Frédéric.*) Suivez-moi vite.

Elle se sauve.

FRÉDÉRIC. Comment! vous voulez?... Oh! n'importe! il s'agit de Clémence, et je saurai...

Il sort sur les pas de Nini.

JACQUES. A merveille! il est à nous.

GROSEILLON, *se dirigeant du même côté.* Quelle était cette jeune sylphide? sa taille... sa tournure... mais c'est elle!

Il se tient sur la pointe des pieds et a l'air de regarder à la cantonade.

SCÈNE VII.

GROSEILLON, JACQUES, PIERRE, LAZARE.

PIERRE *et* LAZARE, *entrant.* Eh bien?

JACQUES, *à ses frères.* Nini l'entraîne!

PIERRE. Ma foi, je crois que nous pouvons l'abandonner à sa conquête.

LAZARE. Nini est assez jolie et surtout assez adroite pour le retenir jusqu'à demain.

JACQUES. Non pas!... éloignez-vous, j'y consens; mais moi, je reste.

PIERRE. Si tu as besoin de nous, tu nous trouveras au café de Paris.

JACQUES. C'est convenu.

LAZARE, *faisant sauter l'Amour.* Allons donc, l'Amour.

Les trois frères se séparent et sortent. Pierre et Lazare d'un côté et Jacques de l'autre.

SCÈNE VIII.

GROSEILLON, *seul*

Je ne l'ai pas revue... (*Redescendant la scène.*) Et d'ailleurs, des soupçons, de la jalousie... fi donc! c'est indigne de l'Amour... l'Amour doit être aveugle, il doit avoir un bandeau sur l'œil. Sacristi! que ce maillot me colle désagréablement, et pourtant, je suis plus léger... je m'envole... (*Sautant.*) Parole d'honneur, je m'envole!.. (*On entend rire à la cantonade.*) Qu'entends-je!... et qu'apercevois-je!... Oh! je suis ébloui... toutes ces bayadères avec leurs tailles de guêpes, leurs petits jupons courts... Eh bien! Cupidon!.. voulez-vous bien ne pas avoir de ces idées-là, galopin!... Ah! je suis bien gêné dans mon maillot...

SCÈNE IX.

GROSEILLON, FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, FIGURANTES, LE RÉGISSEUR.

Elles entrent toutes en riant aux éclats.

LE RÉGISSEUR. Silence, silence pour Dieu!

ZÉTULBÉE. Mais puisque l'Amour est indisposé... la répétition ne peut pas avoir lieu!...

LE RÉGISSEUR. L'amour est doublé, mesdemoiselles... voilà son remplaçant.

TOUTES, *riant.* Ha! ha! ha!...

Elles entourent Groseillon qui minaude.

GROSEILLON. Apprenez, mesdemoiselles, qu'Anastase Groseillon...

TOUTES. Groseillon!... Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Le fiancé de mademoiselle Nini, votre camarade...

FLORA. Ah! l'Amour est de la connaissance de Nini...

ZÉTULBÉE. Ce n'est pas étonnant, Nini a connu tant d'amours...

TOUTES. Ha! ha! ha!...

LE RÉGISSEUR. Allons, allons, en voilà assez... silence!

ZÉTULBÉE. Mais dame! monsieur le régisseur...

LE RÉGISSEUR. Zétulbée, vous êtes à l'amende de trois francs.

Murmures des jeunes filles.

LE RÉGISSEUR. Silence, mesdemoiselles! si l'on murmure encore, je flanque tout le monde à l'amende...

ROSINE. Il est bête à manger des pralines.

LE RÉGISSEUR. Allons, maintenant tout est bien; venez, que je vous mette votre rouge.

Il prend sa boîte au rouge et se dispose à leur en mettre

TOUTES. Vivat!..

ROSINE, *s'approchant du Régisseur.* Ah! mon petit régisseur, ne m'en mettez guère... Arthur n'aime pas ça.

FLORA, *de même.* Ah! mon petit régisseur, mettez-m'en beaucoup... Alfred adore ça.

ZÉTULBÉE *le prenant par le bras.* Mon amour de régisseur, retirez-moi mon amende.

LE RÉGISSEUR. J'irai en causer chez vous...

ZÉTULBÉE. Merci... j'aime mieux payer mes trois francs.

GROSEILLON. Et moi, monsieur je vais-t'y en avoir du fard?...

Il lui en met de manière à lui rendre les joues plus rouges qu'aux autres. On rit.

ZÉTULBÉE *à ses camarades.* Ah! mesdemoiselles, et la glace que nous oublions... (*Au Régisseur.*) Monsieur le régisseur, montrez-nous donc le rideau de glace, et permettez-nous d'y étudier notre pas.

Toutes se sont approchées du Régisseur en même temps que Zétulbée, se sont groupées autour de lui et le cajolent.

LE RÉGISSEUR. Allons, enchanteresses... je me laisse séduire, je cède.

TOUTES. Bravo!

LE RÉGISSEUR. Seigneurs et soldats, rangez-vous... Adolphe!

ADOLPHE. Monsieur!

LE RÉGISSEUR. Appuyez le rideau de hameau.

ADOLPHE. Richardeau, appuyez le rideau...

On lève le rideau du fond; toute la salle et tous les acteurs en scène se reflètent dans une glace qui occupe la largeur du théâtre.

LE RÉGISSEUR. Allons, mesdemoiselles, à vos places... (*Elles se rangent de chaque côté du théâtre.*) Au fait, ça produit un effet charmant.. Mais voyez donc que de monde à cette répétition...

GROSEILLON. Tiens, tiens, tiens, et le souffleur, et ce farceur de souffleur qui ne se doute pas qu'on le regarde.

On tourne les yeux vers la glace et on y aperçoit le trou du souffleur, où celui-ci se trouve avec une femme.

LE RÉGISSEUR. Eh bien! mais il souffle, ce garçon!...

GROSEILLON. Oui, il souffle... la femme du costumier.

LE RÉGISSEUR. Allons, monsieur Groseillon, à votre place.

Ici poses comiques de Groseillon reproduites dans la glace; il sort ensuite et le bal et commence.

Danse qui se reflète au fond, et qui se termine par un tableau général.

LE RÉGISSEUR. Adolphe, chargez le rideau.

On baisse le rideau.

LE GARÇON DE THÉATRE. On attend ces demoiselles au grand foyer.

TOUTES. Au grand foyer!

Sortie générale.

SCÈNE X.

LE RÉGISSEUR, PASCAL, *ensuite* JACQUES.

LE RÉGISSEUR. Mais, monsieur, on n'entre pas ainsi dans un théâtre...

PASCAL. Votre serviteur de tout mon cœur... Je n'ai pas de temps à perdre... Vous connaissez monsieur Jacques Renaud?

LE RÉGISSEUR. Un de nos principaux actionnaires!...

PASCAL. Il est venu tout à l'heure avec un jeune homme...

LE RÉGISSEUR. En effet!

PASCAL. Le ciel soit loué! j'arrive à temps!... Où sont-ils?

LE RÉGISSEUR. Mais je ne sais; au foyer sans doute.

PASCAL. Où est-il ce foyer?

A ce moment Jacques traverse au fond.

LE RÉGISSEUR. Mais, monsieur, on répète en ce moment et vous ne pouvez y entrer.

JACQUES, *s'arrêtant.* Que vois-je! Pascal!...

Il se cache.

PASCAL. Monsieur, il y a va de la vie d'un vieillard, de l'avenir de son fils... Au nom du ciel, conduisez-moi vers ce jeune homme.

LE RÉGISSEUR. Je vous répète qu'en ce moment c'est impossible; mais restez là, monsieur, je vais au foyer, et si je vois monsieur Jacques Renaud...

PASCAL. Ne lui dites rien, monsieur; mais, je vous en supplie, remettez ce petit mot au jeune homme qui l'accompagne en lui disant que je l'attends ici.

LE RÉGISSEUR. Très-volontiers!

Il sort.

JACQUES, *à part.* Diable! mais tout serait perdu... Oh! quelle idée!...

Il sort un instant.

PASCAL. Ouf! Je n'en puis plus... J'ai suivi la voiture à la course! Je vais le voir, lui parler, lui dévoiler sa naissance. Quand je pense qu'hier, ce brave jeune homme qui m'a rendu mon portefeuille, que j'aimais déjà sans le connaître, c'était lui, l'enfant que j'ai sauvé, le fils de mon maître!... Cette fortune qu'il trouvait, c'était la sienne; et ce protecteur que je lui donnais, moi, c'était son père... Oh! qu'il soit riche, qu'il soit heureux, que le vieux Pascal soit témoin de ce beau jour, et puis après, ma foi, votre serviteur de tout mon cœur!... Le vieux Pascal pourra s'endormir pour toujours.

JACQUES, *revenant au fond, avec un machiniste auquel il désigne Pascal.* Voilà l'individu!... tu m'as compris...

LE MACHINISTE, *faisant sauter une bourse.* Parfaitement!

JACQUES. Tu peux compter sur le double de cette somme si tu réussis.

LE MACHINISTE. Je réussirai!

Tous deux disparaissent par la gauche.

PASCAL, *qui était tombé, absorbé, relevant la tête.* Mais il tarde bien!... (*A ce moment, la cloche du théâtre se fait entendre.*) Qu'est-ce que c'est que cela?...

SCÈNE XI.

LE RÉGISSEUR, *puis après* FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, FIGURANTES, *ensuite* NINI, *ensuite* FRÉDÉRIC, *ensuite* JACQUES *et* GROSEILLON.

LE RÉGISSEUR. Tout le monde en place!..

PASCAL. Eh bien! monsieur?..

LE RÉGISSEUR. Ce monsieur n'était pas au foyer; mais on m'a dit qu'il était dans la loge de mademoiselle Nini, et j'ai fait porter votre billet.

PASCAL. Mon Dieu! ne pourriez-vous m'indiquer cette loge...

LE RÉGISSEUR. Ce serait inutile; mademoiselle Nini va descendre, elle est de la répétition.

PASCAL. Oh! je suis d'une impatience!

LE RÉGISSEUR. Pardon, monsieur, pardon... Tout le monde en place; on va commencer la répétition générale.

Pendant ce petit dialogue, toutes les Figurantes sont entrées; un groupe s'est formé à l'avant-scène.

FLORA. Oh! c'est charmant!

Toutes éclatent de rire.

ZÉTULBÉE. C'est une idée de Nini!.. Quand je lui ai dit que son amoureux allait jouer l'Amour, elle m'a conseillé de lui jouer cette farce-là.

ROSINE. Ce sera délicieux!

NINI, *entrant* (*Bas à Flora.*) Le machiniste est à son poste?

FLORA. Oui.

NINI. Cours le prévenir.

FLORA. Tâche de l'occuper un moment pour qu'il ne s'aperçoive pas..

NINI. Sois tranquille!... (*A Groseillon.*) Mais venez donc, monsieur Groseillon, venez donc que l'on vous admire.

GROSEILLON. Admirez-moi, mesdemoiselles, admirez moi, je suis très-joli comme ça!... Seulement, mon maillot me gêne horriblement.

A ce moment, Nini entraîne Groseillon dans un coin du théâtre.

PASCAL, *qui regardait à la cantonade.* Ah! c'est lui! le voilà!

JACQUES, *reparaissant au fond.* Frédéric!... Oh! qu'il ne puisse lui parler... (*A Pascal.*) Eh! c'est vous, mon cher monsieur Pascal...

Il lui barre le passage.

PASCAL, *à part.* Jacques!... (*Haut.*) Oui, monsieur, oui, c'est moi; mais il faut que je parle...

JACQUES. A qui donc, s'il vous plaît?

PASCAL. A monsieur Frédéric.

JACQUES. *lui barrant toujours le passage et le prenant par le collet de son habit.* A personne, si ça vous est égal.

PASCAL. Mais si fait, Frédéric, monsieur Fréd...

JACQUES, *frappant du pied.* Enfoncez!... (*Pascal descend dans une trappe.*) Serviteur de tout mon cœur, monsieur Pascal!

NINI, *après que l'on a attaché une corde au dos de Groseillon.* Enlevez l'Amour!

Groseillon se trouve enlevé dans les frises.

FRÉDÉRIC, *entrant vivement.* Qui donc m'appelait?...

JACQUES, *à Frédéric qui entre.* Personne... Partons, mon jeune ami, partons!...

GROSEILLON. Arrêtez! au secours! au secours!

TOUS, *riant.* Ha!

Groseillon se débat en l'air; rire général. Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME.

Quatrième Tableau.

Le théâtre représente la place où se tient la foire, à Grenelle; la scène est couverte de marchands forains, de jeux, de parades. A droite de l'acteur, un cabaret.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, JACQUES, LAZARE, PIERRE, GROSEILLON, NINI, FLORA, ZÉTULBÉE, ROSINE, BANQUISTES, MARCHANDS, PEUPLE, ETC.

Au lever du rideau, le théâtre est couvert de monde sur toutes les parades, des paillasses, des banquistes, la grosse caisse, les cornets à pistons, etc. Dans la foule les cris des marchands, les cris du peuple

UN BANQUISTE. Entrez, entrez; cette représentation est la dernière avant le repos accordé aux artistes... il n'en coûte que deux sous par personne... entrez, entrez!

UN HOMME, *à un gros monsieur qu'il pèse dans une balance.* Trois cents comme le bœuf gras.

LE MONSIEUR. Avec l'Amour.

L'HOMME. Non, comme le bœuf au naturel.

UN HOMME, *essayant sa force en tirant une mécanique.* Hum! hum!

CEUX QUI L'ENTOURENT. Courage! plus fort!

L'habit du Monsieur se déchire dans le dos. Rire général.

JACQUES, *à Frédéric.* Eh bien! Monsieur Frédéric, que vous semble des plaisirs de la banlieue?

FRÉDÉRIC, *avec gaieté.* Mais vous voyez que je commence à les partager... Cette fête champêtre, la gaieté de ces braves gens, ce tableau si nouveau pour moi...

NINI. Et ma conversation spirituelle... Monsieur Frédéric s'amuse beaucoup.

LAZARE, *à Jacques, remontant avec lui.* En vérité, Nini fait des miracles.

NINI. J'en suis bien capable!

LAZARE, *bas à Jacques.* Tout marche à merveille.

PIERRE, *bas.* Le jeune homme ne songe déjà plus à retourner à l'hôtel.

JACQUES, *bas.* Et je crois m'être assez habilement débarrassé du vieux Pascal qui, au théâtre, allait tout lui dévoiler. (*A Frédéric qui redescend la scène.*) Ne vous éloignez pas, Frédéric.

NINI, *qui a entraîné Frédéric à part.* Soyez gai, tâchez de paraître aimable, et vous savez ce que je vous ai promis.

FRÉDÉRIC. Clémence serait ici?...

NINI. Au château de monsieur de Clamarins, et cette petite porte donne dans son parc.

FRÉDÉRIC. Mais pourquoi tarder?...

NINI. Ah! pourquoi, pourquoi!... (*Apercevant Pierre, qui s'est approché.*) Silence, on nous écoute.

UN HOMME. Place, place pour la course en sac!...

TOUS. La course en sac!...

NINI. Tiens, justement Groseillon doit en être... Attention!

Tout le monde se range. On voit entrer un paysan enfermé dans un sac jusqu'à la tête; il est suivi de Groseillon affublé de la même manière et qui est également suivi d'autres individus en sac.

PREMIER PAYSAN. Tu n' m'attrap'ras pas, Nicolas!

GROSEILLON. Je t'attraperai, grand bêta. (*Groseillon passe devant le paysan et tombe sur lui. Tous ceux qui suivaient tombent sur le paysan. —Rire général.*) Ah! sacristi! que c'est bête!... mais je suis trop pressé... qu'on me débarrasse de tous ces sacs.

Musique dans la coulisse.

ZÉTULBÉE. La musique!

FLORA. Vive Musard!

UN HOMME. En place pour la contredanse!

GROSEILLON. La contredanse... j'en suis... (*A une paysanne assise à l'avant-scène, lui présentant son bras.*) Mademoiselle veut-elle accepter?...

LA PAYSANNE, *le regardant.* Non, monsieur, papa n' veut pas. (*A part.*) Il est trop laid!

GROSEILLON. Ah! c'est une raison.

UN JEUNE HOMME, *à la même paysanne.* Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur...

LA PAYSANNE, *le regardant.* Avec plaisir, Monsieur... (*A part.*) Il est gentil celui-là...

Tout le monde va pour sortir en galopant.

GROSEILLON. Tiens! son papa qui ne voulait pas.

On entend le tambour; tout le monde se rassemble au fond et revient en scène en accompagnant le tambour qui vient lire un papier.

LE TAMBOUR, *après un roulement.* Attention! (*Se découvrant.*) « Par permission de » monsieur le maire, il est fait à savoir aux ha- » bitants de Grenelle qu'à l'occasion de la fête » de la commune, non-seulement divers jeux » ont été établis sur la place publique, tels » que jeux de quilles, jeux de bague, jeu du » baquet et même j'eu d'oie...

GROSEILLON. Allons, allons, monsieur le maire a pensé à tout le monde...

LE TAMBOUR. « Mais encore, qu'aujour- » d'hui et pour cette fois seulement, on » verra ce qu'on n'a jamais vu à Grenelle, » un mât de Cocagne...

LES HABITANTS. Un mât de Cocagne?...

LE TAMBOUR. « Par ordre supérieur, les dames ne pourront pas y monter. »

GROSEILLON. Et pourquoi cette exclusion?...

LE TAMBOUR. Ce n'est pas sur le papier...

GROSEILLON. Je saisis!...

LES HABITANTS. Vive monsieur le maire!

Nouveau roulement de tambour.

UNE VOIX. Au mât de Cocagne!...

TOUS. Au mât de Cocagne.

Sortie générale par la gauche.

FRÉDÉRIC. Eh bien! nous voilà seuls... pouvons-nous à présent...

NINI. Quand nous aurons éloigné Jacques et ses deux frères.

FRÉDÉRIC. Eux! mais pourquoi?... ce sont mes amis...

NINI. En êtes-vous bien sûr?...

FRÉDÉRIC. Qui peut vous faire douter?...

NINI. C'est qu'ils m'avaient conseillé... ils m'avaient promis...

FRÉDÉRIC. Quoi?

JACQUES, *qui est rentré avec ses frères.* Eh bien! vous ne suivez pas la foule.

NINI. Si fait, si fait... je la suis, moi; c'est monsieur Frédéric qui me retient toujours.

PIERRE C'est mal... c'est d'un égoïsme...

LAZARE. Que diable! mon cher, il y a temps pour tout...

JACQUES. Allons rejoindre ces demoiselles.

FRÉDÉRIC. Allons les retrouver, messieurs! (*A part.*) Mais bientôt je reverrai Clémence!

LAZARE, *apercevant Cardaillan qui entre.* Eh! mais, voici quelqu'un de ma connaissance. Va toujours, je vais te rejoindre tout à l'heure!

Frédéric sort avec Nini, Jacques et Pierre. Pendant la fin de la scène on a vu Cardaillan paraître au fond; il est vêtu en gros ouvrier endimanché, marche lentement; mais avec toute la gravité allemande et semble observer autour de lui.

CARDAILLAN. Non, tout le monde à la boutique.

UN OUVRIER. Dites donc, bourgeois, laissez-moi à la fête.

CARDAILLAN. Ti dont, ti dont... nous afons drop d'oufrache...

L'OUVRIER. Oh!... bourgeois...

CARDAILLAN. Eh pien! drafaillez jisqu'à *ine hère* et puis fous zérez lipre...

L'OUVRIER. Merci, bourgeois; soyez tranquille, les râteaux, les faux, les pioches, tout cela sera prêt.

CARDAILLAN. C'est pien, allez, petit.

L'ouvrier sort.

SCÈNE II.

LAZARE, *au fond* CARDAILLAN.

CARDAILLAN, *se croyant seul* Ouf!... je succombe sous mon embonpoint d'Allemand!

un baragouin qui me gêne, et un ventre qui m'étouffe, ça n'est pas assez payé de mille francs par an... Ah! pensons à ma rente viagère!... tous les gens de Grenelle sont sens dessus-dessous...

LAZARE, *lui frapnant sur l'épaule.* Bonjour, Jérôme Cardaillan! ..

CARDAILLAN. Hein! plaît-il?... (*Faisant l'Allemand.*) Edienne, mon pon munsié, Edieune Cardaillan, si ça fous est égal...

LAZARE. Ça m'est parfaitement égal, mon pauvre Jérôme, je t'appellerai comme tu voudras... mais nous nous connaissons trop bien pour que je m'y trompe.

CARDAILLAN. Che fous assure...

LAZARE. Allons, tu sais bien que je te connais... à bas le masque...

CARDAILLAN, *parlant français.* Entre honnêtes gens, on ne se connaît jamais trop.

LAZARE. Et que fais tu ici?...

CARDAILLAN. J'attends un vieux, le père Pascal, qui va venir me payer ma rente viagère.

LAZARE. Lui, ici, aujourd'hui!... ah! diable!. . j'ai bien fait de t'aborder... Ecoute, puis-je compter sur toi?...

CARDAILLAN. Damel... ça dépend...

LAZARE. Ça dépend... du prix, n'est-ce pas?

CARDAILLAN. Et de ce qu'il y a à faire...

LAZARE. Peu de choses... ne pas quitter le père Pascal d'une minute pendant le temps qu'il restera à Grenelle... l'empêcher, en l'occupant, de parler à ce jeune homme qui est venu avec nous...

CARDAILLAN. Tiens, et pourquoi donc ça?

LAZARE. Pourquoi? ça ne te regarde pas. Obéis, pas de réflexion; songe que je te connais, et que si...

CARDAILLAN. Mais moi aussi je vous connais... Vous allez trop vite en besogne, mon jeune maître... Que diable, moi aussi je pourrais faire certaines révélations à M. de Clamarins... ainsi vous le voyez... à deux de jeu... soyez muet... je le serai... point de menace, mais un marché... Si je réussis, combien de fois la somme que vous allez me donner d'avance?

Il tend la main.

LAZARE, *lui donnant de l'argent.* Cinq fois.

CARDAILLAN. Cinq fois vingt, ça fait cent... marché conclu... (*Parlant allemand.*) Au refoir, mon pon mosié.

LAZARE, *riant.* Adieu, double voleur!...

CARDAILLAN, *parlant français.* Adieu, confrère...

Lazare sort.

SCÈNE III.

CARDAILLAN, *puis* PASCAL.

CARDAILLAN. Il y a quelque mystère au fond de ça... Mais bah! occupons-nous d'abord de mon second certificat... (*On voit entrer Pascal qui porte sa valise et regarde en l'air.*) Où trouverai-je ce second... (*Pascal lui marche sur le pied.*) Aïel...

PASCAL. Ah! pardon, monsieur...

CARDAILLAN. Sacrebleu! monsieur... (*Le reconnaissant.*) Eh! c'être monsieur Pascal.

PASCAL. Tiens, c'est monsieur Cardaillan junior...

CARDAILLAN. Fous m'avez margé sur le bied.

PASCAL. Mille pardons, mon cher monsieur Etienne; je cherchais un pied-à-terre.

CARDAILLAN. Et fuus afez troufé le mien... à derre... Ah! ah! ah! ah!...

PASCAL. Non, vous ne comprenez pas... je cherchais un logement, un écriteau.

CARDAILLAN. Est-ce que fous ne lochez blus à la parrière tu Maine?

PASCAL. La barrière du Maine... oh! c'est un séjour bien trompeur, allez... je m'étais dit: là, j'aurai de l'air, du soleil, de la verdure... Ah! bien oui, de l'air... une atmosphère saturée de vitriol, une émanation de produits chimiques, capable de donner la fièvre jaune... Pour du soleil, il faut être juste, un en a, mais on en a trop... pas un bosquet, pas un arbre pour se mettre à l'ombre; et quant à la verdure, cela rentre dans le domaine des blanchisseuses; les champs sont émaillés de vieux draps, de vieilles chemises et de vieux torchons... On y trouve des rideaux de percaline en guise de rideaux de peupliers!... et le dimanche, monsieur, le dimanche, dès cinq heures du matin, vous entendez: miaou!... miaou!... ce sont les gibelottes que l'on prépare... A dix heures, les cors, les trompettes, les grosses caisses; un assaut de saltimbanques... toute la journée, des cris, des disputes, des chansons... toute la nuit, des chansons, des cris, des disputes; enfin des ivrognes qui se battent, des voleurs qu'on saisit, des danseurs qu'on arrête, des chats qu'on assassine et des consommateurs qu'on écorche... Voilà, monsieur, le tableau de la barrière du Maine. Que dis-je! de toutes les barrières de Paris.

CARDAILLAN. Bauvre mosié Basgal!... fous afez iû être pieu malheuré!...

PASCAL. Oh! ce n'est rien encore; figurez-vous qu'hier, on m'a précipité dans des oubliettes.

CARDAILLAN. Des onpliettes. (*Riant.*) Ah! ah! ah!... (*Très-sérieusement.*) Che gounais bas!

PASCAL. Des oubliettes!... une trappe qui s'est ouverte sous mes pas, et par laquelle je suis descendu dans un précipice, à plus de trois cents pieds sous terre.

CARDAILLAN. Et fous êtes-fous fait tu mal?

PASCAL. Non... je suis tombé assez doucement, grâce au ciel!... on avait oublié les rasoirs au fond des...

CARDAILLAN. Tes?...

PASCAL. Des oubliettes.

CARDAILLAN. Ia, ia, ia, tes oupliettes... ah! ah! ah!... gonnais bas.

PASCAL. C'é ait un piége que l'on m'avait tendu... mais j'en suis sorti sain et sauf... (*à part*) et je saurai bien leur arracher Frédéric...

CARDAILLAN. Un piéche... (*A part.*) Ah! ah! (*Haut.*) Un piéche à fous... mosié Basgal... mais bourquoi tonc ça?...

PASCAL. Pourquoi?... je vais vous confier ça, mon cher Etienne...

CARDAILLAN, *à part*, *avec joie.* Ah! je vais donc savoir!

PASCAL, *l'observant*, *à part.* Ouais!... (*Haut.*) Voilà ce que c'est... ce sont de graves affaires, des intérêts puissants. . de famille... enfin des intérêts qui touchent d'un côté des personnes dont je suis forcé de taire le nom... et de l'autre des individus que je ne puis vous nommer... En sorte que ceux dont je tais le nom, et ceux que je ne puis vous nommer, se trouvent dans une sorte de conflit qui fait naître un mystère que je dois vous cacher... Voilà, mon bon ami, tout ce que je peux vous confier de ce secret important... Surtout n'en abusez pas...

CARDAILLAN. Tu pufer être dranquille. Y a pas de tancher... mais à brobos, mosié Basgal, c'être anchourd'hui l'égéance de mou rente fiachère...

PASCAL. En effet!...

CARDAILLAN. Et ça tompe pien; chai tes oufriers à bayer.

PASCAL. Eh bien! mon garçon, on vous soldera votre rente, comme à votre frère Jérôme de la barrière du Maine.

CARDAILLAN. Zerdainement... lui ou moi, c'être *fert jus fert.*

PASCAL. Non, pas tout à fait, car entre nous, ce n'est pas grand chose que votre frère Jérôme...

CARDAILLAN. Ah! pah!... (*A part.*) Je te revandrai celui-là...

PASCAL. Et vous valez infiniment mieux que lui...

CARDAILLAN. Merci pien...

On entend le bruit de la fête.

PASCAL. Ah ça, mais que se passe-t-il donc ici... Quelle foule! quel tintamarre!

CARDAILLAN. C'être le fête te Grenelle.

PASCAL. Une fête!... moi qui cherche le repos, la tranquillité... enfin, une fois par hasard...

CARDAILLAN. Si nous allions ensemblement chez le notaire?...

PASCAL, *à part.* Frédéric doit être ici... (*Haut.*) Tout à l'heure; je voudrais être témoins de ces plaisirs, de cette gaieté villageoise et champêtre... mais les vieillards ne peuvent prendre part à ces folies.

CARDAILLAN. Bourquoi tonc ça? Eh pien! tenez, restons là, et fimons...

PASCAL. Fumer... mais je n'ai jamais fumé.

CARDAILLAN. Tant bis! c'être le blaisir tes fieillards.

PASCAL. Vraiment!... si j'essayais... Voyons donc un peu le plaisir des vieillards

CARDAILLAN. Chu-tement, che afre teux pipes... blaçons-nous là... (*Ils se mettent à une table et allument leurs pipes.*) Garçon!

UN GARÇON, *paraissant.* Voilà! voilà!

CARDAILLAN. De la hière et de l'eau-de-vie.

Le garçon rentre et revient presque aussitôt, avec ce que l'on a demandé.

PASCAL. Comme ça, pendant que les jeunes gens dansent... les vieillards. .

CARDAILLAN. Les fieillards fiment...

PASCAL. Pendant que les jeunes gens s'amusent ou font l'amour... les vieillards...

CARDAILLAN. Les fieillards fimeut... Ils fiment touchours, les fieillards...

SCENE IV.

LES MÊMES, NINI, ZÉTULBÉE, FLORA, ROSINE, *toute la fête*, *ensuite* GROSEILLON.

Le bruit des instruments, les cris, le tumulte... tout recommence à la fois. Le théâtre se garnit de monde.

FLORA, *venant de la danse avec Zétulbée, des dames et d'autres.* Ah! nous nous sommes bien amusées.

UN HOMME, *venant avec une autre foule du côté du mât de Cocagne.* Quel superbe spectacle, qu'un mat de Cocagne!

PASCAL. Je ne vois pas encore Frédéric... Je suis pourtant certain... (*Fumant.*) Ah! pouah! que c'est mauvais!

CARDAILLAN. Attentez, tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez...

ROSINE, *à Nini.* Eh bien! Nini, ton amoureux?..

NINI. Ne m'en parle pas, ma chère, il m'adore.

ROSINE. Et que fait-il en ce moment?

NINI. Une partie de billard avec les frères Renaud... Il sait que je l'attends ici.

PASCAL. Pouah! pouah! décidément, c'est un vilain plaisir que le plaisir des vieillards...

CARDAILLAN. Tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez...

FLORA, *à Nini.* Et ton amoureux monsieur Groseillon?

NINI. Groseillon, c'est une oie!

GROSEILLON *entrant; il porte un énorme sac sur son dos.* Me voilà!

TOUS. Qu'est-ce que c'est que cela ?

GROSEILLON. Ceci, c'est une surprise... Que tout le monde se range, je vais faire une distribution générale.

PASCAL. C'est drôle, c'est drôle, monsieur Cardaillan... Je ne me sens pas bien.

CARDAILLAN. Tout à l'heure, fous ferrez, fous ferrez...

PASCAL. Mais je ferrai, je ferrai, je commence à n'y plus voir du tout.

GROSEILLON, *tirant du sac un petit mirliton.* Ceci à mademoiselle Rosine.

ROSINE. Ah! qu'il est gentil!

GROSEILLON, *en tirant un plus grand, et ainsi de suite.* Celui-là à mademoiselle Zétulbée; à vous, délicieuse Flora; à vous, paysannes.

TOUS, *l'entourant.* A moi! à moi! à moi!

GROSEILLON. Un instant! un instant!... procédons par ordre...

PASCAL. Ne tournez pas, monsieur Cardaillon, ça me fait mal au cœur.

CARDAILLAN. Che ne dourne pas ti tout...

PASCAL. Ah! que c'est donc mauvais, que c'est donc mauvais!...

GROSEILLON. Tout le monde en a-t-il?...

TOUS. Oui, oui!...

NINI. Tout le monde, excepté moi.

GROSEILLON. Nini, je vous ai gardée pour la fin; permettez-moi de vous offrir...

Il tire du sac un énorme mirliton qu'il donne à Nini.

TOUS. Oh!!!

NINI. Ah! le beau mirliton! le superbe mirliton!... (*A part.*) Je voudrais bien prévenir Clémence!...

PASCAL. Ne tournez donc pas, monsieur Cardaillan... Dieu de Dieu, que j'ai mal au cœur!

GROSEILLON. Et maintenant, la ronde du mirliton.

TOUS. La ronde du mirliton.

GROSEILLON. De la précision, de l'ensemble et partons en même temps:

Air de *M. Artus.*

Vite qu'on me soutienne;
Vous tous, gens du canton,
Que chacun de vous prenne
Trompette et mirliton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton.
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

NINI.

De Pantin à Suresnes,
Du Roule à Charenton,
De Grenelle à Vincennes,
Partout qu'adore ton?
Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine,
C'est le mirliton,
Ton, ton.

NINI.

Le trombone me gêne,
J'abhure le pistoo;
Mais toute la semaine
Qui me donne le ton?
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton, ton,
Mirliton mirlitaine,
Gloire au mirliton,
Ton.

CHOEUR.

Mirliton mirlitaine, etc.

TOUS. Bravo!!...

NINI, *à part.* Courons avertir Clémence que Frédéric est ici.

Elle sort. Pendant le concert. Pascal, de plus en plus incommodé, se tortille sur sa chaise, et quand le concert est fini il se lève et se sauve en disant:

PASCAL. J'ai besoin de prendre l'air ailleurs... Ah!... ah!... ah!...

En sortant il heurte Groseillon.

GROSEILLON. Tiens! qu'est-ce qu'il a ce monsieur?

CARDAILLAN. Ce n'est rien, c'être le bibe!

On voit paraître le paysan à la grosse tête.

TOUS. Ah! le jeu de la grosse tête!

UN PAYSAN, *portant une grosse tête en carton.* Qui veut essayer le jeu de la grosse tête? qui veut casser la cruche?...

GROSEILLON. La cruche... où prenez-vous la cruche?...

LE PAYSAN. Là-bas, à votre droite.

GROSEILLON. Ah! bon! je vois... coiffez-moi, bourgeois... je demande à casser... j'éprouve le besoin de faire des miettes.

LE PAYSAN. Voilà, bourgeois.

Il lui met un bâton dans la main et le coiffe avec la grosse tête. Les grisettes font cercle ainsi que les habitants.

LE PAYSAN. Je n'ai pas mon tambour et je réclame le plus grand silence.

PASCAL, *revenant en scène.* Ouf! j'avais bien besoin de prendre l'air!...

LE PAYSAN, *à Groseillon.* Maintenant, marchez toujours tout droit.

CARDAILLAN. Eh pien! fous refoilà...

PASCAL. Oui, cela va mieux; mais si je refume de ma vie...

CARDAILLAN. Cela fous a fait mal?

PASCAL. Ça ne serarien... Allons, je crois que je m'amuserai à Grenelle... Le cœur est

tonjours un pen barbouillé, mais la tête est bonne...

Groseillon, qui a mal suivi sa route, arrive en face de Pascal et lui assène un grand coup de bâton sur son chapeau. Pascal tombe à la renverse.

PASCAL. Ah! c'est fini... Je suis tout à fait mort...

GROSEILLON. J'ai cassé la cruche... J'en demande un morceau; qu'on m'en serve un morceau.

Tous les spectateurs se sont approchés; plusieurs personnes aident Pascal à rentrer dans la maison.

CARBAILLAN. A présent, il ne gênera pas les frères Renaud... Ce ne sera rien... amusez-vous toujours.

GROSEILLON. Comment! c'est ce brave homme que j'ai pris pour une cruche; je suis sûr que je l'ai fêlé.

Pascal sort lentement soutenu par deux hommes.

NINI, *entrant*. Trois heures bientôt, et Frédéric n'est pas encore parvenu à se débarrasser des frères Renaud... pourtant l'instant approche, et si nous manquons cette occasion...

En ce moment on entend la musique et on voit reparaître sur les tréteaux du théâtre forain les bateleurs, dont un paillasse, un groom battant du tambour et l'explicateur. Tout le monde se précipite devant le théâtre et l'explicateur dit:

LE SALTIMBANQUE. Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous prévenir que je vais soumettre à la curiosité de vos regards, non pas des figures de cire, mesdames, non pas des animaux empaillés, messieurs, mais la seule et unique huitième merveille de la nature; l'incomparable nain Pantapolain, le même qui a fait l'admiration des empereurs, des rois et de monsieur l'adjoint du maire... Ce nain accuse un mètre cinquante-cinq centimètres de moins que le maréchal Tom Pouce... Combien prenons nous pour voir un spectacle aussi rare et aussi curieux... Rien, messieurs, absolument rien, l'honneur de votre présence: vous pouvez entrer avec une entière confiance et sans rien payer; mais si vous êtes contents, si vous êtes satisfaits, vous donnerez en sortant le faible déboursé et la bagatelle de deux sous par personne après avoir vu, un sous pour messieurs les militaires non gradés et les bonnes d'enfants... Au bureau, prenez vos billets!... Allez, la musique... suivez, suivez le monde! suivez le monde..

Tout le monde entre en foule; on se pousse; c'est à qui entrera le premier; quand tous sont entrés la musique cesse.

LE PAILLASSE. Qu'on réserve la loge de monsieur le maire.

SCÈNE V.

NINI, *puis* FRÉDÉRIC.

NINI. Personne encore... le temps presse... et mon impatience...

FRÉDÉRIC, *entrant par le fond*. Ah! je vous cherchais.

NINI. Enfin... et les trois frères?...

FRÉDÉRIC. Je leur ai dit que vous m'aviez donné rendez-vous.

NINI. Ils sont restés au billard?...

FRÉDÉRIC. Oui, et nous voilà seuls... me direz-vous enfin...

NINI. Je ferai mieux, je tiendrai ma promesse...

Elle se dirige vers le pavillon et frappe trois coups dans sa main.

FRÉDÉRIC. Ce signal...

NINI. Comme dans les ballets de l'Opéra... regardez...

La porte du pavillon s'ouvre, Clémence paraît.

FRÉDÉRIC. Clémence!

CLÉMENCE. Monsieur Frédéric!

NINI. C'est ça, surprise, reconnaissance, on se retrouve, on se regarde, on s'embrasse, émotion générale... tableau!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

FRÉDÉRIC. Eh quoi! lorsque je vous croyais à Paris, chez monsieur de Clamarins...

CLÉMENCE. Ah! monsieur Frédéric, pourquoi m'a-t-on fait quitter Toulouse où j'étais si tranquille, si heureuse...

FRÉDÉRIC. Mais votre oncle qui est si bon...

CLÉMENCE. Oh! ce n'est pas lui qu'il faut accuser...

NINI. N'accusez personne, et profitez de ce moment pour vous dire ce que les amoureux ont toujours tant de plaisir à se répéter... Allez, allez, n'ayez pas peur de moi, je sais ce que c'est; d'ailleurs, je me mets en observation... quand je crierai: qui vive? sauvez-vous...

Elle remonte vers le fond.

FRÉDÉRIC. Vous, Clémence, vous la nièce d'un millionnaire... Cette pensée devrait m'épouvanter, et cependant l'avenir m'apparaît sous de riantes couleurs... quand j'ai quitté la maison de votre oncle, j'ai appris qu'il daignait s'intéresser à moi...

CLÉMENCE. Qui vous a dit cela?...

FRÉDÉRIC. Madame Renaud, dont les trois neveux sont devenus mes amis...

CLÉMENCE. Vos amis... eux... oh! je ne sais pourquoi, mais il y a dans cette liaison subite, dans cette affection qu'ils vous portent, quelque chose qui m'effraye... Elevés loin d'ici, nous ne connaissons, ni l'un ni l'autre, les dangers de Paris, et malgré moi je tremble, j'ai peur pour vous...

FRÉDÉRIC. Les dangers de Paris!... vous voilà comme ce pauvre vieillard que j'ai rencontré en franchissant la barrière; lui aussi

me faisait de noirs pronostics... et à peine y suis-je entré dans cette ville terrible, que je trouve un noble protecteur, une jeune fille dont l'âme compatissante protége nos amours, et trois bons amis qui veulent bien m'initier à ces joies, à ces plaisirs que je rêvais là-bas... Pardonnez-moi, Clémence, mais je ne puis partager vos craintes... J'aime Paris où l'on m'a accueilli de toutes parts, où j'ai retrouvé mon bien le plus cher, mon trésor le plus précieux!...

Il lui tend la main.

CLÉMENCE. Eh bien! oui, espérons; mon oncle est bon, lui, il ne voudrait pas en nous séparant me rendre à jamais malheureuse... mais tant qu'il sera enchaîné sous la domination de cette femme...

On entend au dehors les clamours de la fête.

NINI, *redescendant*. Je ne sais pas ce qui se passe là-bas... mais la danse vient de finir et tout le monde s'agite... on peut venir de ce côté, et je crois qu'il serait prudent d'entrer dans ce pavillon.

CLÉMENCE. Entrer au pavillon! mais...

NINI. Mais nous sommes *troise*, et un tête-à-tête à *troise*, ça n'est pas immoral; d'ailleurs en fait de tête-à-tête, fiez-vous à moi, je sais ce que c'est... (*Nouveau bruit.*) Vous entendez, le bruit se rapproche. (*Les entraînant.*) Venez, venez!...

JACQUES, *qui vient d'entrer, s'arrêtant au fond*. Clémence!

Sur une musique animée, Clémence, Frédéric et Nini entrent dans le pavillon.

SCÈNE VII.

JACQUES, PIERRE, LAZARE.

Lui... avec Clémence!... et c'est par les conseils de Nini... Ah! serpent maudit, tu nous trahissais.

PIERRE, *qui vient d'entrer, voyant l'agitation de son frère*. Qu'a-t-il donc?

LAZARE. Comme il semble agité!

PIERRE. Eh bien! Jacques...

JACQUES. Clémence est là!

PIERRE *et* LAZARE. Clémence!

JACQUES. Avec Frédéric...

LAZARE. Avec Frédéric...

JACQUES. Oh! mais je me vengerai! je le provoquerai.

PIERRE. Y penses-tu?

JACQUES. Je suis las de cette contrainte qui m'obsède, et puisque ce petit monsieur triomphe par la ruse... nous allons voir si avec d'autres armes...

LAZARE. Arrête, Jacques... pense à ce que dirait la tante Renaud.

JACQUES. La tante Renaud, à cette heure, ne doit plus avoir besoin de nous, et je veux avoir raison de mon rival... (*Il sonne à la porte du pavillon.*) Monsieur Frédéric! monsieur Frédéric!

PIERRE. Mais, malheureux, songe donc aux ordres que nous avons reçus.

JACQUES. Souvenez-vous qu'hier, le docteur a dit: Dans vingt-quatre heures, monsieur Clamarins sera mort.

PIERRE, *à lui-même*. Oui, oui, sa goutte est remontée.

JACQUES. Et vous savez si l'on peut compter sur la parole du docteur Bligny.

LAZARE. Eh bien?...

JACQUES. Il était deux heures quand le docteur a dit cela... Plus de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis; maintenant, monsieur de Clamarins est mort!

VOIX, *au dehors*. Vive monsieur de Clamarins!...

JACQUES. Qu'entends-je?...

PIERRE. On crie: Vive monsieur de Clamarins!...

LAZARE. Et le voilà, là-bas, qui descend de voiture avec madame Renaud!...

JACQUES. Vivant! vivant encore!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* NINI.

FRÉDÉRIC. Qui donc m'appelait ainsi, messieurs?

JACQUES. C'est...

LAZARE. C'est moi, mon cher Frédéric. Il faut quitter ces lieux à l'instant même si vous ne voulez compromettre l'honneur de mademoiselle Clémence.

FRÉDÉRIC. Son honneur!

PIERRE. Voyez... monsieur de Clamarins vient au château; qu'aurait-il dit en vous trouvant, vous un étranger, enfermé là, seul avec elle...

FRÉDÉRIC. Ah! messieurs.

LAZARE. Allons donc, entre jeunes gens, ne se doit-on pas de mutuels secours?

PIERRE. Le voici! le voici!

Lazare entraîne Frédéric.

CRIS. Vive monsieur de Clamarins!

Pendant ces derniers mots toute la foule s'est portée vers le fond au-devant de M. de Clamarins; mais à ce moment les banquistes remontent en parade. Le bruit des instruments et les cris poussés dans la coulisse se partagent les paysans. Groseillon et les danseuses forment un groupe. Nini est seule et regarde arriver M. de Clamarins. Le rideau tombe sur un tableau général.

Cinquième Tableau.

L'intérieur d'un cabaret à Saint-Cloud. Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, JACQUES, LAZARE.

Pierre et Lazare sont assis à une table du cabaret. Jacques à l'avant-scène, debout, semble absorbé dans ses pensées.

PIERRE, *frappant sur la table.* Il n'y a donc personne dans cet é ément casino?

JACQUES. Ce Frédéric... elle l'aime, je n'en puis plus douter... et vous ne voulez pas que je me venge de lui...

LAZARE. Je veux que tu sois raisonnable, une fois dans ta vie.

PIERRE. Et moi, je veux qu'on me dise ce que nous venons faire ici... dans un mauvais bouchon où nous ne trouverons ni à boire ni à manger.

LAZARE. C'est que nous ne sommes ici ni pour manger ni pour boire.

PIERRE. Est-ce qu'on veut me prendre par la famine?... est-ce que tu en voudrais à mes jours?...

LAZARE. Pourquoi faire?... pour hériter de tes dettes... (*Il se lève.*) Ecoutez-moi, tous les deux... J'ai voulu mener de front les plaisirs et les affaires sérieuses, et tandis que Frédéric se nous attend avec ces demoiselles... moi, j'attends ici Cardaillan et madame Renaud.

JACQUES. Elle!... pourquoi?...

LAZARE. Silence... voici Cardaillan.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARDAILLAN.

LAZARE. Eh bien, maître Cardaillan... le vieux Pascal?...

CARDAILLAN. Le fié Basca!... il est pien malate, pien malate, pien malate... il foulait douchours gourir après son chêne homme, mais gomme il a rezu un cros goup le bâdon sur son dête, ça lui a ôdé l'usache de ses champa!...

PIERRE. Très-bien, nous en sommes débarrassés, il a son compte...

CARDAILLAN. Ia, il a son gompte; maia che n'ai pas engore le mien...

Il tend la main.

LAZARE. Tiens! (*Il lui donne de l'argent.*) Maintenant, dis-moi, tu as un moulin à Charenton?

CARDAILLAN. A Jarendon, che n'ai rien di dout à Jarenton!...

LAZARE. Mais si, tu as un moulin, je le sais bien, que diable!...

CARDAILLAN. Ah! ia, à Jarendon... i a... c'être mon vrère Maurice...

LAZARE. Soit. Eh bien, préviens ton frère Maurice que nous dînons dans son moulin... qu'il ait soin de tout préparer...

CARDAILLAN. C'être gonfeun, c'est gomme si fous lui tisiez à lui-même...

LAZARE. Oui, je m'en doute... (*A ses frères.*) Voilà pour le plaisir...

JACQUES. Et pour les affaires... voici madame Renaud...

PIERRE. Madame Renaud?

LAZARE, *à Cardaillan.* En ce cas, file... tiens, de ce côté.

CARDAILLAN. Adien, monsieur Lazare... (*Aux deux autres.*) Messié... chai pien l'honnair de té fous zaluer...

Il sort par une petite porte qui doit s'ouvrir en dehors.

SCÈNE III.

LES TROIS FRÈRES, Mme RENAUD.

JACQUES. Diable!... elle n'a pas l'air de bonne humeur, la tante.

Mme RENAUD. Ah! vous v'là enfin!...

PIERRE. Décidément, le temps est à l'orage...

Mme RENAUD. Quel démon vous a donc poussé à conduire ce jeune homme à Grenelle?

LAZARE. Ma foi, ma tante, c'est..

Mme RENAUD. C'est Jacques, pour se rapprocher de cette mijaurée de Clémence?

JACQUES. Eh bien! oui..,

Mme RENAUD. Et ça t'a joliment réussi: tu voulais lui parler d'amour, et c'est un autre qui a eu le rendez-vous...

JACQUES. Comment! vous avez appris...

Mme RENAUD. Belle misère... comme c'était malin à découvrir!... la jeune fille qui tremblait, qui rougissait, j'ai compris tout de suite qu'elle l'avait vu... mais ce n'est pas tout, elle l'a avoué à son oncle, qui lui a promis de les marier, qui lui a presque dit, en confidence, qu'il était son père; enfin sa volonté ne se courbe plus autant devant la mienne... il commence à dire: je voudrais, et bientôt il pourra dire: je veux!... il a quitté Paris malgré moi, pour chercher son fils, et si on ne l'en empêche, ce monsieur Frédéric entrera en maître dans la maison, pour nous en chasser tous...

JACQUES. Ça ne sera pas, ma tante...

Mme RENAUD. Aussi, maintenant, il ne s'agit plus d'occuper ce monsieur Frédéric pendant quelques heures; c'est plus que ça qu'il nous faut.. ce n'est pas une séparation d'un jour, c'est une séparation qui dure des mois, des années...

LAZARE, *bas à ses frères.* Mieux encore...

PIERRE. Comment?

LAZARE. Une séparation éternelle...

PIERRE. Hein!...

Mme RENAUD. Cherchez, inventez un moyen. . à vous trois vous devez trouver ça... et quand vous aurez trouvé, quoi qu'il en coûte, marchez : s'il faut de l'or, en v'là... (*Elle prend une poignée d'or dans sa poche.*) S'il en faut plus, en v'là encore .. (*Elle en sort une autre poignée.*) N'épargnez rien, je vous en donnerai toujours ; il faut sauver vot' avenir, vot' fortune ; il faut à tout prix que j'arrive au seul but de ma vie... Dieu me voit et me juge !...

JACQUES. Ma tante, nous réussirons...

LAZARE. Et au delà de vos désirs... (*Bas à ses frères.*) Justement le moulin de Cardaillan est isolé. et en éloignant le meunier...

Mme RENAUD. Le moulin c'est bon; mais auparavant profitez de la fête qui se donne aux Champs Élysées. Monsieur de Clamarins est à la banlieue, retournez à Paris, et là, perdus dans la foule... A propos, et Pascal?

PIERRE. Pascal, soyez tranquille, ma tante, il n'est pas à craindre...

Mme RENAUD. Oh! il l'est plus que vous ne croyez...

LAZARE. Il cherchait Frédéric, il nous poursuivait pour lui parler ; mais nous nous en sommes adroitement débarrassés...

PASCAL, *entrant.* Serviteur de tout mon cœur!

TOUS. Pascal!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL. *à part.* Il n'est pas avec eux... j'ai eu tort de venir ici... (*Haut.*) Vous êtes en affaires, pardon, je me retire...

Mme RENAUD. Du tout... restez, restez donc, monsieur Pascal...

PIERRE. Ah ça, comment se fait-il que vous soyez si bien portant?

PASCAL, *riant.* Est-ce que vous m'aviez donné à tuer à quelqu'un, par hasard?...

PIERRE. Nous?... Oh! monsieur Pascal!...

JACQUES. C'est qu'on nous avait assuré que vous étiez fort malade.

PASCAL. En effet, après ce qui m'est arrivé je devrais être mourant; mais je suis comme ces vieux meubles inutiles, qui gênent, qui embarrassent ; on voudrait bien s'en défaire, mais on les retrouve toujours sous sa main, et quand on veut les briser, c'est trop dur, ça ne casse pas...

Il se touche la tête

LAZARE. Diable d'bommel j'ai bien envie...

Mme RENAUD, *bas.* Silence!...

PIERRE, *bas.* Mais il va voir Frédéric, il va lui parler, et alors...

Mme RENAUD, *bas.* Laissez moi faire... (*Haut, à ses trois neveux.*) Laissez-nous... laissez-nous...

Les trois frères disparaissent.

PASCAL, *à part.* Que veut elle me dire?...

Mme RENAUD, *à part.* Monsieur de Clamarins se plaint de son absence... il sera heureux de le revoir... ça sert mes projets... tout sera pour le mieux. (*Haut à Pascal, qui se tient près de la porte de droite.*) Approchez donc, monsieur Pascal...

PASCAL. Mille remercîments, madame... (*Il approche lentement en regardant toujours la porte.*) Mais j'ai une petite affaire...

Mme RENAUD. Et moi, j'ai quéqu' chose de très-important à vous dire.

PASCAL. A moi, madame Renaud?

Mme RENAUD. A vous, monsieur Pascal... et j'vas vous parler tout franchement, comme j'en ai l'habitude...

PASCAL. *à part.* Bon, alors méfions-nous.

Mme RENAUD. Tenez, monsieur Pascal, vous êtes un brave homme... et quéque opinion que vous ayez de moi...

PASCAL. De vous, madame Renaud? mais j'ai toujours eu de vous la meilleure opinion...

Mme RENAUD. Ecoutez, monsieur Pascal, je regrette sincèrement que vous vous soyiez éloigné de monsieur de Clamarins...

PASCAL. Eh! madame, ce n'est pas ma faute...

Mme RENAUD. C'est peut-être la mienne... c'est possible... mais j'ai vu que vous lui étiez nécessaire.

PASCAL. Pour cela, madame, sans vanité je le croyais...

Mme RENAUD. Oui... je me connais en hommes, et je sais ce que vous valez, monsieur Pascal...

PASCAL. Je ne me connais pas beaucoup en femmes, mais je crois savoir vous apprécier, madame Renaud...

Mme RENAUD. Vous êtes bon, monsieur Pascal...

PASCAL. Vous êtes bien bonne, madame...

Mme RENAUD. Et pour être utile à vot' maître, j'suis ben sûre que rien ne vous coûterait...

PASCAL. Oh! rien!...

JACQUES, *à part, en entr'ouvrant la porte.* Ah ça, quel est donc son projet?

Mme RENAUD. Pour servir monsieur de Clamarins, vous donneriez tout sans hésiter?

PASCAL. Oh! oui, oui, madame; pour lui, j'aurais donné, quand j'étais jeune, ma vie tout entière, et maintenant je donnerais encore le peu de jours qui me restent!

Mme RENAUD. Bien, bien, monsieur Pascal; tenez, j'ai eu des torts envers vous...

PASCAL. Des torts?...

Mme RENAUD. Oui, de grands torts... je le reconnais...

PASCAL. Se peut-il?...

Mme RENAUD. Je vous ai éloigné de monsieur de Clamarins, vous, son plus fidèle serviteur, presque son ami... (*Mouvement de Pascal.*) Oui, oui, son ami.

PASCAL, *haut.* Oh! madame!... (*A part.*) C'est qu'en vérité... je ne sais plus où j'en suis...

Mme RENAUD. Mais comme il n'est jamais trop tard pour réparer le mal qu'on a fait... touchez là, monsieur Pascal...

Elle lui tend la main.

PASCAL, *avançant lentement.* Moi... que je... Oh! vous êtes mille fois trop bonne...

Mme RENAUD. Allons, allons, pas de façons; je ne suis guère plus que vous, et deux serviteurs peuvent se donner la main...

PASCAL. Quoi! madame... (*A part.*) Et moi qui blâmais mon vieux maître... mais c'est qu'elle me subjugue... c'est qu'elle m'entraîne...

Mme RENAUD. Allons... v'là ma main, monsieur Pascal; est-ce que vous me refuserez la vôtre... est-ce que vous aurez l'cœur de m' garder rancune?...

PASCAL. Eh bien!... ma foi non...

Il lui prend la main.

LES TROIS FRÈRES, *paraissant.* A la bonne heure, père Pascal!

PASCAL, *avec effroi.* Hein?...

Mme RENAUD, *à part.* Maladroits!

JACQUES. Nous avons fait une sottise...

PASCAL, *à part.* Diable!... Où voulait-elle en venir?... (*Haut.*) Vous disiez donc, madame?...

Mme RENAUD. Que je veux... que nous voulons tous rendre à monsieur le comte son meilleur serviteur.

PASCAL. Madame...

Mme RENAUD. Je me repens de vous avoir fait renvoyer, et comme monsieur de Clamarins a besoin de vos services... vous rentrerez à l'hôtel...

PASCAL. Eh bien, merci, madame... Oui... dans quelques jours...

Mme RENAUD. Non, non... à l'instant...

PIERRE. Bravo! je la comprends...

PASCAL, *à part.* A l'instant... et Frédéric? Ah! c'est pour ça...

Mme RENAUD. Et cette fois, personne ne vous reverra plus... nous allons y retourner ensemble... Venez!...

PASCAL, *avec force, et après s'être approché de la petite porte.* Permettez, permettez, ma bonne madame Renaud...

Mme RENAUD. Comment... refusez-vous de rentrer à l'hôtel... de revoir monsieur de Clamarins?

PASCAL. Non, madame, non, messieurs, j'y rentrerai, à l'hôtel... je reverrai monsieur de Clamarins

Mme RENAUD. Mais quand donc?

PASCAL. Quand j'aurai accompli ma tâche, madame Renaud! Il sort précipitamment.

Mme RENAUD. Il nous échappe et c'est vot' faute... Vite à Frédéric... pas d'emportement, pas de violence... de l'adresse et de la fermeté. Allez!

JACQUES. Soyez tranquille, ma tante, il ne lui parlera pas... (*Mme Renaud sort.*) Allons rejoindre Frédéric, et ensuite...

PIERRE. Ensuite, aux Champs-Élysées!...

TOUS. Aux Champs-Élysées!...

Sixième Tableau.

Le théâtre représente la grande allée des Champs-Élysées, le 29 juillet, la nuit *.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, PIERRE, LAZARE, ZÉTULBÉE, FLORA, ROSINE, JEUNES FILLES, PEUPLE, *etc.*

ZÉTULBÉE. Eh bien, où sont donc Nini et monsieur Groseillon?

TOUTES. Monsieur Groseillon! monsieur Groseillon!

Arrive Groseillon portant Nini sur ses épaules. Nini regarde au loin les illuminations, avec des jumelles.

GROSEILLON. Place! place pour une dame qui se trouve mal!

NINI, *tranquillement, à part.* Je me trouve très-bien!

FLORA. Il faudrait peut-être la délasser...

GROSEILLON. Mais c'est moi qu'il faudrait délasser... Je succombe... Voyons, Nini, rouvrez votre neuvœil...

NINI, *regardant.* Ah! que c'est beau, que c'est joli, les illuminations!

GROSEILLON. Comment! c'est beau, c'est

* Messieurs les Directeurs de province qui supprimerait le tableau des illuminations termineraient ici par ces mots : « PIERRE. Ensuite, au moulin de Charenton. — TOUS. Au moulin de Charenton! » et l'on passerait de suite au tableau du moulin.

joli... C'était donc une farce?... Nini, mes soupçons étaient injustes, vous n'êtes pas légère.

Il descend Nini.

NINI. Allons, monsieur Groseillon, restez donc à nos côtés. Il y a dans cette foule des mauvais sujets qui prennent un tas de libertés...

GROSEILLON. Ah! vous appelez ça un tas de libertés: je le veux bien. Mais ce feu d'artifice, on ne le tirera donc pas? il est l'heure! (*S'apercevant qu'il n'a plus sa montre.*) Dieu! mon oignon!... on m'a volé mon oignon!

NINI, *lui montrant son habit, dont un pan a été enlevé dans la foule.* Et votre pan!

GROSEILLON. Mon pan aussi! on m'a volé mon pan!... Quel est le chenapan qui m'a volé mon pan?... je plaiderai, je le ferai condamner!...

NINI. Ce ne sera pas avec dépens!...

Ici l'on entoure Groseillon, qui remonte vers le fond.

FRÉDÉRIC, *redescendant avec les frères Renaud.* Vraiment c'est un tableau féerique! Pardonnez à ma surprise qui doit vous sembler bien niaise, bien ridicule; mais un pauvre provincial placé tout à coup en face de tant de merveilles... D'honneur, je suis ébloui!...

LAZARE. Vous voyez en effet la plus belle fête de Paris... Mais, patience, vous n'en avez pas encore fini avec les plaisirs de la banlieue... nous vous ferons connaître ses beautés naturelles, et vous verrez que le Parisien va quelquefois chercher bien loin des sites qu'il trouverait aux portes de sa capitale... Nous laisserons de côté Montmartre et ses carrières, Saint-Denis et sa cathédrale, Montrouge et ses fortifications, et demain nous commencerons la journée par une charmante promenade sur les bords fleuris de la Marne.

PIERRE. Et nous passerons gaiement la soirée dans un vieux moulin, non loin de Charenton.

GROSEILLON. Charenton! oh! Dieu! charmant pays!... j'en raffole! je suis fou de Charenton!...

NINI. Fou de Charenton, c'est le mot.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES, *puis* PASCAL.

JACQUES, *à ses deux frères.* Alerte! les voitures nous attendent, et si je ne me suis pas trompé j'ai vu Pascal qui venait par ici!

LAZARE. Toujours Pascal!

PIERRE. Nous aurait-il suivis?

JACQUES. Allons, monsieur Frédéric, allons, mesdemoiselles, venez... les voitures sont arrivées!...

TOUS. Partons!...

FRÉDÉRIC. Je me laisse conduire...

Au moment où Frédéric sort avec les trois frères, Pascal paraît du côté opposé.

PASCAL. Que vois-je? (*Appelant.*) Monsieur Frédéric!...

Ici l'on entend les premières détonations du feu d'artifice.

TOUS. Le feu d'artifice! le feu d'artifice!

PASCAL, *empêché par la foule qui se précipite.* Laissez-moi passer, pour Dieu, laissez-moi passer!... il faut que je lui parle... il faut... Oh! mon Dieu! trop tard!... trop tard!... ils sont partis!

Des détonations se font entendre, des lumières blanches et rouges illuminent le théâtre.—La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Septième Tableau.

Le Moulin de Charenton: il doit avoir deux étages praticables.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARDAILLAN, *vêtu en meunier provençal au deuxième étage, occupé à fumer*; MISTIGRIS, *au premier étage, occupé à faire des bulles de savon.*

CARDAILLAN, *appelant.* Mistigris!... Mistigris!... me répondras-tu?...

MISTIGRIS. De quoi, bourgeois?...

CARDAILLAN. Qu'est-ce que tu fais donc?...

MISTIGRIS, *lançant une bulle de savon.* Je suis très-occupé, bourgeois, je pioche... (*A part.*) Ah! le joli globe!...

CARDAILLAN. Mais, tron de l'air! le moulin ne va guère.

MISTIGRIS, *même jeu.* Ah! je vas vous dire, bourgeois, c'est que le vent ne souffle pas... et comme vot' cheval n'a plus de souffle... j' l'ai mené au vert...

CARDAILLAN. Satané *animale*, va!...

MISTIGRIS. Ah! oui, c'est un vilain animal...

CARDAILLAN. Pas lui... toi!...

MISTIGRIS. Est-ce que je suis cause que le vent ne donne pas?

CARDAILLAN. Tu appelles ça du vent... Si tu connaissais notre bon *mistrale* de Marseille!... ah! Marseille!... c'est le paradis sur la terre!... Où est ma belle Canebière... le Château vert, la charmante bastide... et ce superbe port, avec sa forêt de mâts!... Tiens, Mistigris...

MISTIGRIS. Bourgeois?

***

CARDAILLAN. Si Paris en avait un pareil, ce serait un petit Marseille. Si je n'avais pas été meûnier, je me serais fait marin... j'étais né pour exploiter les vents (*à part*) et les rentes viagères, (*haut.*) Mais je cause, je cause avec toi... et pendant ce temps-là tu ne fais rien.

MISTIGRIS, *lançant une bulle.* Moi?... ah!... si l'on peut dire... je n'arrête pas de travailler.

CARDAILLAN. Tu ne t'occupes de rien, sous prétexte que je fais quelques petites absences...

MISTIGRIS, *à part.* Il est charmant, avec ses petites absences... il n'arrive ici que tous les trois mois... il a l'air d'un terme...

CARDAILLAN. Va-t'en chercher les provisions de ces messieurs qui vont venir.

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois.

CARDAILLAN. Eh bien, tron de l'air!... range tout dans le moulin...

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN. Descends les *sacques* de farine...

MISTIGRIS. C'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN, *avec colère.* C'est fait, c'est fait... il me *rendera* bête... oui...

MISTIGRIS, *froidement.* Mais c'est fait, bourgeois...

CARDAILLAN. Hein!... si je descends, je te flanque un bastio... Va-t'en mettre le couvert, drôle...

MISTIGRIS. Tout à l'heure... je travaille, bourgeois... je pioche à mort... (*Il fait de grosses bulles de savon.*) Dieu de Dieu, comme je pioche... l'nez-vous donc le corps et l'âme pour ces ingrats de maîtres!...

CARDAILLAN, *qui est descendu au premier.* Ah! c'est comme ça que tu travailles!...

MISTIGRIS. Ah! le beau globe, le beau globe!

CARDAILLAN. Tiens!..

Il lui donne un coup de pied au derrière.

MISTIGRIS. Aye!... il a cassé mon globe!

CARDAILLAN. Bestias... descends devant moi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL, *entrant par la gauche.*

PASCAL. Ouf! je n'en puis plus... J'ai perdu leurs traces... Entrons nous reposer un instant chez le meunier... j'ai encore du courage, mais je n'ai plus de jambes...

Pascal frappe à la porte du moulin. Cardaillan et Mistigris courant l'un après l'autre sont descendus au rez-de-chaussée.

CARDAILLAN. O Maria, té vérile l'oupétavie...

MISTIGRIS. Y a personne...

CARDAILLAN. Comment, il n'y a personne!

MISTIGRIS. Ah! excusez, bourgeois... c'est l'habitude de dire ça pendant neuf mois de l'année...

CARDAILLAN. O mon Dion, qué bestias!... Mets la table, drôle, je vais ouvrir.

Mistigris descend et met le couvert.

MISTIGRIS. La table, ça me va!

CARDAILLAN. Eh! c'est ce bon *monsieu* de Passecale!...

PASCAL. Moi-même, mon cher Cardaillan.

CARDAILLAN. Qu'est-ce qui vous amène donc?... nos petites affaires?...

PASCAL. Ne me parlez pas d'affaires... je suis moulu... On vous payera votre rente plus tard... comme je l'ai déjà payée à vos deux mauvais garnements de frères... je peux en faire autant pour vous... qui ne valez pas mieux...

CARDAILLAN. Vous dites?...

PASCAL. Je dis que je voudrais bien me coucher un peu... je crois que je suis malade... Est-ce que vous n'avez pas ici quelque petit coin où l'on puisse se reposer un peu?...

Il s'assied sur une chaise.

CARDAILLAN. Non, non, pas là... j'attends ce soir nombreuse société.

PASCAL. De vos amis, de vos parents?

CARDAILLAN. Non; des jeunes gens qui ont loué mon moulin... mais c'est égal, si vous voulez monter là haut et me promettre de ne pas vous montrer...

PASCAL. Fatigué comme je le suis, je dormirai comme une marmotte... pas trop longtemps, toutefois, car il faut, avant la nuit, que je termine une affaire importante.

CARDAILLAN. Eh bien... suivez-moi...

Il passe le premier.

PASCAL. Avec plaisir.

CARDAILLAN, *hors scène.* Venez, monsieur de Pascal... faites attention, oui... Allons, levez le zambe.

PASCAL. Soyez tranquille... me voilà, me voilà... (*Arrivé au premier, regardant autour de lui.*) Ah!... est-ce ici?

CARDAILLAN, *en montant.* Oui... encore un étage... Prenez garde, l'escalier n'est pas commode...

PASCAL. Ah! ça me connaît... je prends la rampe...

Il dégringole.

CARDAILLAN. Eh bien, où donc allez-vous?

PASCAL. Ne faites pas attention, je prends la rampe après être arrivé... là, nous y voilà.

MISTIGRIS, *en bas.* Dites donc, bourgeois...

CARDAILLAN. Eh bien?...

MISTIGRIS. Faut-il leur déboucher leur vin, aux pratiques?

CARDAILLAN. Du tout... que je te le défends, oni.

MISTIGRIS. Oui... il a dit oni... (*Criant.*) C'est bien, bourgeois...

Il débouche une bouteille, boit du vin et remet de l'eau.

CARDAILLAN, *arrivé au deuxième avec Pascal.* Voici votre chambre à coucher... c'est la mienne ..

PASCAL. Allons ici... je serai parfaitement... le calme de cette campagne, le tictac de votre moulin, tout va me bercer des plus doux songes...

Il place sa valise dans un coin; se couche par terre et appuie sa tête sur la valise.

MISTIGRIS. C'est plus rafraîchissant comme ça.

CARDAILLAN. Attendez, je vais faire votre lit, moi... Donnez-moi votre valise...

PASCAL. Pardon, pardon... j'aime mieux ne pas me séparer de ceci...

CARDAILLAN, *à part.* Oui... oui... du portefeuille... mais il faudra pourtant que je sache aujourd'hui ce qu'il renferme. (*Haut.*) Attendez, je vais vous faire un lit de meunier, un lit à dormir quinze jours sans boire ni manger.

Il approche deux sacs qu'il met de chaque côté de la tête de Pascal et place une planche en travers au-dessus de la valise.

PASCAL, *à part.* Quinze jours!... diable! ça ne ferai pas mon compte!

CARDAILLAN. Voilà ce que c'est.

PASCAL. En effet, de cette manière, je suis mieux, et ma valise est toujours en sûreté... Grand merci, grand merci, monsieur Cardaillan!

CARDAILLAN. Bon sommeil, monsieur Pascal, ne faites pas de mauvais rêves.

PASCAL. Je l'espère... Votre serviteur de tout mon cœur... De mauvais rêves... mon Dieu soit loué, j'ai là, dans mon portefeuille, le nouveau pouvoir que m'a donné M. de Clamarins pour vendre, en faveur de son fils, la terre de Chenevière, près Saint-Maur; c'est à deux pas, et je m'y rendrai à mon réveil.

CARDAILLAN, *passant la tête à l'étage du deuxième.* Il doit avoir le sommeil dur: tout à l'heure, nous dirons un mot à la valise.

PASCAL, *ouvrant de grands yeux et se levant.* Vous dites?...

LA SOCIÉTÉ. Venez par ici... voilà le moulin...

Bruit au dehors.

CARDAILLAN. Je dis que ce sont les pratiques qui nous arrivent. (*A part.*) Diable d'homme, va!...

Pascal se rendort.

SCÈNE III.

NINI, GROSEILLON, JACQUES, LAZARE, PIERRE, FRÉDÉRIC, FLORA, ROSINE, ZÉTULBÉE, *dans la pièce du bas.*

GROSEILLON. Par ici, par ici, voilà le moulin... Qui m'aime me suive!...

VOIX, *dans la coulisse.* Par ici, par ici!

GROSEILLON. Ah! Nini, vous vous conduisez bien médiocrement à mon égard... vous êtes toujours au bras de ce jeune homme.

NINI. Vous m'ennuyez!... ohé! les autres, ohé!...

FLORA, *entrant.* Vivat!... un moulin!...

ROSINE. Nous boirons du petit blanc...

ZÉTULBÉE. Nous mangerons de la galette...

GROSEILLON. Voilà un melon...

NINI, *lui mettant la main sur l'épaule.* Voilà deux melons...

FRÉDÉRIC. Mais il me semblait, messieurs, que nous devions retourner à Paris.

JACQUES, *à Frédéric.* N'êtes-vous pas bien à plaindre... une partie charmante... d'ailleurs ce n'est qu'une petite halte... pour nous rafraîchir... et puis après...

PIERRE. Après, en route!...

LAZARE. Mais en attendant, nous aurons ici bonne table, bon vin, un essaim de jolies femmes...

GROSEILLON. Et des fruits superbes... Nini, voulez-vous des groseilles à maquereau?

Il lui tend son chapeau.

NINI. Fi! l'horreur!

FRÉDÉRIC. Soit, mais je vous préviens, messieurs, que ce sera ma dernière station.

LAZARE, *avec intention.* La dernière, nous vous le promettons aussi.

GROSEILLON, *frappant.* Garçon, garçon! à la boutique, s'il vous plaît!

CARDAILLAN, *qui est descendu.* Serviteur, messieurs et dames... je vous attendais.

GROSEILLON, *aux jeunes filles.* Vous allez voir, je vais lui faire une farce... dites donc, le meunier?

CARDAILLAN. Monsié?

GROSEILLON. Vous devez me connaître, je suis venu souvent chez vous...

CARDAILLAN. Possible, monsieur... mais, comme on dit, il vient plus d'un âne au moulin.

TOUS. Ha! ha! ha!

GROSEILLON. Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça?

CARDAILLAN; *il lui met les deux mains sur les épaules et lui met de la farine.* Ne vous fâchez pas.

GROSEILLON. Prenez donc garde.

TOUT LE MONDE. Ha! ha! ha! ha!

LAZARE. Ma foi, la promenade m'a mis en appétit, et puisque le couvert nous attend, mettons-nous à table, mesdemoiselles.

TOUS. Oui, à table!

PIERRE, *pendant qu'on se place à table.* De la joie, de la gaieté! (*A Cardaillan.*) Et vous, l'ami, nous n'aimons pas les importuns; en route, voilà le prix convenu... et emmenez votre garçon!

CARDAILLAN. C'est entendu!... je vais quitter le moulin, merci! (*A part.*) Que diable veulent-ils faire de mon moulin?... Oh! malgré ma promesse, il faudra bien que je trouve un moyen d'y rentrer... et la valise donc... (*Haut.*) Holà, Mistigris!

MISTIGRIS. Présent, bourgois!...

CARDAILLAN. Prends ton sac et tes quilles, et en route!

MISTIGRIS. Où donc allons-nous, bourgeois?

CARDAILLAN. Ça ne te regarde pas... en route! Adieu, messieurs et mesdames...

TOUS. A table! à table!

NINI. Comment! qu'est-ce qui va donc nous servir?

PIERRE. Ah! nous nous servirons nous-mêmes, comme à la campagne.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* CARDAILLAN *et* MISTIGRIS.

LAZARE. Et monsieur Groseillon va nous servir de page...

NINI. Ah ça, messieurs, vous savez que le spectacle commence à sept heures... je n'ai certainement pas l'intention d'habituer la direction à une exactitude ridicule... ce n'est pas moi qui donnerai jamais ce mauvais exemple...

PIERRE. Et elle a raison...

NINI. Seulement, je ne veux pas faire attendre le public comme notre bêta de régisseur.

GROSEILLON. Il nous gronderait, le public... et quand il gronde..... eh! eh! (*Imitant le sifflet.*) Zi... zi... il est méchant, le public.

JACQUES. Soyez tranquilles, les voitures ressent là-bas, à nos ordres...

LAZARE. Et dès que nous aurons dîné, ces dames s'en iront, accompagnées du petit bêta de Groseillon.

GROSEILLON. Vous dites?

PIERRE. Il dit, du petit bêta de Groseillon.

GROSEILLON. A la bonne heure, je croyais avoir mal entendu...

LAZARE. Quant à nous, nous rentrerons dans Paris avec M. Frédéric.

FRÉDÉRIC. Ma foi, messieurs, ce ne sera pas sans plaisir... car pour un provincial qui brûlait de connaître la grande ville, vous avouerez que, depuis deux jours, vous ne me faites guère visiter que la banlieue.

JACQUES. Mais l'été, Paris est un désert; tous les plaisirs sont aux champs, toute la ville est à la campagne!... et d'ailleurs, pour bien connaître un pays, ne faut-il pas aussi étudier ses environs...

FRÉDÉRIC. Oui, sans doute, et j'attendrais fort patiemment en si joyeuse compagnie, si je ne croyais être appelé ailleurs par un devoir.

LAZARE. Allons donc! les devoirs après les plaisirs.

PIERRE. A votre santé, monsieur Frédéric!

TOUS. A la santé de M. Frédéric!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CARDAILLAN.

CARDAILLAN, *qui est entré sur les derniers mots.* Ils sont à table, ils commencent à boire... ils ne s'apercevront de rien..... Allons, de l'audace.

Il va chercher une échelle qu'il appuie contre le moulin, et entre par la fenêtre dans la chambre du premier.

GROSEILLON. Je bois à la dame de mes pensées!...

NINI. A la dame des pensées de l'Amour!

GROSEILLON. Oui, ma Psyché... car vous êtes ma Psyché... Je me mire dans vos yeux, ô Psyché!

CARDAILLAN, *entrant dans la chambre du premier.* M'y voilà.

FLORA. Allons, messieurs, buvons à la fidélité des danseuses.

TOUS. Bravo!

GROSEILLON. Ah! la fidélité des danseuses... voilà un article sur lequel on est bien volé.

CARDAILLAN. La valise est là.

LAZARE. Et sur quoi ne l'est-on pas, à présent?

CARDAILLAN. Faisons glisser la trape.

PIERRE. Comme dit la chanson : Au voleur! au voleur! au voleur! c'est le cri général.

ZÉTULBÉE. Voyons la chanson..

TOUS. Oui, oui, la chanson!

PIERRE. Très-volontiers!

TOUS. Silence!

PIERRE.

PREMIER COUPLET.

AIR de *M. Amédée Artus.*

On nous vole par des caresses,
Par des soupirs, par des souhaits;
On nous vole par des promesses,
Et surtout par de faux attraits,
De faux toupets, de faux mollets.
Voyez la charmante Angeline,

Dieu ! quelle tournure divine!
Au voleur ! au voleur !
Quelle horreur !
Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !

CHOEUR.

Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !
Ce n'est que de la crinoline,
Au voleur ! etc.

Pendant ce couplet, Cardaillan a détaché la planche de l'étage supérieur qui se trouve sous la tête de Pascal; mais au refrain au voleur ! celui-ci s'est vivement retourné. Cardaillan s'est arrêté et se tient tout tremblant.

CARDAILLAN. Quel diable de chanson !... est-ce qu'il n'aurait pas pu en choisir une autre ?...

GROSEILLON, *commençant à se griser.* A boire !... je trouve ce petit vin drôlichon... Nini, je vous aime !

NINI. Groseillon, vous m'embêtez !..... A moi le second couplet de la chanson.

DEUXIÈME COUPLET.

Lise venait d'être rosière,
Lorsque Jean Pierre l'épousa;
Du moins, disait alors Jean Pierre,
Lise pour dot m'apportera
Vertu, sagesse et cætera ;
Mais le lendemain faisant rage,
Il criait dans le voisinage:
Au voleur ! au voleur !
Quelle horreur !
Croyez aux roses du village,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !

CHOEUR.

Croyez aux roses du village,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !
Croyez aux roses du village,
Au voleur ! etc.

Pendant ce second couplet, Cardaillan a tout à fait détaché la planche; mais au moment du refrain, Pascal s'est tout à coup réveillé, et au mouvement qu'il a fait Cardaillan a reposé la planche qu'il tient, et l'air est suspendu.

PASCAL. Hein ! qu'est-ce qu'il y a ?... j'ai cru qu'on criait au voleur !... (*Cherchant sa valise.*) Non, non, la voilà, je rêvais (*il se recouche*), je rêvais.

CARDAILLAN. Satanés chanteurs !...

PIERRE.

TROISIÈME COUPLET.

Partout on nous vole à la ronde
Ou notre argent ou notre esprit,
On nous vole dans le grand monde,
On nous vole dans le petit,
On vole le jour et la nuit.
Le monde est plein de bons apôtres,
Ecoutez leurs cris et les nôtres,
Au voleur ! au voleur !
Quelle horreur !
Chacun dit en volant les autres,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !

CHOEUR.

Chacun dit en volant les autres,
Au voleur ! au voleur ! au voleur !
Chacun dit en volant les autres,
Au voleur ! etc.

Pendant ce dernier couplet, on a vu Cardaillan, qui s'est emparé de la valise, en tirer le portefeuille, le mettre dans sa poche, et remettre la valise à sa place. Au refrain, repris cette fois par tout le monde, Pascal s'éveille tout à fait.

CARDAILLAN. Je le tiens !...

PASCAL. Cette fois, j'ai bien entendu !... (*Il écoute.*) Eh ! non, ce sont ces jeunes gens qui s'amusent... (*Il prend sa valise.*) Certainement !...

Cardaillan est descendu par la fenêtre; il s'éloigne en tenant le portefeuille.

CARDAILLAN. Enfin !...

Il sort.

NINI. Six heures... mesdames, voici le moment de partir...

TOUTES. Déjà, déjà !...

NINI. Souvenons-nous du devoir, et surtout n'oublions pas l'amende.

JACQUES. Puisqu'il le faut... Allons, galant, cavalier,..Allons, amour de Groseillon...

GROSEILLON. C'est dommage... moi qui voulais...

NINI. Comment, c'est dommage ! n'allez-vous pas vous faire tirer l'oreille ?...

GROSEILLON. Non, Nini, non, le papillon se plaît au sein des fleurs, je dois me plaire au sein de vous...

TOUTES. Ah ! bravo !...

GROSEILLON. Comment trouvez-vous ça, Nini ?

NINI. C'est délicat... et bête...

PASCAL. Il me semble que je connais ces voix-là !...

GROSEILLON. Pardon, monsieur Jacques.

PASCAL. Jacques...

GROSEILLON. Pardon, monsieur Frédéric.

PASCAL. Frédéric...

GROSEILLON. Votre bras, charmante Nini ; le vôtre, délicieuse Flora. (*Aux autres.*) Mesdemoiselles, je suis désolé de n'avoir pas plus de bras à vous offrir, mais le plus bel homme du monde ne peut donner que ce qu'il a...

TOUTES. Au revoir, messieurs, au revoir...

NINI. Adieu, monsieur Frédéric...

LES JEUNES GENS. Au revoir, mesdemoiselles, au revoir.

Sortie. Musique.

PASCAL. Frédéric... il est ici... Ah ! Dieu soit loué !... mais avec eux..... toujours .... Oh ! n'importe.

Il descend.

SCÈNE VI.

JACQUES, PIERRE, LAZARE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mais pourquoi ne suivons-nous pas avec ces demoiselles?...

JACQUES. Pourquoi?

LAZARE, *allant fermer la porte.* Nous vous le dirons...

PIERRE. Nous avons nos raisons pour ça, mon cher.

FRÉDÉRIC. Et lesquelles?... voyons... c'est donc bien important.. (*Les trois frères se regardent et se taisent.*) C'est donc surtout bien mystérieux... et bien grave que vous semblez tant hésiter.

JACQUES, *se levant.* Eh bien! je vous le dirai, moi...

FRÉDÉRIC. A la bonne heure!... mon cher Jacques... Je vous aime, vous...

JACQUES, *après un silence.* Non, non, ce ne sera pas moi...

LAZARE, *prenant un couteau sans être vu.* Eh bien! moi donc!

Il marche vers Frédéric.

FRÉDÉRIC. A votre santé!

Lazare lève le bras pour frapper Frédéric.

SCENE VII.

LES MÊMES, PASCAL, *qui a descendu.*

PASCAL. Serviteur de tout mon cœur.

TOUS. Pascal!

PASCAL. Oui, messieurs, oui, c'est Pascal...

FRÉDÉRIC. Vous ici, mon cher ami... Je craignais de ne plus vous revoir.

PASCAL. Ma foi, moi de même... et cependant ce n'était pas faute de bonne volonté de ma part... mais une volonté bien différente de la mienne... semblait prendre à tâche de nous séparer toujours...

FRÉDÉRIC. Comment?...

JACQUES. Eh quoi! monsieur Pascal, vous couriez après nous?...

PASCAL. Oui... oui... et mes jambes sont moins bonnes que les vôtres...

LAZARE. Ah! si nous l'avions su...

PASCAL. Je n'en doute pas!... (*A Frédéric.*) Mais enfin nous voilà réunis; et peines, fatigues, craintes, tout est oublié!

FRÉDÉRIC. Des craintes?...

JACQUES, *bas à Lazare.* Il va tout apprendre!

FRÉDÉRIC, *à Pascal qui a semblé réfléchir.* Mais qu'y a-t-il donc, mon ami?... vous paraissez bien ému.

PASCAL. Ce qu'il y a?... (*Jetant les yeux sur les trois frères.*) Il y a que je suis bien étonné et bien triste de vous trouver ici, vous, en train de vous amuser et de boire, quand ces messieurs, vos bons amis, ont dû vous apprendre un secret.

FRÉDÉRIC. Un secret!

LAZARE, *à part.* Nous y voilà!

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire, monsieur Pascal?

PASCAL. On ne vous a rien appris, rien dévoilé?

FRÉDÉRIC. Non, sans doute.

PASCAL. Comment, messieurs... Ah! bon, j'y suis... (*A Frédéric.*) Leur amitié a voulu vous accaparer tout entier... Ils sentaient bien qu'une fois ce secret découvert, vous seriez perdu pour eux.

LAZARE. Comment?...

PASCAL. Je veux dire perdu pour le plaisir... Madame Renaud leur avait tant commandé de vous distraire, de vous amuser... N'est-ce pas que c'est cela, messieurs?... (*Montrant à Frédéric, Lazare et Jacques qui le menacent des yeux.*) Tenez, tenez, voyez les sourires!... Je savais bien que c'était une surprise qu'on avait voulu vous ménager... sans cela ils n'auraient pas été assez cruels pour vous tenir ainsi éloigné de monsieur de Clamarins, de ce noble vieillard que vous avez quitté presque mourant.

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins!

PASCAL. De mon vieux maître, qui vous appelle de tous ses vœux, de toutes ses larmes... Mais vous allez le revoir, vous allez le rendre au bonheur, à la vie...

FRÉDÉRIC. Moi!...

PASCAL. Oui, vous!... Venez, Frédéric, monsieur Frédéric de Clamarins!

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je?...

PASCAL. Venez... il est temps de rendre un fils à son père!...

FRÉDÉRIC. Mon père!...

LAZARE, *à part.* Misérable Pascal!

FRÉDÉRIC. Monsieur de Clamarins, mon père!... Ce mystère vous était connu, messieurs... et vous enchaînez mes pas loin de lui!... Savez-vous bien, messieurs, si je ne faisais taire mes souvenirs, si j'écoutais mes soupçons...

JACQUES. Que diriez-vous, que feriez-vous, monsieur?...

PASCAL. Rien, absolument rien, pour le moment surtout... Partez, jeune homme; je voudrais pouvoir vous accompagner, mais un devoir sacré... Partez, monsieur Frédéric, votre père vous attend!...

JACQUES. Arrêtez!...

LAZARE. Oui, un instant... Monsieur restera... il voudra bien nous expliquer avant...

PIERRE, *ivre, se levant de la table.* Rien du tout!...

LAZARE, *à part.* Pierre!...

JACQUES, *à part*. Ivre!...

PIERRE. Et il va s'en aller...

JACQUES *et* LAZARE. Comment! que dit-il?...

PIERRE. Son père le réclame, ce jeune homme... et la paternité, c'est sacré... (*Criant.*) C'est sacré, la paternité!...

JACQUES, *bas à Pierre*. Mais, malheureux!...

PIERRE. Malheureux toi-même, entends-tu... Je ne suis jamais malheureux quand j'ai bu... Jeune homme, ne vous impatientez pas, jeune homme, vous allez embrasser papa... Hola, eh! cocher... (*Lazare fait un mouvement vers Pierre.*) Je fais avancer la voiture...

LAZARE, *bas à Pierre*. Mais, misérable, écoute donc, je te dis...

PIERRE. Et moi je te répète que je veux qu'il sans aille... Je respecte la paternité... elle est sacrée... la paternité... (*Il va à la porte.*) Eh! cocher!... Jean Martin.

Il disparaît un moment.

PASCAL, *à part*. Celui-là du moins a le vin bon.

FRÉDÉRIC. Plus tard, messieurs, si vous le désirez encore, nous pourrons nous retrouver.

PASCAL. Oui, plus tard; mais en ce moment vous n'avez pas un instant à perdre, et quand je pense que vous allez revoir votre père et que je ne serai pas là...

PIERRE, *revenant*. Voilà la voiture...

PASCAL. La voiture... ah! ma foi tant pis, je pars avec vous.

PIERRE. Hein!

PASCAL. Mais non, il faut que je vous quitte dans votre intérêt... pour vous, monsieur Frédéric, il le faut... Ah! ma valise que j'allais oublier... (*A Frédéric.*) Montez toujours en voiture... mais nous nous reverrons à Paris... j'y serai en même temps que vous... (*Aux frères.*) Messieurs, votre serviteur de tout mon cœur.

Il sort et monte en haut du moulin.

FRÉDÉRIC. Demain, messieurs, je vous attends à l'hôtel de Clamarins.

PIERRE. Bon voyage, monsieur Frédéric...

Frédéric sort.

JACQUES. Parti!...

LAZARE. Il nous échappe!...

JACQUES, *à Pierre*. Et c'est grâce à toi, misérable ivrogne.

PIERRE, *faisant descendre Jacques à l'avant scène et gravement*. Jacques, si l'amour ne te rend pas plus fou que le vin ne me rend ivre, prends une plume et écris...

LAZARE. Hein? comment...

JACQUES. Ecrire, et à qui?...

PIERRE. A madame Renaud, écris, te dis-je!... (*Jacques va à la table, prend une plume et s'assied.*) (*Dictant:*) « Frédéric » nous échappait; éclairé sur sa naissance, » il voulait retourner près de son père... »

PASCAL, *en haut*. Ah! la voilà...

PIERRE, *continuant*. » Pour l'en empê- » cher, il nous a fallu joindre la violence à la » ruse. »

PASCAL, *qui a pris sa valise*. Fils de monsieur de Clamarins, demain il sera riche, heureux...

PIERRE, *dictant toujours*. « Dans deux » heures, il sera mort! »

JACQUES *et* LAZARE. Mort!...

Huitième Tableau.

Un salon riche chez M. de Clamarins, à Grenelle; beaux meubles. Grande porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, CATHERINE.

Au lever du rideau Catherine est assise près d'une table, en train d'écrire.

LE COMTE. J'ai envoyé chez lui dix fois encore, et toujours, toujours inutilement, et n'oser y aller moi-même! O mon Dieu! mon Dieu!

CATHERINE. Vous êtes bien inquiet, monsieur le comte?

LE COMTE. Oui, Catherine, oui... je ne sais quels tristes pressentiments m'agitent... me bouleversent... mais ce qui se passe est si étrange...

CATHERINE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Je parle de ce jeune homme.

CATHERINE. Ce jeune homme?

LE COMTE. Frédéric, monsieur Frédéric... qui n'a pas reparu... nous lui avons témoigné cependant assez d'intérêt, assez de bienveillance pour qu'il ne craignît pas de nous importuner par ses visites.

CATHERINE. Il vous savait malade, et il a peut-être pensé que par convenance y devait pour quelque temps s'éloigner de vot' maison, lui qui n'est qu'un étranger...

LE COMTE. Un étranger... en effet... il a pu penser ainsi... mais comment se fait-il qu'il ne soit pas rentré à son hôtel depuis deux jours?... Il y a dans Paris tant de piéges et de périls pour un jeune homme... que malgré moi je tremble, j'ai peur...

Il approche un fauteuil.

CATHERINE. Il vous intéresse beaucoup, je comprends ça.

LE COMTE. Vous-même, Catherine, vous lui avez fait un accueil plus bienveillant qu'aux autres.

CATHERINE. Oui... d'abord.

LE COMTE. Vous vous êtes sentie prévenue en sa faveur...

CATHERINE. Oui...

LE COMTE. Il a l'air si intéressant, il est si bien, n'est-ce pas?...

CATHERINE. Oui...

LE COMTE. Tenez, Catherine, j'ai toujours en confiance en vous...

CATHERINE. Toujours!

LE COMTE. Mais aujourd'hui plus encore que les autres fois.

CATHERINE. Aujourd'hui! pourquoi?

LE COMTE. C'est qu'aujourd'hui vous êtes seule, livrée à vous-même, loin de vos neveux enfin, et abandonnée tout entière aux inspirations de votre cœur, qui est bon... je le sais...

CATHERINE, *impatientée et se levant.* Ah! ne me dites pas d'ces choses-là, monsieur le comte, j'aime pas qu'on me flatte.

LE COMTE. Non, non, Catherine, je ne vous flatte pas... et dans le trouble, dans l'inquiétude où je suis, il me semble que je ferais bien de vous dire tout entier ce secret qui me dévore...

CATHERINE. Un secret...

LE COMTE. Oui, oui, Catherine; en face d'une nature énergique, comme la vôtre, la confiance vaut mieux que le mystère, et puis, ce pauvre enfant, si son absence se prolonge, vous m'aiderez à le retrouver. (*Se levant.*) Si quelque danger le menace, vous m'aiderez à le sauver...

CATHERINE. Moi... eh ben... eh ben, oui, dites... et tenez, je crois que vous ne vous repentirez pas de m'avoir parlé à cœur ouvert...

LE COMTE. Apprenez donc, Catherine...

MANOURY, *entrant vivement.* Une lettre très-pressée pour madame.

CATHERINE. Pour moi... (*Regardant l'adresse.*) C'est Jacques qu'a écrit ça... qu'est-ce qui l'a apportée?

MANOURY. Une espèce de paysan qui est reparti aussitôt.

CATHERINE. C'est bien, allez... (*Manoury sort.*) Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir à m'écrire?...

LE COMTE. Voyons, asseyez-vous là et écoutez-moi.

CATHERINE, *distraite.* Oui, oui... j'vous écoute... C'est drôle, j'ai peur d'ouvrir c'te lettre.

LE COMTE *fait signe à Catherine, qui va s'asseoir près de lui.* Ma bonne Catherine, j'ai bien des torts de jeunesse à expier, bien des fautes à réparer...

CATHERINE, *avec énergie.* Ben des fautes... oui, je vous crois...

Elle ouvre la lettre.

LE COMTE. Mais la plus grande de toutes, celle dont le souvenir me poursuit sans cesse...

CATHERINE, *qui a lu.* Qu'ai-je lu!... comment! ils oseraient ..

LE COMTE. Qu'avez-vous, Catherine?...

CATHERINE, *se levant.* Les malheureux... non, non, je ne veux pas... je ne veux pas, moi...

LE COMTE, *se levant.* Repondez... qu'avez-vous?...

CATHERINE, *sans l'écouter.* L'éloigner... oui, les séparer... oui, mais une infamie, mais un crime... Je ne veux pas... je ne veux pas...

LE COMTE. Mais qu'avez-vous donc? parlez!

CATHERINE, *le regardant en face.* Ce que j'ai, ce que j'ai!... pauvre homme va, pauvre homme... ce n'est rien; attendez-moi; j'sors...

Elle va pour sortir; on entend des cris au dehors et la voix de Pascal.

PASCAL, *en dehors.* Il faut que j'entre; il faut que je le voie!

CATHERINE. Pascal!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *s'arrêtant pâle et tremblant à la porte.* Monsieur le comte ..

LE COMTE. C'est toi! que veux-tu? qu'y a-t-il?

PASCAL. Hélas! monsieur le comte, un malheur, un grand malheur...

LE COMTE. Un malheur?

CATHERINE. Il sait tout, et tout est fini.

LE COMTE. Parle donc... Eh bien?

PASCAL. Eh bien... vous êtes ruiné...

CATHERINE. Ruiné...

LE COMTE. Ruiné?...

PASCAL. Oui, cette fortune que vous m'aviez confiée, pour lui... on me l'a volée...

LE COMTE. Volée...

Il tombe dans un fauteuil.

CATHERINE, *à part.* Confiée pour lui... Ah! bon... j'comprends...

LE COMTE. Mais qui t'a volé?

PASCAL. Ah! si je le savais, mon Dieu!

CATHERINE. Et voilà, monsieur le comte, c'te confiance dont vous me parliez tout à l'heure, et que vous avez toujours eue en moi!... c'te confiance qui vous faisait déposer, en secret, toute votre fortune dans les mains d'un homme qui vous en récompense bien aujourd'hui...

LE COMTE. Catherine!...

PASCAL. Que voulez-vous dire, madame?.. expliquez-vous, je le veux...

CATHERINE, *avec dédain.* Vous l'voulez?

PASCAL. Oui, madame, oui, je le veux... car vous semblez faire planer un soupçon sur ma probité... sur mon honneur... mon honneur et ma probité... tout ce que j'ai... tout ce que je possède après trente ans de travail!... Oui, je le répète, je veux que vous vous expliquiez... Ah! j'ai tremblé devant vous jusqu'à présent, j'ai eu peur de vous comme tout le monde ici. Peur d'une femme, c'est une lâcheté... mais enfin j'aimais la tranquillité, j'aimais la paix, moi... et je baissais humblement la tête... mais ce que vous venez de me dire, voyez-vous, ça me fait monter le sang au cœur et au visage... ça m'indigne, ça me révolte... ce que vous venez de me dire... mais... mais ça signifie que je suis un voleur!... moi, un vol... Ah!... vous m'avez fait bien du mal, madame, je ne peux vous dire que ça... vous m'avez fait bien du mal... vous... m'avez fait... bien... du m...

Il sanglote.

LE COMTE. Pascal, mon ami, calme-toi, calme-toi.

CATHERINE, *avec une brusquerie mêlée de bonté.* Voyons, monsieur Pascal!...

PASCAL, *apercevant Catherine.* Ah! madame, laissez-moi... par grâce... laissez-moi...

LE COMTE, *lui tendant la main.* Mon pauvre Pascal!

PASCAL. Vous ne le croyez pas... vous... Oh! merci! merci!.. (*Tombant à ses genoux.*) Mon maître, mon bon maître, ah! j'en étais bien sûr, vous ne le croyez pas... non, vous ne pouvez pas le croire...

Il tombe à genoux.

LE COMTE. Non! non! mais ne reste pas à mes genoux... relève-toi... je le veux... Entends-tu? je le veux.

PASCAL. Oui, monsieur... oui... je me relève... (*A madame Renaud qui lui tend la main.*) Merci, madame.

LE COMTE. C'est un malheur, un grand malheur, sans doute... non pas pour moi qui n'ai que peu de jours à vivre... mais pour...

PASCAL. Ah! je vous comprends!...

LE COMTE, *bas.* Pour lui... que je n'ai pas même revu!...

PASCAL, *bas.* Vous ne l'avez pas revu!... (*A part.*) Que signifie?... Est-ce encore un malheur?

LE COMTE. Qu'as-tu donc, Pascal?

PASCAL. Moi?... je... (*A part.*) Ah! ne nous alarmons pas encore... et surtout devant son père... (*Haut.*) Vous le reverrez, monsieur le comte, vous allez le revoir.

LE COMTE, *se levant.* Oh! oui, le ciel enfin aura pitié de moi!... et quant à ce vol, il ne fallait pas, t'en justifier... je ne t'accuse pas moi d'une pareille infamie...

PASCAL. Monsieur le comte... votre cœur me comprend, lui; c'est beaucoup; c'est plus que je ne mérite; mais ce n'est pas encore assez: il faut que je retrouve votre argent, il le faut, ou bien, si je ne puis y parvenir, dites adieu à votre vieux Pascal; vous le voyez pour la dernière fois...

LE COMTE. Pascal, que dis-tu... je t'ordonne de rester...

PASCAL. Non, non, ne me retenez pas, c'est inutile... ne commandez pas, je vous désobéirais.... rien au monde ne saurait me retenir... seulement, donnez-moi votre main Voyez-vous, ça me fait du bien... ça me portera bonheur... Quant à vous, madame, j'espère vous prouver tout à fait que je suis un honnête homme; mais si je ne réussis pas, si je ne retrouve pas cet argent, si vous ne me revoyez pas bientôt, enfin, c'est qu'alors je serai... Serviteur de tout mon cœur!

Il sort précipitamment.

LE COMTE. Pascal!... Pascal!...

SCÈNE III.

LE COMTE, CATHERINE.

LE COMTE. Mon Dieu! votre justice m'éprouve bien cruellement...

CATHERINE, *à part.* Ruinés... tous ruinés...

LE COMTE. Ce pauvre Pascal, que va-t-il devenir... (*Avec un peu de colère.*) Vous l'avez durement traité, madame...

CATHERINE. C'est possible... j'ai eu tort... mais aussi, à qui la faute?... Pourquoi m'avoir caché ce dépôt?...

LE COMTE, *s'emportant.* Pourquoi?... pourquoi...

CATHERINE. Je le sais... vous vous défiez de moi?...

LE COMTE, *se levant.* Eh bien... eh bien, oui, de vous, de vos neveux!... ou plutôt de ma faiblesse, de ma lâcheté qui m'enchaînent aux ordres d'une femme, et me font trembler devant trois misérables! Oui, je me suis méfié de moi-même jusqu'à présent; j'ai été sans énergie devant vous et sans courage devant eux, parce que je n'avais à disputer que le repos de quelques jours qui me restent: mais je me réveille enfin, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir sacré, quand il s'agit de me rapprocher de ma seule affection dans ce monde; quand, par vous et par les vôtres, j'ai perdu ma fortune presque entière. Une fortune que je me suis vu contraint de soustraire à des regards avides; une fortune qui était à moi, bien à moi, que j'ai sortie de ma propre maison, peu à peu, honteusement et en secret, comme ferait un voleur!...

CATHERINE. Ah!... vous avez fait cela!...

LE COMTE. Oui, je l'ai fait, parce que je ne me sentais pas le courage de vous dire, faible et lâche que j'étais: Cette fortune n'est ni pour vous ni pour vos neveux, madame... Je la garde...

CATHERINE, *froidement.* Pour votre fils, n'est-ce pas?...

LE COMTE. Eh quoi!... vous savez?...

CATHERINE. L'existence de votre fils... ce qui vous semblait un mystère impénétrable, ce que vous appeliez votre unique secret! Mais, monsieur le comte, cherchez bien, il doit y en avoir d'autres... car, si j'ai bonne mémoire, j'en connais encore un...

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

CATHERINE. Monsieur de Clamarius, ne vous souvenez-vous plus du village de Morsang?

LE COMTE. Morsang.... c'est là qu'autrefois ma mère... réunissait ses enfans pendant l'été... c'est là, je m'en souviendrai toujours, que pendant une longue convalescence où mes yeux affaiblis à la suite d'une blessure grave...

CATHERINE. C'est là qu'à côté de la riche demeure de votre mère, une pauvre jeune fille vivait il y a vingt ans.

LE COMTE. Une jeune fille!

CATHERINE. L'honneur et l'espoir de ses parents! Elle était toute la joie de son père, un pauvre vieillard aux cheveux blancs. Sa mère, sa bonne mère ne prononçait son nom qu'avec orgueil... Elle s'appelait Marie Raymond, monsieur le comte.

LE COMTE. Marie Raymond... Oui, Marie Raymond, qui passa dans ma vie comme un doux rêve et que je ne reconnaîtrais même pas. Mais d'où savez-vous cela, Catherine?

CATHERINE. Ah! j'sais bien autre chose, allez!... Je sais qu'un jour vous êtes venu lui parler d'amour... Vous lui avez dit des phrases, des mots qu'elle n'avait jamais entendus, la pauvre enfant! Vous lui avez fait des serments qu'elle ne vous demandait même pas... elle était si simple, qu'elle pensait que son honneur valait le vôtre! que sa beauté valait vot' fortune! et que sa vertu valait vot' noblesse... Tu seras ma femme, Marie! que vous lui répétiez toujours... tu seras ma femme! Et elle vous croyait, l'innocente jeune fille!... Elle endormait ses remords avec ces mots-là. . Et un jour, où déjà délaissée par vous, à demi folle, elle errait dans votre parc.. en se répétant encore, tu seras ma femme, Marie!... elle entend votre voix... votre voix qui disait les mêmes paroles... non... ce n'étaient pas les mêmes cette fois-là; il y avait un nom de changé; vous disiez, tu seras ma femme... Louise!... Et Louise c'était une duchesse: elle n' vous aimait pas autant, elle!... mais c'était une duchesse!.. Elle n' vous avait sacrifié ni son honneur ni sa vie!... mais c'était une duchesse: ce n'était pas la mère de notre enfant, elle! mais c'était une duchesse!

LE COMTE. Encore une fois, Catherine, d'où savez-vous cela?

CATHERINE. Un mois après, on célébrait une noce bien brillante! la vôtre, monsieur le comte!... et le même jour, à la même heure, en même temps que vous étiez à genoux à prier devant l'autel, Marie aussi était à genoux, en train de prier; elle priait au bord d'une rivière, et elle disait: Mon Dieu! puisque je vais mourir, pardonnez à celui qui me tue!

LE COMTE. Et c'est moi, moi qui ai causé cette mort! Ah! Catherine, quels souvenirs avez-vous rappelés?

CATHERINE. Et c' n'est pas le seul malheur que vous ayez à vous reprocher! Vous aviez apporté la honte dans cette famille, et chez nous autres, pauvres gens qui n'avons que l'honneur pour nous aider à vivre, chez nous autres la honte moissonne vite, allez! Marie avait vu mourir son père et sa mère; chacun s'était éloigné d'elle avec horreur, et un jour vint où la réprobation fut si grande, où l'insulte fut si grossière, que le mari de sa sœur se bannit pour elle... et le lendemain, il se trouvait dans le village trois enfants sans ressources, trois orphelins, auxquels vous aviez tout enlevé, et qui avaient bien le droit de vous demander du pain. C'est pour ça, monsieur le comte, que je les ai amenés dans votre maison... j'ai voulu qu'ils y demeurent, j'ai voulu que vot' fortune devienne la leur; je vous les ai imposés, en m' disant que tout ce que vous feriez pour eux ça n'serait pas une aumône, mais une réparation!...

LE COMTE. Eux!... les neveux de Marie!... mais vous les appelez aussi vos neveux, vous, Catherine?...

CATHERINE. Catherine!... Eh! je le sais, monsieur, depuis votre lâche abandon, mes traits se sont effacés de votre souvenir... Je suis Marie Raymond!..

LE COMTE. Marie! toi, Marie, que j'ai rendue si malheureuse, et qui as voulu mourir! Oh! pardonne-moi, pardonne-moi!

CATHERINE. Le ciel n'a pas accepté le sacrifice de cette vie maudite! et il m'a frappée dans mon enfant. Ah! je l'ai cherché bien longtemps! je l'ai bien longtemps pleuré!... il était mort, mort par la faute de sa mère; voilà pourquoi en entrant dans cette demeure, je me suis cachée sous un faux nom... car si je vous avais dit; C'est moi, je suis Marie Raymond... vous m'auriez demandé: Marie, qu'as-tu fait de mon fils?

LE COMTE. Je t'aurais dit: Marie, tu me pardonneras mon crime et tes souffrances

passées... car l'enfant que tu as tant pleuré, je l'ai sauvé, moi, et je puis te le rendre...

CATHERINE. Me le rendre!... se peut-il, grand Dieu!

LE COMTE. Et tu l'as vu déjà... et ton cœur a été prévenu en sa faveur, et tu t'es sentie prête à l'aimer.

CATHERINE. Lui!... Frédéric!...

LE COMTE. C'est ton fils!...

CATHERINE. Mon fils!... Et cette lettre! non! non, ce n'est pas mon fils!

LE COMTE, *lui prenant les mains.* C'est ton fils, te dis-je, recueilli il y a vingt ans par Pascal...

CATHERINE, *avec horreur et se débattant.* Mais non, non!... laissez-moi! laissez moi!

LE COMTE. *lui serrant toujours les mains.* Mais calme-toi donc, mais écoute-moi donc, Marie, c'est ton fils dont j'ai soigné l'enfance, ton fils que j'ai fait élever, ton fils...

CATHERINE. Mon fils que l'on tue, entendez-vous! mon fils que l'on tue en ce moment...

LE COMTE. Mon fils que l'on tue!... Oh! tu es en délire.

CATHERINE, *se dégageant.* Mais laissez-moi donc partir!... je ne suis pas folle!... tenez! il-est! lisez!...

Elle lui donne la lettre. Le Comte lit, arrive au passage où l'on annonce le meurtre de son enfant, et pousse un cri étouffé.

CATHERINE. Oh! je le sauverai!

LE COMTE. Ah! et dans deux heures il sera mort!... Frédéric!... mon enfant!... mon...

Il tombe.

CATHERINE, *poussant un cri.* Oh! je le sauverai: mon Dieu!... lui ici... et là bas... (*Elle sonne violemment et revient au Comte. Les domestiques sont entrés et s'empressent autour du Comte.*) Oh! mon enfant! mon enfant d'abord!

Elle sort avec précipitation.

ACTE CINQUIÈME.

Neuvième Tableau.

Le bois de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARDAILLAN, *entrant à pas de loup.*

Personne ne m'a vu!.. C'est bien heureux!. arrêtons-nous!... le trésor est là! (*Il prend le portefeuille dans sa poche.*) J'ai cru d'abord qu'il n'y avait là dedans que les épargnes du vieux, quelques mille francs... Mais quand je me suis mis à compter les rentes au porteur, les bons du trésor, les billets de banque, il y en avait tant, tant, que le vertige s'est emparé de moi, j'ai cru que je devenais fou... Des millions.. je ne croyais pas que ça pouvait épouvanter!... et pourtant, depuis que je possède tout ça... je ne sais plus où je suis, j'ai la tête perdue!... Voyons, voyons, calmons-nous un peu et raisonnons!... Qu'est-ce que je vas faire de tout ça?... Je ne peux pas m'en acheter des maisons, je ne peux pas le placer, on me demanderait d'où ça me vient; il y a tant de curieux!... Je ne peux pas le garder pour le dépenser peu à peu, le cacher toujours sur moi, y a tant de voleurs!... Sapristi!... mais je ne vis plus... Oh! maudit vieillard... va; mais y en a trop... y en a trop!.. En venant ici, la sueur inondait mon front, mes jambes chancelaient, je ne pouvais plus faire un pas... Eh bien, avec tant d'argent dans ma poche je n'ai pas même osé entrer dans une maison pour acheter le droit de m'asseoir et de boire un verre d'eau!.. C'est bien la peine d'être riche à millions! Voilà comme on est; on ne réfléchit pas, on sent près de soi de l'argent à prendre, la main vous démange; la tête se perd; on va, on obéit à un sentiment irrésistible... enfin on prend... et puis quand on le tient cet argent maudit, on est inquiet, troublé.. on a la fièvre, on a peur... (*Ici un roulement de tambour se fait entendre à la cantonade.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Le tambour... Ah!... oui, la garnison de Vincennes ici près. Je suis seul... seul, ce n'est pas trop prudent, dans un bois!... J'ai eu tort de venir ici, on n'y est pas en sûreté... un bois, ça peut servir de refuge à un tas de filous... Eh bien! oui, mais j'ai voulu m'étourdir au milieu du bruit; j'ai été à Paris pour me perdre dans la foule... mais je croyais toujours sentir une main dans ma poche.. La police est si mal faite!... Mais alors où vivre? comment exister?... J'ai peur du monde, je redoute la solitude!.. Sapristi, mais je suis très-malheureux, moi! (*On entend de nouveau le bruit du tambour.*) Encore!... cette fois ci, ils viennent de ce côté... Sauvons-nous... Non, non, ne nous sauvons pas, ça pourrait donner des soupçons... Marchons lentement... ça n'aura pas l'air...

Il sort en marchant lentement sur l'air de la Fiancée, et il la chantonne avec l'orchestre comme font les gens qui ont peur pour se donner du courage.

SCÈNE II.

LAZARE, JACQUES, PIERRE.

PIERRE, *entré le premier; il appelle suc-*

cessivement ses frères. Vous pouvez venir... il n'y a personne de ce côté.

LAZARE. Et tu crois donc que nous serons en sûreté ici?...

PIERRE. Sans doute; tous les habitants des communes environnantes se sont rendus à Paris.... Nous sommes ici nos maîtres; ce soir le banlieue est déserte. Jacques, tu as les armes?...

LAZARE. Non, c'est moi qui les ai emportées; les voici.

Il présente deux pistolets.

JACQUES, *repoussant doucement le pistolet qu'on lui offre.* Pourquoi ces pistolets?

PIERRE. Belle question! comment diable viens-tu demander?...

JACQUES. C'est donc pour un duel?

PIERRE. Un duel?

LAZARE. Un duel?

PIERRE. Tu veux te battre!... te battre avec lui... Ah ça, mais tu es fou!

JACQUES. Et que prétendez-vous donc faire ici?...

LAZARE, *après un moment et après avoir échangé un regard avec Pierre.* Nous? rien.. mon Dieu, rien... nous courberons la tête devant monsieur Frédéric... Ce provincial qui vient nous faire la loi; nous nous laisserons dépouiller, nous lui permettrons de t'enlever celle que tu aimes..

JACQUES, *avec colère.* Clémence!... oh! qu'il vienne et je me charge de lui!...

PIERRE. Silence!

LAZARE. Un roulement de voiture...

JACQUES. Oui... de ce côté...

PIERRE. Je ne puis voir encore!... (*On entend un coup de fouet.*) Attention!...

LAZARE *et* JACQUES. C'est lui!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, UN COCHER.

Les trois frères remontent un peu le scène; on voit entrer par un chemin creux une voiture dans laquelle est Frédéric. Pierre se montre au cocher en lui faisant un signe.

LE COCHER, *arrêtant sa voiture.* Ho! petits! oh donc, Blanchet!... (*Il descend, et ouvre la portière.*) Monsieur, nous sommes arrivés!

FRÉDÉRIC, *après être descendu.* Arrivés!... mais nous ne sommes pas aux Champs-Élysées...

LE COCHER, *feignant de s'occuper de ses chevaux.* Holà!... petits... oh!

FRÉDÉRIC. M'avez-vous entendu?

LE COCHER, *faisant la sourde oreille et s'occupant de ses chevaux.* Monsieur?...

FRÉDÉRIC. Où m'avez-vous donc conduit?.. où sommes-nous?...

LE COCHER. Je ne sais pas, monsieur.

FRÉDÉRIC. Je vous ai dit de me mener à Paris, et me voici dans un bois.

LE COCHER, *qui est remonté sur son siége, fouettant ses chevaux.* Oup! en route, petits!

FRÉDÉRIC. Comment! vous partez!

LE COCHER. Hu donc!

FRÉDÉRIC. Ah! ça ne se passera pas ainsi!

PIERRE, *paraissant, suivi à peu de distance de Lazare.* Laissez donc ce brave homme!...

Le Cocher disparaît avec sa voiture.

LE COCHER. En route! hu, petit!

FRÉDÉRIC. Que signifie?... (*Reconnaissant les trois frères.*) Vous!... est-ce un guet-apens?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* LE COCHER.

PIERRE. Là... maintenant nous voici tout à fait seuls; nous pouvons nous expliquer à notre aise.

FRÉDÉRIC. Si vous avez une explication à me demander, j'entends que vous choisissiez mieux le lieu et l'heure, et quoique l'on m'ait peut-être égaré à dessein au milieu de ce bois, vous me laisserez libre, je pense, d'y retrouver mon chemin.

PIERRE. Malheureusement, il serait peut-être trop tard demain...

LAZARE. Quant à l'heure, elle est un peu avancée, j'en conviens; mais enfin, on y voit encore clair, et c'est tout ce qu'il faut...

JACQUES. Et la place est peut-être mieux choisie que vous ne le croyez, pour l'explication que je voulais avoir avec vous.

FRÉDÉRIC. Fort bien, messieurs, je vous comprends tout à fait maintenant!... Je ne me trompais pas... c'est un infâme guet-apens... et vous voulez m'assassiner...

JACQUES. Je veux me battre avec toi, je veux te demander raison de ton insolent amour pour Clémence... car moi aussi je l'aime...

FRÉDÉRIC. Vous l'aimez... vous!... Et ces messieurs, suis-je aussi leur rival?... Les neveux de madame Renaud ont-ils fait à mademoiselle de Clamarins l'honneur de l'aimer tous les trois...

LAZARE. Bien, raillez encore, monsieur, éteignez en nous jusqu'au dernier scrupule...

FRÉDÉRIC. Des scrupules! allons donc... Votre plan est bien tracé, et le voilà tout prêt de s'accomplir... la victime est tombée dans le piége, il n'y a plus qu'à frapper; mais on ne devient pas assassin d'un seul coup... et ce qu'il vous faut encore, c'est une insulte sortie de ma bouche, une insulte pour provoquer en vous la colère et vous faire oublier

un instant la lâcheté d'un pareil crime... une insulte pour égarer votre raison et vous donner le courage de sortir et de montrer l'arme que votre main tient cachée là... là... n'est-ce pas, messieurs? (*Il leur touche la poitrine.*) Mais vous attendrez vainement, et vous m'assassinerez de sang-froid, entendez-vous?... (*Croisant ses bras sur sa poitrine.*) Allons, je suis l'homme qui s'est loyalement confié à votre honneur, frappez-moi!... je suis l'homme dont vous avez dix fois depuis hier serré la main dans la vôtre, frappez-moi!... je suis le fils du comte de Clamarins .. et vous irez tout à l'heure manger le pain de mon père... Frappez-moi, messieurs, frappez-moi!

JACQUES. J'ai dit que je voulais un duel.

PIERRE. Et je dis, moi, que je ne veux pas que tu joues ta vie contre celle de monsieur...

LAZARE. Et je me souviens, moi, qu'il est venu renverser toutes nos espérances... et qu'il faut qu'il meure, à moins qu'il ne renonce à ses droits.

FRÉDÉRIC. Y renoncer... jamais!

PIERRE *et* LAZARE, *sortant leurs pistolets et l'ajustant*. Eh bien, donc...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PASCAL.

Pascal, en entrant, voit le danger de Frédéric et pousse un cri.

TOUS. Pascal!

PASCAL. Pardon, si je vous dérange... ce n'est que moi.

LES TROIS FRÈRES. Pascal!

PASCAL, *tremblant*. Oui... c'est... c'est Pascal... En apprenant que monsieur n'était pas allé chez son père, je me suis douté qu'il y avait quelque chose, un petit malentendu entre vous. Je suis retourné au moulin, où l'on m'a dit que vous vous étiez dirigés sur le bois de Vincennes. Diable! un bois, me suis-je dit, voilà ce que c'est... monsieur Frédéric aura fait de la peine à ces bons frères Renaud, et les frères Renaud, qui sont pleins d'honneur, lui auront demandé raison... Je vois que je ne m'étais pas trompé... le lieu où je vous retrouve, ces figures sévères... et par-dessus tout, ces armes... c'est bien un duel, c'est bien un duel, n'est-ce pas?

LAZARE, *s'avançant*. Un duel...

PASCAL, *éloignant le pistolet de Lazare*. Pardon... un peu plus loin, si ça vous est égal...

PIERRE. Que faire?

FRÉDÉRIC, *bas*. Malheureux, vous êtes perdus!

PASCAL, *sans l'écouter*. Je suis venu poussé par une idée, une réflexion... Je me suis dit : Le jeune homme n'a pas de témoin, lui, et je viens lui en servir...

LAZARE. Et vous êtes venu seul?

PASCAL. Mon Dieu, oui... je n'avais personne sous la main...

PIERRE. A merveille alors... (*Passant à Frédéric.*) Une dernière fois, décidez-vous...

Il met le pistolet sur la gorge de Frédéric.

PASCAL. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? vous voyez bien que monsieur Frédéric n'a pas de pistolets...

PIERRE, *d'un ton significatif*. Celui-ci suffira.

PASCAL. Faites excuse, et en voici d'autres dont je suis sûr...

Il tire de sa poche deux pistolets.

PIERRE. Armé!

PASCAL, *donnant les pistolets à Frédéric*. Ils sont tout chargés, prenez!

LAZARE, *à Pascal, avec colère*. Misérable Pascal!

PASCAL. Au besoin, même, j'en ai encore deux autres, voyez!... (*Il tire de sa poche deux autres pistolets très-longs qu'il garde dans ses mains.*) Et si ça ne vous plaît pas... serviteur de tout mon cœur...

FRÉDÉRIC. Messieurs, la question va changer maintenant.

PASCAL. Oui, oui... elle va changer la question... Allons-nous-en.

FRÉDÉRIC. Non, Pascal, non... je veux leur apprendre qu'ils n'ont pas affaire à un lâche...

PASCAL. Ces messieurs le savent bien... Allons-nous-en.

FRÉDÉRIC, *à Jacques*. Ce duel que vous m'avez offert, ce duel que vos frères ont traîtreusement refusé, eh bien! je vous le propose à mon tour...

JACQUES. Enfin!

LAZARE. Mais...

JACQUES, *à ses frères*. A votre tour, laissez-moi; ceci me regarde...

PIERRE. Cependant...

JACQUES. Oh! pas de réplique... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

LAZARE. Va pour le duel!

JACQUES, *montrant ses frères*. Voici mes témoins.

FRÉDÉRIC, *montrant Pascal*. Voici le mien.

PASCAL. Ah ça, mais c'est donc pour tout de bon!... Un duel! quand je vous apporte des armes! un duel, quand à nous deux nous pouvions mettre en fuite ces gredins-là... avec nos quatre pistolets!.. Quand on fait tant que prendre des précautions, on n'en saurait trop prendre.

PIERRE, *à Pascal, avec mépris*. Allons, voyons, approchez, monsieur le témoin.

PASCAL. Que... que j'approche... me

voilà.... Monsieur.... monsieur Frédéric, croyez-moi, allons-nous-en.

FRÉDÉRIC. Impossible, mon bon Pascal; je ne puis, sans honte, éviter ce combat.

Pascal marche avec crainte vers Pierre et Lazare.

PIERRE. Voulez-vous que nous rechargions les armes?

PASCAL. Les recharger!... non, non, non, je suis sûr, parfaitement sûr...

LAZARE. Il suffit... c'est une question de pure formalité.

PASCAL, *à part.* Des formalités... lorsque tout à l'heure ils voulaient...

PIERRE. A combien de pas entendez-vous qu'on supporte le feu?

PASCAL. Le feu! du plus loin possible.

LAZARE. Allons donc!

PIERRE. A quinze pas.

PASCAL. A quinze pas! y pensez-vous? je touche à tout coup, moi, à quinze pas... Il en faut cent, au moins... et encore...

LAZARE. Monsieur plaisante!

PIERRE. Oui, oui... à quinze pas!

PASCAL. Non!

PIERRE. Eh bien, à vingt-cinq, et l'on marchera l'un sur l'autre.

JACQUES *à Frédéric.* Songez-bien, monsieur, que c'est un duel à mort!

FRÉDÉRIC. Soit, monsieur.

PIERRE. Il faut compter les pas.

PASCAL. Je m'en charge... je me défie d'eux... ils n'en mettraient que quinze... et puis j'ai de grandes jambes.

PIERRE. Voyons, dépêchez-vous!

Pendant que Pascal mesure les distances, Frédéric se rapproche des trois frères. Lazare fait signe à Pascal de prendre de plus loin; lui et Pascal disparaissent un moment.

LAZARE. C'est fait!

FRÉDÉRIC. Allons, messieurs, finissons-en!

PIERRE. Quand vous voudrez... il ne s'agit plus que de tirer les places au sort.

FRÉDÉRIC. Eh! qu'importe la place!

PIERRE, *à Jacques et à Frédéric.* Messieurs, il est entendu qu'au troisième coup vous serez maîtres de tirer ou de marcher l'un sur l'autre, à votre choix... (*A Pascal.*) Maintenant, à distance!

PASCAL. Non, c'est affreux! je ne le souffrirai pas! mais vous allez le tuer.. le fils de mon maître, le fils de votre protecteur! Au nom du ciel, messieurs, ne le tuez pas, ne le tuez pas!

PIERRE, *l'entraînant.* Assez, assez, monsieur!

FRÉDÉRIC. Sois tranquille, Pascal, le ciel sera pour moi!

PASCAL. Ah! mon Dieu, mon Dieu! (*Jacques et Frédéric se placent; les témoins se mettent à distance; Pierre donne le signal. Au troisième coup, Frédéric tire et manque son adversaire.*) Le malheureux! il l'a manqué!

JACQUES. A mon tour...

PASCAL. Ah! c'est fini... il est perdu! (*Jacques marche lentement sur Frédéric.*) Arrêtez! au nom du ciel, arrêtez!

Il veut s'élancer.

LAZARE, *le retenant.* Allons, ne bougez pas!

PASCAL. Pauvre jeune homme!... mon pauvre maître!

Il tombe à genoux et se cache la tête dans les mains.

JACQUES, *qui s'est avancé jusque sur Frédéric.* Une dernière fois, voulez-vous renoncer à Clémence?

FRÉDÉRIC. Jamais! plutôt mourir!

JACQUES. Eh bien... tu mourras!

Il s'approche encore, dirige son pistolet sur la poitrine de Frédéric, pendant que Pascal fait de vains efforts pour échapper à Pierre et à Lazare.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme RENAUD.

Mme RENAUD. Misérable!

Elle se jette sur Frédéric et lui fait un rempart de son corps.

LES TROIS FRÈRES. Madame Renaud!

PASCAL. Hein!... qu'est-ce.. elle... vous, vous, madame? Ah! vous arrivez à temps, ils allaient le tuer!

Mme RENAUD. Le tuer! le tuer!... lui! lui!... Ah! j'ai été bien coupable, mais Dieu ne l'aurait pas voulu!

FRÉDÉRIC. Tant d'intérêt!... madame, comment se fait-il?...

Mme RENAUD. Comment il se fait que je sois venue à toi, que j'arrive pour le sauver? pauvre enfant!... ah! c'est une inspiration du ciel, vois-tu, c'est un bonheur que je n'avais pas mérité... mais je te dirai tout cela... oui, tout à l'heure, quand tu seras dans les bras de ton père... Mais maintenant mon cœur est trop ému... je suis trop agitée... je sens que j'étouffe... les... les paroles me manquent... je ne puis... je ne sais... Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... viens, viens, partons!...

PASCAL. Bravo! allons-nous-en...

JACQUES. Il ne s'en ira pas!

Mme RENAUD, *d'une voix sourde.* Il ne s'en ira pas? et qui donc oserait le retenir?

PIERRE *et* LAZARE. Nous!

Mme RENAUD. Vous... vous!

JACQUES. Oui, car sa vie est à moi!

Mme RENAUD. Sa vie, à toi?... Et vous voulez le retenir pour le tuer... lui!... mon... Ah! j'voudrais ben voir ça, par exemple!...

JACQUES. Madame, il ne s'agit ici ni de violence ni de crime... monsieur m'a insulté, il me faut une réparation, et votre

présence ne m'empêchera ni de la demander ni de l'obtenir!

FRÉDÉRIC. Madame, quel que soit le motif de l'intérêt que vous m'avez témoigné, je dois à la vérité, je dois à l'honneur de déclarer que l'issue de ce combat, qui a été loyal, a mis mon existence entre les mains de monsieur.

Mme RENAUD. Ta vie n'est pas à toi, enfant! elle est à tes pauvres parents qui ne t'ont pas retrouvé pour te perdre encore... Et d'ailleurs, qui êtes vous donc pour disposer ainsi de l'existence du fils de M. le comte de Clamarins?

PIERRE. Qui nous sommes?

Mme RENAUD. Taisez-vous!... Vous osez parler de duel, de point d'honneur!... De l'honneur! de l'honneur!... vous!... Ah! ça fait pitié... Oui, il en a, lui, de l'honneur, c'est un digne, un noble jeune homme; mais vous!... Et vous avez cru qu'il se battrait avec vous, lui, le fils de M. de Clamarins... non, non, mille fois non!... Jetez-moi ces pistolets que vous n'êtes pas dignes de tenir en face de lui! (*Elle arrache le pistolet de Pierre.*) Un valet ne reste pas armé devant son maître!

PASCAL. Bravo! bravo!... décidément elle a beaucoup de bon...

JACQUES. Madame, c'en est trop! votre mépris nous affranchit du respect!

LAZARE *et* PIERRE. Eh! oui! il a raison!

Mme RENAUD. C'est ça, vils chiens que vous êtes, mordez la main qui vous a nourris!

JACQUES. Il se battra avec moi... ou bien je...

Mme RENAUD. Il ne se battra pas! (*Aux Frères.*) Tuez-le donc si vous l'osez, après ce que je vais vous dire!... Vous me connaissez bien, n'est-ce pas?... Vous savez comment j'aime et comment je hais, moi!... Moi qui tiens dans ma main votre fortune, votre avenir et toute votre vie!... Eh bien!... celui que vous avez osé provoquer, celui que vous voulez assassiner, c'est le fils de Marie Raymond, c'est mon fils!...

TOUS. Son fils!...

FRÉDÉRIC. Ma mère!... vous...

PASCAL. Marie Raymond!..

Mme RENAUD. Oui, Marie Raymond, et je sais que tu me l'as sauvé, Pascal...

FRÉDÉRIC. Ma mère!...

Mme RENAUD. Tu sauras tout de la bouche de ton père... Si vous nous l'avez conservé, Seigneur!... Viens... viens, partons!...

PASCAL. Oui... partons...

LES TROIS FRÈRES. Mais!...

PASCAL. Messieurs, serviteur de tout mon cœur.

Dixième Tableau.

Cchez M. de Clamarins. Un petit salon; au fond, un grand store entièrement baissé, tombant sur une terrasse; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, CATHERINE, CLÉMENCE, FRÉDÉRIC.

Au lever du rideau, le Comte est assis, entouré de Catherine, de Clémence, ainsi que de son fils qu'il presse dans ses bras.

LE COMTE. Mon fils!

FRÉDÉRIC. Mon père!

LE COMTE. Mon pauvre fils... sauvé, mon Dieu, vous l'avez sauvé! mais que dis-je?... ce funeste duel... dois-je craindre encore?...

CATHERINE. Serais-je là, près de vous? A Vincennes, disait cette lettre, et je suis partie comme une folle... C'était un double crime que je devais empêcher, car c'était le sang de ma sœur que menaçait Frédéric, et c'était le mien que mes neveux allaient répandre... Mais Dieu me conduisait par la main, il m'amène sur le lieu du combat.. Jacques avait le pistolet levé sur Frédéric... Je m'élance, je fais à Frédéric un rempart de mon corps; Jacques recule, l'arme fatale tombe de sa main, et je vous le ramène enfin, ce fils que nous avons tant pleuré.

LE COMTE. Oui, le voilà; c'est bien lui, mon Frédéric, la consolation de mes vieux jours, toute ma joie, tout mon espoir, tout mon bonheur...

FRÉDÉRIC. Mais elle?

LE COMTE. Ta mère... Ah! désormais la compagne de ma vie... je réparerai tous mes torts... Marie, c'est toi qui nous l'as conservé...

CATHERINE. Aidée de c' bon Pascal, car sans lui j' serais venue trop tard...

LE COMTE. Pascal! mais pourquoi n'est-il pas avec nous?

CLÉMENCE. Mon bon oncle, Pascal s'accuse de votre ruine, et il a juré de ne plus vous revoir, s'il ne retrouvait pas cette fortune.

LE COMTE, *les entourant dans ses bras.* Hélas! c'est maintenant que je regrette de n'être plus le riche comte de Clamarins.. (*A Frédéric et à Catherine.*) Pour toi, Marie. (*Montrant Clémence.*) Pour Clémence et Frédéric.

CATHERINE, *embrassant Clémence.* Oh! oui, car maintenant, n'est-ce pas, c'est ma fille?...

LE COMTE. En la perdant, cette fortune, faut-il donc que je perde aussi mon pauvre Pascal, mon ami?

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL, CARDAILLAN.

PASCAL. Non, monsieur le comte, non.

LE COMTE. Pascal! toi, mon ami?

PASCAL. Voilà l'ami... et voilà la fortune.

LE COMTE. Mais comment se fait-il?...

PASCAL. Ah! c'est un bonheur... un miracle... un... tenez, je ne sais plus... je ne puis plus parler...

CARDAILLAN. Voilà ce que c'est, monsieur le comte... ce brave homme avait été volé...

TOUS. Volé!

CARDAILLAN. Oui, volé... c'est indigne, n'est-ce pas? volé par deux grands coupables.

PASCAL. Ses deux frères...

LE COMTE. Vos deux frères?

CARDAILLAN, *à part*. Pardonnez-moi, vous autres. (*Haut.*) C'était l'Allemand qui avait médité le coup, et c'était le Provençal qui l'avait exécuté.

PASCAL. Entre nous, ils ne valaient pas grand' chose...

CARDAILLAN. Mais, monsieur le comte, ils sont défunts...

LE COMTE *et* PASCAL. Morts?

CARDAILLAN. Morts.

LE COMTE. Et c'est donc en mourant qu'ils ont réparé leur crime?

CARDAILLAN. Justement... je les avais chacun d'un côté... Mon bon frère, que me disait l'Allemand dans son langage, je me repens beaucoup d'avoir pris cet argent. (*Changeant de ton.*) Tron de l'air, disait le Provençal, depuis que je l'ai, cette fortune du diable, elle me pèse plus sur la conscience que dans la poche, oui... je ne bois plus, je ne dors plus... Et ils m'ont chargé de vous la rendre, après leur trépas... Maintenant, monsieur le comte hérite de leurs deux rentes viagères.

PASCAL. Du tout; je lui ai promis, monsieur le comte, qu'il toucherait les trois à lui seul.

LE COMTE. Je ratifie la promesse.

CARDAILLAN. Bravo! je suis dispensé de mes petits voyages en Allemagne et en Provence.

LE COMTE. Et je fais plus encore, je double la pension.

CARDAILLAN. Ah! monsieur le comte...

LE COMTE, *bas à Catherine*. Et tes neveux, Marie?

CATHERINE. Ils partiront, et leur conduite réglera désormais mes bienfaits.

FRÉDÉRIC. Ah! je le savais bien... c'est à Paris que le bonheur habite.

LE COMTE. Non, mon enfant, non; le bonheur n'est ni dans le bruit ni dans l'éclat; il n'est pas à la ville, il n'est pas à la banlieue: il est dans la famille, près d'une épouse qu'on aime, entre ses enfants et ses amis*. Mais, venez, monsieur le provincial; avant de rentrer dans Paris, je veux vous faire assister à l'un des plus beaux spectacles de la banlieue. A tes côtés, ma bonne Marie... appuyé sur le bras de mon fils et de ma Clémence, je suis heureux, je suis fort maintenant.

Onzième Tableau.

Les grandes eaux de Saint-Cloud: vue prise de la Cascade.

SCÈNE UNIQUE.

GROSEILLON, NINI, FLORA, ZÉTULBÉE, LA FOULE.

GROSEILLON. Ah! fichtre!... ah! bigre!... ah! non d'un petit bonhomme!..... pour de belles eaux, voilà de belles eaux, de grandes eaux, de superbes eaux!..... Nini, voyez-vous là bas ce monsieur barbu et cette jeune naïade?

NINI. Où donc?

GROSEILLON. Là haut, couchés nonchalamment sur un petit tonneau qu'ils renversent.

NINI. Eh bien?

GROSEILLON. Eh bien! voilà comme je voudrais être avec vous... dans ce costume mythologique et près d'un petit tonneau... seulement, je préférerais un autre liquide.

NINI. Groseillon, vous êtes bête...

GROSEILLON. Nini, je vous prie de ne pas m'agonir. Oh! le superbe bassin, je suis sûr qu'il renferme de superbes carpes... Voyons donc un peu...

Il se penche; à ce moment un homme placé sur la terrasse dit en regardant à la cantonade: Monsieur de Clamarine! Un mouvement s'opère, et Groseillon, qui se trouvait sur le bord du bassin, est précipité dans l'eau. Des cris sont poussés; on le repêche, et pendant ce temps M. de Clamarine, Mme Renaud, Frédéric et Clémence paraissent sur le haut de la terrasse.

FIN.

76700

* Pour la province, la pièce pourrait finir ici.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis 46, au Marais.

N° d'inventaire 1687